Courteline, Georges
Bourbouroche

: **0** fr. **95** **Net** les pièces complètes. ÉDITION ILLUSTRÉE.

GEORGES COURTELINE

✡

BOUBOUROCHE - L'ARTICLE 330
LIDOIRE - LES BALANCES
GROS CHAGRINS - LES BOULINGRIN
LA CONVERSION D'ALCESTE



PARIS

MODERN-THEATRE

ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

BOUBOUROCHE - L'ARTICLE 330 - LIDOIRE

LES BALANCES - GROS CHAGRINS

LES BOULINGRIN - LA CONVERSION D'ALCESTE

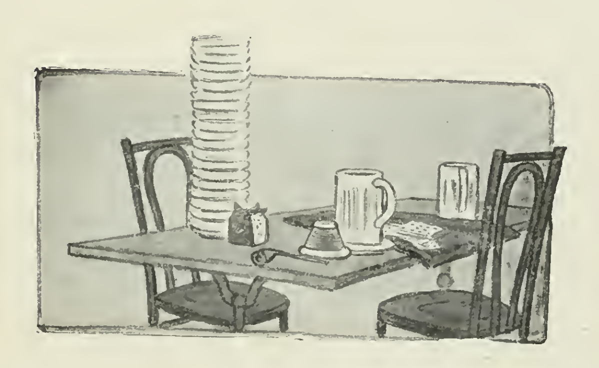


M. Georges Courteline.)Photo Penabert.)

GEORGES COURTELINE

BOUBOUROCHE - L'ARTICLE 330
LIDOIRE - LES BALANCES
GROS CHAGRINS - LES BOULINGRIN
LA CONVERSION D'ALCESTE

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS
DE
BARRÈRE



PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT GOTHARD, 18-20

PERSONNAGES

	A la création (27 avril 1893)	*Reprise à la Comédie-Française (21 février 1910)*
	MM.	MM.
BOUBOUROCHE	PONS-ARLÈS.	SILVAIN.
UN VIEUX MONSIEUR	ANTOINE.	SIBLOT.
ANDRE	GÉMIER.	DEHELLY.
POTASSE	ARQUILLIÈRE.	ANDRÉ BRUNOT.
ROTH	PINSARD.	FALCONNIER.
FOUETTARD	DUJEU.	CROUÉ.
UN GARÇON DE CAFE	VERSE.	DECARD.
	Mlle	Mme
ADELE	IRMA PERROT.	LARA.

BOUBOUROCHE

PIÈCE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Libre, le 27 avril 1893, reprise à la Comédie-Française le 21 fevrier 1910.



André ne s'émeut point.



BOUBOUROCHE. — COUPE, PARBLEU!

ACTE PREMIER

Un petit café d'habitués, qu'éclairent quelques becs de gaz.

Au fond, la porte; de chaque côté de laquelle, sur les vitres de la façade, des affiches qui tournent le dos.

A droite, vu de profil, le comptoir, où trône une pompeuse caissière; puis une série de tables de marbre qui viennent jusqu'à l'avant-scène.

A gauche, longeant le mur, une égale quantité de tables.

Au centre, une table isolée, chargée de journaux et de brochures.

Au lever du rideau (outre quelques consommateurs qui s'en iront au cours de l'acte), un monsieur d'âge respectable, assis à une des tables de droite, devant une tasse de café, s'absorbe dans la lecture du Temps. — *A gauche, près de la rampe, Boubouroche joue la manille avec Potasse, contre MM. Roth et Fouettard, les reins dans la moleskine de la banquette. Grand amateur de bière blonde, il a déjà, devant lui, un beau petit échafaudage de soucoupes; cependant que Fouettard et Roth, qui se sont attardés aux cartes et qui n'ont pas encore dîné, achèvent par petites gorgées l'absinthe restée en leurs verres.*

SCÈNE PREMIÈRE

BOUBOUROCHE, POTASSE, ROTH, FOUETTARD, CONSOMMATEURS

BOUBOUROCHE, *abattant une carte.*

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des canons, je vis en liberté.

POTASSE. — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

BOUBOUROCHE. — Coupe, parbleu!

POTASSE. — Avec quoi?

BOUBOUROCHE. — Tu n'as pas de couteau?

POTASSE. — Je n'en ai jamais eu.

BOUBOUROCHE. — C'est trop fort! Tu

ne pouvais pas le dire tout de suite ?

POTASSE, *malin*. — Pour les renseigner, n'est ce pas ?

BOUBOUROCHE. — Les renseigner !... Tu m'as l'air renseigné.

POTASSE. — Mais...

BOUBOUROCHE. — Zut ! On ne joue pas la manille comme ça.

POTASSE, *choqué*. — Je joue comme je peux.

BOUBOUROCHE. — Alors, laisse-moi conduire. C'est curieux, aussi, ce parti pris de vouloir, toujours et quand même, conduire la manille parlée !... Comme s'il était donné à tout le monde de conduire la manille parlée ! (*Cependant Roth et Fouettard se font du bon sang en silence.*) Tiens, regarde Roth et Fouettard !... Ils se fichent de toi : c'est flatteur !... Et ça nous coûte une levée.

POTASSE. — Enfin, qu'est-ce que je fais ?

BOUBOUROCHE. — Des sottises !

POTASSE. — Je te demande ce que je dois faire.

BOUBOUROCHE. — Me laisser conduire seul.

POTASSE, *agacé*. — J'ai de la peine à me faire comprendre. Que dois-je mettre ?

BOUBOUROCHE. — Où ça ?

POTASSE. — Sur le pli !

BOUBOUROCHE, *qui comprend enfin*. — Ah, bon ! Mets une crotte de chien !

Potasse met une carte.

FOUETTARD, *à Roth qu'il questionne*. — Un cheval ?

ROTH. — Un bœuf !... Un éléphant !

Fouettard joue, fait la levée, puis :

FOUETTARD, *abattant sa dernière carte*. — Et cœur !

BOUBOUROCHE, *jouant* — Pour moi ! (*Il ramasse ses levées et fait à demi-voix son compte.*) Quatre et quatre huit et cinq treize. — Et cinq, dix-huit, et un dix-neuf, et un vingt. — Et cinq, vingt-cinq ; et quatre, vingt-neuf ; et six, trente-cinq. — Et un, trente-six ; et quatre, quarante... — Et seize, cinquante-six. — C'est bien cela. Vingt-deux pour nous ; marque, Potasse.

POTASSE, *marquant*. — Vingt-deux pour les invités.

ROTH. — A qui de faire ?

BOUBOUROCHE. — C'est à Fouettard. Où diable est mon tabac ?

FOUETTARD, *qui l'avait mis dans sa poche, l'en retire*. — Le voici. Simple distraction.

Là-dessus il ramasse les cartes, les bat, et donne à couper.

BOUBOUROCHE, *ramassant ses cartes au fur et à mesure qu'elles lui sont distribuées* :

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des combats, je vis en liberté...

FOUETTARD, *agacé et s'arrêtant de donner*. — Ah non ! tu nous rases, tu sais, avec ton *Forgeron de la Paix !*

ROTH. — Pour sûr, tu nous rases !... Sans blague, vieux, ça ne te serait pas égal de chanter autre chose ?

BOUBOUROCHE. — Je chante ce que je sais.

FOUETTARD. — Vrai alors, tu as un répertoire restreint. (*Il donne la retourne.*) La dame. Deux pour nous. Il marque.

BOUBOUROCHE, *qui a étudié son jeu*. — Causons peu mais causons bien. (*A Potasse.*) Comment es-tu de la maison ?

POTASSE. — Ma part.

BOUBOUROCHE. — Par le roi ?

POTASSE. — Oui.

BOUBOUROCHE. — Des coupes ?

POTASSE. — Deux mille deux cent vingt-deux.

BOUBOUROCHE. — Attends.. Tu n'as pas de manille ?

POTASSE. — Non ; mais j'ai les deux manillons noirs.

BOUBOUROCHE. — Qui est-ce qui te demande ça ?

POTASSE, *qui se justifie*. — Tu me questionnes.

BOUBOUROCHE. — Ce n'est pas vrai.

POTASSE. — Comment, ce n'est pas vrai !

BOUBOUROCHE. — Non.

POTASSE. — Si.

BOUBOUROCHE. — Non. A-t-on idée

d'un entêtement pareil ? (*Mouvement de Potasse.*) Tu ne sais pas la conduire, je te dis ; tu ne sais pas la conduire, la manille parlée !... Tu la conduis comme une charrette à bras, comme une soupière, comme un tire-botte ! Depuis des années, je te le répète ! Seulement, voilà ; l'orgueil, l'éternel orgueil, le besoin de briller et d'étonner le monde par des mérites que l'on n'a pas !... Faire le malin et l'entendu...

POTASSE. — Oh ! mais pardon ! En voilà assez ! (*Il se lève.*) Amédée !

AMÉDÉE. — Monsieur ?

BOUBOUROCHE, *effaré.* — Hein ! quoi ?

POTASSE, *à Amédée.* — Mon paletot, mon chapeau !

ROTH, *qui s'interpose.* — Voyons !...

POTASSE. — Fiche-moi la paix, toi.

BOUBOUROCHE. — Est-il bête !

FOUETTARD, *conciliant.* — Potasse !

ROTH. — Tu ne vas pas te fâcher ?

POTASSE, *qui commence à mettre son pardessus.* — Ça suffit !

ROTH. — T'es là que tu t'emballes !...

FOUETTARD. — Viens donc jouer !

POTASSE. — Je ne joue plus !

BOUBOUROCHE. — Pourquoi ?

POTASSE. — Je passe ma vie à me faire engueuler ; j'en ai plein le dos, à la fin.

FOUETTARD, *désolé.* — Potasse !

ROTH, *navré.* — Potasse !

BOUBOUROCHE, *repentant et contrit.* — Potasse !

POTASSE, *intraitable.* — Non !

BOUBOUROCHE. — Reprends donc tes cartes, Potasse. Si je t'ai fait de la peine, je t'en demande pardon.

ROTH, *appuyant sur la chanterelle.* — Là !...

BOUBOUROCHE. — Je te fais des excuses.

ROTH. — T'entends ?

BOUBOUROCHE. — Tu sais bien que, pas un instant, l'idée ne m'est venue de te blesser par des paroles désobligeantes ! Nous sommes des amis, que diable ! Oublie donc un moment d'erreur, et reprends tes cartes, Potasse. Que veux-tu, c'est plus fort que moi ; quand je joue la manille, je ne me connais plus.

Tandis que Boubouroche a ainsi discouru, Potasse, sa rancune désarmée, a rendu à Amédée son chapeau et son pardessus. A la fin il a repris, à la table de jeu, la place qu'il y occupait au lever du rideau. Il reprend son jeu laissé là, et chacun des autres joueurs ayant également repris le sien, la séance continue.

Un temps, puis :

BOUBOUROCHE, *très humble.* — Donc, tu as deux carreaux, deux cœurs, le manillon de trèfle deuxième, et deux piques par le manillon. C'est bien ton jeu ?

POTASSE. — Oui.

BOUBOUROCHE. — Bon ! Cache-le. — Joue atout. (*Etonnement de Potasse.*) Joue atout ; crois-moi ;... du plus gros. (*Potasse convaincu, abat le roi d'atout.*) Si le manillon est chez Roth...

ROTH, *qui met l'as.* — Il y est.

BOUBOUROCHE, *qui triomphe.* — Tu vois ?... Je lui fais un sort ! (*Lui-même, du dix d'atout, a pris.*) Nous allons essayer le dix-sept. — Atout !

FOUETTARD, *amer.* — Ça réussit.

BOUBOUROCHE, *au comble de la gloire.* — Ah !... — Maintenant, attention au mouvement.

Long silence, puis :

BOUBOUROCHE, *à demi-voix.*

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des canons, je vis en liberté...

LES TROIS JOUEURS, *agacés.* — Boubouroche !!...

BOUBOUROCHE. — Laissez, laissez ;... vous gênez mon inspiration. (*A lui-même.*) Ils font la manille de trèfle : on ne peut pas les en empêcher. Ça ne fait rien ; ils perdent quand même. (*A Potasse.*) Ecoute, je vais jouer pique pour toi.

POTASSE. — Bon.

BOUBOUROCHE. — Tu prendras de ton manillon, et tu renverras petit pique.

POTASSE. — Compris.

BOUBOUROCHE, *jouant.* — Pique !

FOUETTARD, *à son partner.* — Au point.

ROTH. — Tu parles !...

Potasse prend de son as.

BOUBOUROCHE. — Joue pique ! (*Po-

tasse obéit, Boubouroche fait la levée et rejoue.) Pique maître!

POTASSE. — Je me défonce?

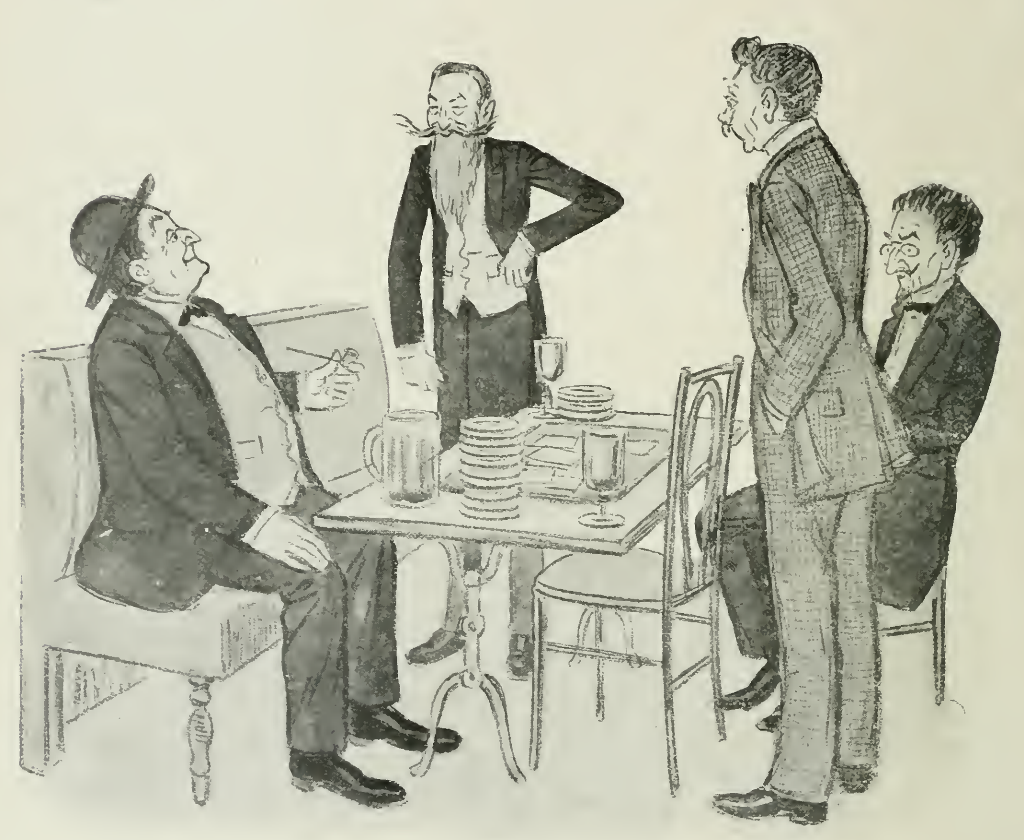
BOUBOUROCHE. — D'un cheval!... Fais voir ton jeu. (*Potasse renverse les cartes qui lui restent encore en main.*) Mets ton manillon de trèfle.

POTASSE. — Voilà.

FOUETTARD. — On voit bien que tu as dîné, toi... (*D'une voix qui faiblit.*) Il est trop tard, réellement. Quelle heure est-il, Amédée?

AMÉDÉE. — Neuf heures moins vingt, monsieur Fouettard.

ROTH et FOUETTARD. — Neuf heures moins vingt!...



FOUETTARD. — Paye donc aussi pour moi, veux-tu?

BOUBOUROCHE, *jouant à mesure qu'il annonce.* — Trèfle pour toi!... Trèfle pour moi!... Et, cœur. Vingt-sept pour nous, et vingt-deux à la marque : quarante-neuf... Vous êtes dans le lac.

ROTH. — Ça y ressemble.

BOUBOUROCHE. — Encore une?

FOUETTARD. — Ah non!

BOUBOUROCHE, *engageant.* — La dernière.

ROTH. — Je croyais qu'il était sept heures et demie!... (*Il saute sur son pardessus.*) Moi qui ai promis à une femme de la mener à l'Hippodrome!

FOUETTARD. — Et moi qui ai du monde à dîner!... On doit être en train de me chercher à la Morgue.

ROTH. — Nous allons être bien reçus!

FOUETTARD. — Oui ; ça ne va pas être ordinaire. — Eh! Amédée!

AMÉDÉE. — Monsieur?

FOUETTARD. — Combien ça fait, tout ça?

AMÉDÉE, *après avoir fait le compte des soucoupes dressées en colonne.* — Quatre francs vingt!

FOUETTARD, *à Roth.* — Deux francs dix chacun.

ROTH. — Deux francs dix chacun; c'est cela même.

Les deux hommes tirent leur porte-monnaie et y farfouillent longuement. Soudain :

ROTH. — Au fait, Boubouroche, est-ce que je ne te dois pas huit francs?

BOUBOUROCHE. — C'est possible.

ROTH, *qui se récrie.* — Possible? C'est sûr.

BOUBOUROCHE, *discret.* — Ça ne presse pas, en tous cas.

ROTH. — Non?

BOUBOUROCHE. — Non.

ROTH. — Alors, oblige-moi donc de payer mes soucoupes. Nous compterons à la fin du mois.

BOUBOUROCHE. — Avec plaisir.

ROTH. — Merci.

BOUBOUROCHE. — De rien. — A demain, hein?

ROTH. — A demain.

FOUETTARD. — A propos. Paye donc aussi pour moi; veux-tu? Je suis sorti sans argent, figure-toi. Je te rembourserai demain soir.

BOUBOUROCHE. — Mais oui, mais oui.

FOUETTARD. — Ça ne te gêne pas, au moins?

Boubouroche hausse les épaules et rit.

FOUETTARD. — En ce cas...

Poignées de mains.

FOUETTARD et ROTH. — Au revoir, Boubouroche.

BOUBOUROCHE. — Au revoir, vieux!

Sortie de Roth et de Fouettard.

SCÈNE II

BOUBOUROCHE, POTASSE

POTASSE. — Boubouroche.

BOUBOUROCHE. — Quoi?

POTASSE. — Paye-moi un distingué, je te dirai ce que tu es.

BOUBOUROCHE. — Je te l'aurais offert sans ça! — Deux distingués, Amédée!

AMÉDÉE. — Boum!

BOUBOUROCHE. — Bien tirés, hein!... Pas trop de faux-col!

AMÉDÉE *qui apporte les deux verres.* — Soignés!

BOUBOUROCHE. — A la nôtre!

POTASSE. — A la nôtre!

On trinque.

BOUBOUROCHE, *après avoir bu.* — Eh bien! qu'est-ce que je suis?

POTASSE. — Une poire.

BOUBOUROCHE, *un peu étonné.* — Depuis quand?

POTASSE. — Depuis que ta mère t'a mis au monde pour le plus grand bien des tapeurs et des poseurs de lapins. Tu n'as pas honte, gros cornichon, de payer les soucoupes de ces deux carottiers quand ce serait justement à eux de payer les nôtres? En somme, quoi? Ils ont perdu.

BOUBOUROCHE. — Qu'est-ce que ça me fait, à moi? Je ne joue pas pour gagner.

POTASSE. — Poire!

BOUBOUROCHE. — Je joue pour mon amusement. J'adore conduire la manille. Et puis que veux-tu; c'est si pauvre!

POTASSE. — Je te dis que tu es une poire.

BOUBOUROCHE. — Tu répètes toujours la même chose.

POTASSE. — Oh! une bonne poire, ça, je te l'accorde, savoureuse et juteuse à souhait. Mais une poire, pour en finir.

BOUBOUROCHE. — Je ne suis pas l'homme que tu supposes.

POTASSE. — Avec ton dos de pachyderme et ta tête de sanglier, tu as juste assez d'énergie pour être hors d'état de dé-

fendre ta bourse contre l'invasion des barbares, juste assez de poil aux yeux, tu entends, Boubouroche, pour passer par un trou de souris le jour où ta maîtresse exige que tu y passes.

BOUBOUROCHE. — Adèle me fait passer par un trou de souris?

POTASSE. — Oui.

BOUBOUROCHE. — Qu'est-ce que tu en sais, d'abord?

POTASSE. — Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr.

BOUBOUROCHE. — Tu parles sans savoir. Tais-toi. Que connaissant la nature d'Adèle et que naturellement avide de vivre sur le pied de paix, je fasse bon marché de ses petits travers et lui donne volontiers raison...

POTASSE. — Quand elle a tort.

BOUBOUROCHE. — Ça, mon Dieu, je ne dis pas le contraire. Mais au fond, tu entends, Potasse, je ne fais que ce que je veux faire et ne crois que ce que je veux croire. Je suis têtu comme une mule, avec mes airs de gros mouton.

POTASSE. — Bah!

BOUBOUROCHE. — Que connaissant l'existence et que naturellement avide de faire bon ménage avec elle, je lui fasse par-ci par-là...

POTASSE. — Une petite concession.

BOUBOUROCHE. — Ça, mon Dieu! c'est encore possible... Mais passer par des trous de souris?... Sois tranquille, va, je sais ce que je fais. On n'a pas vécu huit ans avec une femme sans être fixé sur son compte.

POTASSE. — Huit ans!

BOUBOUROCHE. — Oui, mon cher; huit ans!

POTASSE. — Quel collage!...

BOUBOUROCHE, *lyrique*. — Le dernier de ma vie.

POTASSE. — Tu en as eu beaucoup?

BOUBOUROCHE. — Je n'ai eu que celui-là.

POTASSE. — Mazette, tu n'avais pas commencé en nourrice.

BOUBOUROCHE. — J'avais trente ans. (*Ebahissement de Potasse.*) Qu'est-ce qui te prend?

POTASSE, *qui n'en revient pas*. — Tu as trente-huit ans?

BOUBOUROCHE. — Depuis un mois.

POTASSE. — Tu en parais bien quarante-sept.

BOUBOUROCHE, *très simplement*. — Oh, du tout!... Je paraîtrais plutôt plus jeune que mon âge. — Je suis gros, c'est ce qui explique ton erreur; mais si j'ai du ventre je n'ai pas de rides.

Large sourire satisfait.

POTASSE, *attendri, à mi-voix*. — Bon garçon. — Et d'où vient, dis-moi, que tu aies attendu trente ans pour te donner le luxe d'une maîtresse?

BOUBOUROCHE. — De bien des choses, mon ami. D'abord d'une grande timidité, que j'ai toujours portée en moi, et dont je n'ai jamais pu me défaire. Puis, je suis un peu... sentimental, en sorte que j'ai longtemps cherché, sans les trouver, une âme qui fut sœur de la mienne, un cœur qui sut comprendre le mien (*Rires de Potasse.*) J'ai dit quelque chose de drôle?

POTASSE. — Ne t'inquiète pas, continue. Tu es à couvrir de baisers.

BOUBOUROCHE, *bien qu'un peu étonné, continue*. — Je rencontrai Adèle dans une maison amie, où elle venait, le dimanche soir, prendre le thé et faire la causette. Elle avait alors vingt-quatre ans et le charme indéfinissable qu'ont les blondes, très blondes, en deuil.

POTASSE. — Elle était veuve?

BOUBOUROCHE. — De six mois. Elle me plut, mais elle me plut!... Mille fois plus que je ne saurais dire!... Sa distinction surtout me charmait; tu sais, cette allure d'honnête femme à laquelle un homme ne se trompe pas?

POTASSE, *qui se fait du bon sang, mais se garde d'en laisser rien voir*. — Oui; tu as l'œil américain.

BOUBOUROCHE. — Et je songeais mélancolique : « Ne te frappe pas, Boubouroche; ce fruit n'est pas pour ton assiette. » — Un soir, elle me pria de lui donner le bras et de la déposer à sa porte. Nous partîmes. Le silence des rues et le clair de lune qu'il faisait m'inspirèrent

des témérités. Sous l'ombre de sa porte cochère, comme elle me donnait le bonsoir, je pris ses petites mains dans les miennes, comme ceci, (*Il prend les deux mains de Potasse.*) je fixai mes yeux en les siens, comme cela, (*Il fixe Potasse dans les yeux.*) et d'une voix tremblante d'émotion : « Madame, lui dis-je, je vous aime. Vous êtes un parfum, une perle, une fleur et un oiseau. »

POTASSE. — Parfaitement. Et huit jours après tu la mettais dans ses meubles.

BOUBOUROCHE, *blessé du terme et rectifiant.* — Huit jours après, Adèle et moi associions nos deux existences, ce qui n'est pas la même chose.

POTASSE. — Peuh!... Tu lui donnes de l'argent.

BOUBOUROCHE. — Il ne manquerait plus que je lui en demande! Je lui donne en effet, trois cents francs par mois et je lui paye son loyer, mais enfin je ne l'entretiens pas. On n'entretient pas une femme parce qu'on fait son devoir d'honnête homme en lui simplifiant, dans une certaine mesure, les complications de l'existence. — Mais mon cher, je l'entretiens si peu, que nous ne vivons pas ensemble! Bien mieux!... Je n'ai même pas la clé de l'appartement!

POTASSE, *étonné.* — Pourquoi ça?

BOUBOUROCHE. — Parce qu'une honnête femme ne doit pas avoir d'amant, et qu'on n'est pas « amant » tant qu'on n'a pas la clé.



POTASSE. — TU AS TRENTE-HUIT ANS?

POTASSE, *ahuri.* — Qu'est-ce qu'on est, alors?

BOUBOUROCHE, *embarrassé.* — Dame, on est... euh... mon Dieu.... Je ne trouve pas le mot.

POTASSE. — Je le trouve, moi. On est une poire.

BOUBOUROCHE. — Eh! tu m'assommes avec ta poire!... Adèle n'est pas une grisette; c'est une femme très bien élevée; elle a sa famille, ses relations; elle tient à ne pas se compromettre, et je trouve ça fort légitime.

POTASSE. — En résumé, une de ces femmes qui veulent faire comme les au-

tres, à la condition que les autres n'en sachent rien ? — Je connais. Elles sont comme ça quelques milliers sur le pavé de la capitale.

BOUBOUROCHE. — Où est l'utilité, pour



POTASSE. — NON. TROP TARD.

une femme, de déshabiller sa conduite et de la mettre toute nue devant le monde.

POTASSE *qui ne discute plus*. — Tu as raison, je ne connais rien de plus oiseux que les théories sur la vie. (*Se levant.*) Tu es heureux ?

BOUBOUROCHE. — Infiniment. Que me manquerait-il pour l'être? Je suis un homme sans appétits; je puis me lever et me coucher quand ça me convient ; mes moyens me permettent de manger à ma faim, de me désaltérer à ma soif, de fumer à ma suffisance et de prêter cent sous, quand l'occasion s'en présente, à un camarade gêné. J'ai, en plus, la liaison bourgeoise qui convenait à un homme comme moi : une petite compagne sensée et économe, que j'aime, qui me le rend bien, et dont la fidélité ne saurait faire question une seule minute. Alors quoi? Oui, je suis heureux autant qu'il est possible à un homme de l'être; et c'est ce qui me permet, vois-tu, vieux, d'être indulgent aux pauvres diables qui aiment mieux gagner que perdre au noble jeu de la manille et préfèrent mon tabac au leur, parce qu'il est meilleur marché.

Potasse, pendant cette tirade est allé à la patère et y a décroché son chapeau, son paletot et sa canne.

POTASSE. — Bonne pâte!

BOUBOUROCHE. — Te voilà parti ?

POTASSE. — Oui.

BOUBOUROCHE. — Encore un bock?

POTASSE. — Non. Trop tard. Je n'ai pas ta veine, Boubouroche. Il faut que je sois debout à huit heures du matin.

BOUBOUROCHE. — Pauvre Potasse! (*Poignée de mains.*) Eh bien, à demain?

POTASSE. — Oui.

Sortie de Potasse.

BOUBOUROCHE *seul, tirant sa montre.* — Neuf heures dix... — Monterai-je un instant chez Adèle?... Achevons d'abord ce distingué. La bière est bonne conseillère.

Il boit.

SCÈNE III

BOUBOUROCHE.
UN VIEUX MONSIEUR

Sitôt la disparition de Potasse, le monsieur qui lisait le *Temps* à l'extrême gauche, s'est levé sans bruit de sa place. Il a déposé sur la table les huit sous de sa consommation, et s'approchant, le chapeau à la main, de Bourbouroche qui bourre une pipe.

LE MONSIEUR, *avec une extrême politesse.* — Je vous demande pardon, monsieur ; vous êtes bien M. Boubouroche ?

BOUBOUROCHE, *surpris.* — Oui, monsieur.

LE MONSIEUR. — Ernest Boubouroche?

BOUBOUROCHE. — Ernest Boubouroche, parfaitement.

LE MONSIEUR. — C'est bien vous qui avez pour maîtresse, boulevard Magenta,

111 *bis*, au quatrième sur la rue, une personne appelée Adèle?

BOUBOUROCHE, *surpris de plus en plus.* — Mais...

LE MONSIEUR. — Répondez franchement, oui ou non. Je vous dirai pourquoi après.

BOUBOUROCHE, *vaguement inquiet.* — Soit! — Il est en effet exact que cette dame est... mon amie.

LE MONSIEUR. — C'est tout ce que je

LE MONSIEUR. — Combien je suis fâché, monsieur, d'avoir à vous gâter aussi complètement que je vais avoir l'honneur de le faire, les illusions où vous vous complaisez! La sympathie que vous m'inspirez me rend singulièrement pénible, la mission — vile en apparence, en réalité profondément charitable, philanthropique et fraternelle, dont j'ai fait dessein de m'acquitter. Mais quoi, je suis ainsi bâti! j'estime qu'on ne saurait sans crime sacri-



LE MONSIEUR. — ERNEST BOUBOUROCHE?

voulais savoir. (*Très aimable.*) Eh bien! monsieur, elle vous trompe.

BOUBOUROCHE, *sursautant.* — Elle me... — Asseyez-vous donc, monsieur... Voulez-vous prendre un distingué? (*Mimique discrète du monsieur.*) Si fait! Si fait! (*Au garçon.*) : Deux distingués, Amédée. — Expliquez-vous, monsieur, je vous prie.

Boubouroche est fiévreux. Le monsieur, lui, très calme, a pris la chaise de Potasse.

fier la dignité d'un honnête homme à la fourberie d'une petite farceuse qui lui carotte son argent, lui gâche en injustes querelles le peu de jeunesse qui lui reste, et se fiche outrageusement de lui, — si j'ose parler un tel langage.

BOUBOUROCHE, *anxieux.* — Cette histoire?...

LE MONSIEUR. — Cette histoire, qui est hélas! celle de tant d'autres, est la vôtre.

mon cher monsieur. Vous êtes cocu. — A votre santé.

Les deux hommes trinquent et boivent.

LE MONSIEUR, *après avoir bu.* — Elle est fraîche.

BOUBOUROCHE, *très ému.* — Monsieur, votre air respectable et la solennité de votre langage me font un devoir de penser que je ne me trouve pas en présence d'un vulgaire mystificateur. (*Dénégation énergique du monsieur.*) Vous venez de porter contre une femme qui m'est chère la plus grave des accusations; il vous reste à la justifier.

LE MONSIEUR. — Monsieur, nous ne vivons plus aux temps qu'à illustrés la Tour de Nesles, où les murs étouffaient les cris. Les siècles ont marché, les hommes ont produit. A cette heure, nous habitons des immeubles bâtis de plâtre et de papier mâché. L'écho des petits scandales d'au-dessous, d'au-dessus, d'à côté, en suinte à travers les murailles ni plus ni moins qu'à travers de simples gilets de flanelle. — Depuis huit ans, j'ai pour voisine de palier cette personne que, naïvement, vous ne craignez pas d'appeler votre « amie »; depuis huit ans, invisible auditeur, je prends, à travers la cloison qui sépare nos deux logements, ma part de vos vicissitudes amoureuses; depuis huit ans, je vous entends aller et venir, rire, causer, chanter *le Forgeron de la Paix* avec cette belle fausseté de voix qui est l'indice des consciences calmes, cirer le parquet, remonter la pendule, et vous plaindre (non sans aigreur) de la cherté du poisson : car vous êtes homme de ménage et volontiers vous faites votre marché vous-même. — C'est exact?

BOUBOUROCHE. — Rigoureusement.

LE MONSIEUR. — Depuis huit ans, je m'associe à vos joies et à vos misères, compatissant à celles-ci et applaudissant à celles-là, admirant votre humeur égale dans la bonne comme dans la mauvaise fortune et l'infinie grandeur d'âme qui vous porte à ne pas calotter votre « amie » chaque fois qu'elle l'a mérité. Eh bien! monsieur... — Ici, je réclame de vous un redoublement d'attention... — de ces huit ans, pas un jour ne s'est écoulé qui n'ait été pour « votre amie » l'occasion d'une petite canaillerie nouvelle; pas un soir, vous ne vous êtes couché qu'excellemment jobardé et cocufié comme il convient; pas une fois, vous ne franchîtes le seuil du modeste logement payé de vos écus où s'abritent vos plus chers espoirs, qu'un homme — vous entendez bien? — n'y fût caché.

BOUBOUROCHE, *qui bondit.* — Un homme!

LE MONSIEUR. — Oui, un homme.

BOUBOUROCHE. — Quel homme?

LE MONSIEUR. — Un homme dont j'entends la voix quand vous n'êtes pas arrivé, et les rires quand vous êtes parti.

Un temps, puis.

LE MONSIEUR, *qui sourit.* — Ça vous coupe le manillon, hein?

Ahurissement de Boubouroche. Une minute il réfléchit; mais tout à coup, avec ce geste ample du bras qui fait bonne et prompte justice.

BOUBOUROCHE. — Ah ouat!

LE MONSIEUR. — Ah ouat?

BOUBOUROCHE. — Oui, ah ouat. Vous ne savez pas ce que vous dites et je connais Adèle mieux que vous. (*Très affirmatif.*) Elle est incapable de me trahir.

LE MONSIEUR. — Voulez-vous me permettre de vous dire que c'est vous-même qui parlez sans savoir? — Vous n'avez même pas la clé de l'appartement.

BOUBOUROCHE. — Non, je n'ai pas la clé, mais qu'est-ce que ça prouve? Je suis tombé plus de mille fois chez Adèle, à n'importe quelle heure du jour; du diable, si, au grand jamais, elle a mis plus de six secondes à me venir ouvrir la porte! Vous êtes une poire, mon cher; voilà mon opinion. — Qu'Adèle ait ses côtés embêtants, je ne dis pas; mais quant à être une honnête femme, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

LE MONSIEUR, *le sourire sur les lèvres.* — C'est une petite gueuse.

Suffocation de Boubouroche, qui se contient, balbutie et finit par commander d'une voix retentissante.

Deux distingués, Amédée!

AMÉDÉE. — Boum!

BOUBOUROCHE, *après un temps.* — Me tromper!... Adèle!... Ah! la la! Je voudrais bien savoir pourquoi elle me tromperait... Pour de l'argent? Elle se moque de l'argent comme de sa première chemise; elle vivrait de pain et de lait, et elle paye des jarretières dix-neuf sous au Louvre. Pour le plaisir? (*Grande ironie.*) La pauvre enfant!... Elle n'a pas plus de sens qu'un panier à bouteilles.

LE MONSIEUR, *apitoyé et les yeux levés vers le ciel.* — O homme!... enfant aveugle et quatorze fois sourd!... — Pas de sens? Mais, mon cher monsieur, c'est vous qui n'en avez pas! Vous me faites l'effet de ces gens atteints du rhume de cerveau qui refusent tranquillement aux roses un parfum qu'ils ne perçoivent plus. Pas de sens? Ecoutez, monsieur, je sais bien que nous sommes entre hommes, mais il est de ces questions brûlantes que l'on ne saurait effleurer avec trop de délicatesse... Je vous disais, il y a une minute, que nous ne vivions plus au temps où les murs étouffaient les cris... Qu'il me soit permis de le redire; et à bon entendeur salut! — Au surplus, n'eût-elle pas, ainsi que vous l'affirmez, plus de sens qu'un panier à bouteilles, en eût-elle cent fois moins encore, elle vous tromperait cependant.

BOUBOUROCHE. — Pourquoi donc?



BOUBOUROCHE. — QUEL HOMME?

LE MONSIEUR. — Parce que, « tromper », toute la femme, monsieur, est là. Croyez-en un vieux philosophe qui sait les choses dont il parle et a fait la rude expérience des apophtegmes qu'il émet. Les hommes trahissent les femmes dans la proportion modeste d'un sur deux; les femmes, elles, trahissent les hommes dans la proportion effroyable de 97 0/0!... Parfaitement!... 97!... Et ça, ce n'est pas une blague; c'est prouvé par la statistique et ratifié par la plus élémentaire clairvoyance. Bref, que ce soit pour une raison ou pour une autre, ou pour pas de rai-

son de tout : à cette même minute où je vous parle, un intrus est sous votre toit; il est assis en votre fauteuil familier, il chauffe les semelles de ses bottes au foyer habitué à rissoler les vôtres, et il sifflote entre ses dents l'air du *Forgeron de la Paix*, qu'il a appris de vous à la longue. Que vous n'en croyiez pas un mot, c'est votre droit. Pour moi, ma mission est remplie et je me retire le cœur léger, en homme qui a fait son devoir, sans faiblesse, sans haine, et sans crainte. Si les hommes apportaient dans la vie cet esprit de solidarité que savent si bien y apporter les femmes et faisaient les uns pour les autres ce que je viens de faire pour vous, le nombre des cocus n'en serait pas amoindri : mais combien serait simplifiée (et c'est là que j'en voulais venir) la question, toujours compliquée et pénible, des ruptures dont le besoin s'impose. — Monsieur, à l'honneur de vous revoir. Je vous laisse les consommations.

Il salue et sort. — Longue rêverie de Boubouroche.

BOUBOUROCHE, *abattant brusquement sur la table un coup de poing.* — Nom d'un tonneau!...

AMÉDÉE, *qui s'est mépris et qui accourt.* — Monsieur désire?

BOUBOUROCHE. — Vous m'embêtez. Rien du tout. (*A la réflexion.*) Au fait, si! Qu'est-ce que je vous dois?

AMÉDÉE, *son compte fait.* — Neuf francs vingt.

BOUBOUROCHE, *jetant dix francs sur la table.* — Voilà. Gardez.

AMÉDÉE, *stupéfait.* — Merci, monsieur Boubouroche. (*Suivant de l'œil la sortie étrange de Boubouroche.*) Qu'est-ce qu'il y a donc?

BOUBOUROCHE, *au seuil du café.* — Nom d'un tonneau!...

Il sort.





ANDRÉ. — « C'EST POUR LA PAIX QUE MON MARTEAU TRAVAILLE ».

ACTE DEUXIÈME

Un salon modeste. Au fond, un peu sur la droite, une porte à deux battants. A droite, une porte latérale; à gauche, une croisée, distinguée à travers la mousseline du rideau qui la masque.

Au fond aussi, face au public, un énorme bahut de chêne. A gauche, Adèle qui travaille, et, près d'elle, un guéridon supportant une corbeille à ouvrage et une lampe à vaste abat-jour.

A droite, assis sur une chaise longue, André en culotte et veston, astique à l'aide d'une peau de daim, la trompe de sa bicyclette.

SCÈNE PREMIÈRE

ADELE, ANDRE

D'abord long silence. C'est le calme recueilli de l'intimité. Pas une parole. Grincements légers des ciseaux. Une minute s'écoule ainsi. Soudain, André chantonne entre ses dents, sans interrompre son petit travail, d'ailleurs :

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des combats, je vis en liberté ;
Je hais le feu, la poudre et la mitraille ;
Je ne forge le fer que pour l'humanité.

ADÈLE, *d'un ton de reproche.* — André !

ANDRÉ, *rappelé à l'ordre.* — Pardon.

Reprise de silence ; puis, coup de sonnette. André bondit sur ses pieds, et en un clin d'œil va se blottir dans le bahut dont il ramène sur lui les battants : ceci, sans avoir dit un mot. Adèle elle, est venue à la porte du fond, puis à une autre porte, qui est celle du palier, et que laisse voir l'encadrement de la première. — Elle ouvre.

UN MONSIEUR, *sur le carré.* — Mademoiselle Tambour ?

ADÈLE. — C'est au-dessus.

LE MONSIEUR. — Merci.

Adèle redescend en scène et vient ouvrir à André.

ADÈLE. — Quelqu'un qui se trompe.

C'est tout. Toujours sans ouvrir la bouche, André vient reprendre sur sa chaise longue, sa position et son ouvrage, tandis qu'Adèle près du guéridon, reprend sa chaise et ses ciseaux. — La scène redevient exactement ce qu'elle était au lever de la toile. — Nouveau silence suivi d'une nouvelle œillade exaspérée jetée par Adèle à André, qui s'est remis à fredonner le refrain du *Forgeron de la Paix.*

ANDRÉ, *rappelé à l'ordre.* — Pardon.

Il se tait. Nouveau temps, grincement de ciseaux dans des froufrous d'étoffe, etc., etc. — Coup de sonnette.

ANDRÉ. — Zut !

Recommencé de la scène déjà vue, nouvelle retraite précipitée d'André en son sous-sol de bahut ; et nouvelle passade d'Adèle qui retourne ouvrir la porte du palier.

UN MONSIEUR, *sur le carré.* — Monsieur Trouille ?

ADÈLE. — C'est au-dessous.

LE MONSIEUR. — Merci.

Rentrée en scène d'Adèle.

ADÈLE, *écartant les panneaux du bahut.* — Quelqu'un qui se trompe.

ANDRÉ, *agacé.* — Encore !... Ça va durer longtemps ?

ADÈLE. — Non, mais prends t'en à moi, pendant que tu y es.

ANDRÉ, *en scène.* — Je ne m'en prends pas à toi.

ADÈLE. — Si... Je dirai même que depuis quelque temps tu as une fâcheuse tendance à m'imputer des responsabilités dans lesquelles je n'ai rien à voir, et à me faire payer les erreurs des personnes qui se trompent d'étage.

ANDRÉ. — Tu trouves ?

ADÈLE. — Oui je trouve.

ANDRÉ. — Eh bien, sache-le : cet état de choses ne m'est plus supportable. Ce buffet m'aigrit !

ADÈLE. — D'abord, c'est un bahut.

ANDRÉ. — C'est juste. Je te fais mes excuses.

ADÈLE. — Et puis toi aussi, sache-le : tu es profondément injuste ; et avec moi, qui fais des miracles, tu le sais bien, pour écourter autant que possible tes heures de captivité, et (*Montrant le bahut.*) avec lui, qui te donne une hospitalité... relativement confortable. En somme, quoi ? Tu y as de la lumière, dans ce bahut ; une chaise pour t'y asseoir, une table pour y lire. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Une pièce d'eau ? Ah ! que voilà donc bien les exigences des hommes !

ANDRÉ. — Et que voilà donc bien, surtout, les exagérations des femmes !... Il ne s'agit pas de pièce d'eau ; il s'agit que mes parents ne m'ont pas donné la vie pour que je la passe dans un bahut. Sois sincère, voyons ; est-ce vrai ?... Autre chose : s'il est déplorable au point de vue de la commodité, ce meuble est excellent au point de vue de l'acoustique...

ADÈLE, *intriguée.* — Si bien ?

ANDRÉ. — Si bien que le silence de ma solitude y est de temps en temps troublé... par des échos fort importuns, dont je me priverais, je te prie de le croire, le plus facilement du monde. — Je t'aime, après tout.

ADÈLE, *émue.* — Pauvre chat !... (*Un temps.*) Le buffet de la salle à manger n'avait pas cet inconvénient.

ANDRÉ. — Non, mais il en avait un autre : j'en sortais imprégné d'odeurs de nourriture qui se cramponnaient à ma personne avec une ténacité au-dessus de tout éloge... au point que je ne pouvais plus mettre le pied dehors, sans me buter à des gens de connaissance qui me humaient comme un plat et finissaient par s'écrier : « C'est curieux depuis quelque temps, comme vous sentez la poire cuite ! »

Adèle rit.

ANDRÉ, *vexé.* — Je sais que cela est fort plaisant. Seulement, je te le répète : je commence à avoir plein le dos de cette existence de lapin perpétuellement aux aguets et qui ne sort de son terrier que pour s'y reprécipiter à la première alerte. Ma dignité y reste... et ma confiance aussi.

ADÈLE. — Ta confiance en qui ?

ANDRÉ. — En toi.

ADÈLE. — Conclusion aussi flatteuse qu'inattendue.

ANDRÉ. — Elle est logique. Raisonnons. Voilà huit ans que cette plaisanterie dure; huit ans que tu bernes grossièrement...

ADÈLE. — A ton profit, je te ferai observer.

ANDRÉ. — ... un brave garçon qui, après tout, ne t'avait pas prise de force. Et, à l'accomplissement de cette tâche, tu as déployé, chère enfant, une telle intelligence, que tu m'en vois épouvanté!...

ADÈLE. — Tu vas peut-être me reprocher de sacrifier à notre amour cet imbécile de Boubouroche?

ANDRÉ. — Non, mais quand j'envisage les trésors de rouerie, d'audace tranquille, de sournoiserie ingénieuse, que tu as dû jeter par les fenêtres pour mener à bonne fin une mauvaise action, j'en arrive à me demander si je ne suis pas, moi aussi, le Boubouroche de quelqu'un, et si une femme assez adroite pour cacher un second amant à un premier en le logeant dans un bahut, n'en cache pas au second un troisième, en le fourrant dans un coffre à bois.

ADÈLE. — André!

ANDRÉ. — Tu n'empêcheras jamais les gens qui aiment d'être jaloux.

ADÈLE. — Tu n'as pas à être jaloux de moi.

ANDRÉ. — Je ne t'accuse pas.

ADÈLE. — Tu me soupçonnes.

ANDRÉ, *très sincère*. — A peine, ma parole d'honneur!

ADÈLE. — C'est encore mille fois trop. Qu'ai-je fait? Où est mon crime? Je t'ai préféré à un autre. Après? Or, cet autre, je le connais, tu ne pèserais pas lourd, dans ses doigts, et si j'ai eu assez d'adresse pour empêcher que tu y tombes, tu devrais t'en féliciter au lieu de marchander bêtement, comme tu le fais, les moyens dont j'ai dû me servir.

ANDRÉ. — Je n'ai pas peur de lui, un homme en vaut un autre.

ADÈLE. — Oui? Eh bien! qu'il nous pince!...

ANDRÉ. — Il nous pincera.

ADÈLE. — Jamais!...

ANDRÉ. — Tais-toi donc; je te dis que nous serons pincés; c'est sûr. (*Adèle hausse l'épaule.*) Bon!... Tu verras. (*Tirant sa montre.*) Du reste, ce ne sera pas aujourd'hui. Neuf heures et demie dans un instant; Boubouroche ne viendra plus. — Nous nous couchons?

ADÈLE. — Ce ne serait peut-être pas prudent. Attendons encore dix minutes.

ANDRÉ. — Si tu veux.

Il regagne sa chaise longue, Adèle reprend son ouvrage et la scène, une fois de plus, retrouve son aspect primitif. Silence. — Violent coup de sonnette.

ANDRÉ. — Cette fois, c'est lui!...

Disparition dans le bahut. — Adèle va ouvrir.

SCENE II

ADELE, BOUBOUROCHE, ANDRE (caché).

Boubouroche entre comme un fou, descend en scène, se rend à la porte de droite, qu'il ouvre, plonge anxieusement ses regards dans l'obscurité de la pièce à laquelle elle donne accès; va de là, à la fenêtre de gauche, dont il écarte violemment les rideaux.

ADÈLE, *qui l'a suivi des yeux avec une stupéfaction croissante*. — Regarde-moi donc un peu.

Boubouroche, les poings fermés, marche sur elle.

ADÈLE *qui, elle, vient sur lui avec une grande tranquillité*. — En voilà une figure!... Que se passe-t-il? Qu'est-ce qu'il y a?

BOUBOUROCHE, *d'une voix étranglée*. — Il y a que tu me trompes.

ADÈLE. — Je te trompe!... Comment je te trompe?.., Qu'est-ce que tu veux dire, par là

BOUBOUROCHE. — Je veux dire que tu te moques de moi; que tu es la dernière des coquines et qu'il y a quelqu'un ici.

ADÈLE. — Quelqu'un!

BOUBOUROCHE. — Oui, quelqu'un!

ADÈLE. — Qui?

BOUBOUROCHE. — Quelqu'un!

Un temps.

ADÈLE, *éclatant de rire.* — Voilà du nouveau.

BOUBOUROCHE, *la main haute.* — Ah! ne ris pas!... Et ne nie pas! Tu y perdrais ton temps et ta peine : je sais tout!... C'est cela, hausse les épaules; efforce-toi de me faire croire qu'on a mystifié ma bonne foi. (*Geste large.*) Le ciel m'est témoin que j'ai commencé par le croire et que je suis resté dix minutes les pieds sur le bord du trottoir, les yeux rivés à cette croisée, m'accusant d'être fou, me reprochant d'être ingrat!... J'allais m'en retourner, je te le jure, quand tout à coup, deux ombres — la tienne et une autre!... — ont passé en se poursuivant sur la tache éclairée de la fenêtre. A cette heure, tu n'as plus qu'à me livrer ton complice; nous avons à causer tous deux de choses qui ne te regardent pas. Va donc me chercher cet homme, Adèle. C'est à cette condition seulement, que je te pardonnerai peut-être, car (*Très ému.*) ma tendresse pour toi, sans bornes, me rendrait capable de tout, même de perdre un jour le souvenir de l'inexprimable douleur sous laquelle sombre toute ma vie.

ADÈLE, *dans une nausée.* — Tu es bête!

BOUBOUROCHE. — Je l'ai été. Oui, j'ai été huit ans ta dupe, inexplicablement aveugle en présence de telles évidences qu'elles auraient dû me crever les yeux!... N'importe, ces temps sont finis; la canaille peut triompher, une minute vient toujours, où le bon Dieu, qui est un brave homme, se met avec les honnêtes gens.

ADÈLE. — Assez!

BOUBOUROCHE, *abasourdi.* — Tu m'imposes le silence, je crois?

ADÈLE. — Tu peux même en être certain!... (*Hors d'elle.*) En voilà un énergumène, qui entre ici comme un boulet! pousse les portes! tire les rideaux! emplit la maison de ses cris! me traite comme la dernière des filles, va jusqu'à lever la main sur moi!...

BOUBOUROCHE. — Adèle...

ADÈLE. — ... tout cela parce que, soi-disant, il aurait vu passer deux ombres sur la transparence d'un rideau! D'abord tu es ivre.



BOUBOUROCHE. — IL Y A QUE TU ME TROMPES.

BOUBOUROCHE. — Ce n'est pas vrai.

ADÈLE. — Alors tu mens.

BOUBOUROCHE. — Je ne mens pas.

ADÈLE. — Donc, tu es gris; c'est bien

ce que je disais!... (*Effarement ahuri de Boubouroche.*) De deux choses l'une; tu as vu double ou tu me cherches querelle.

BOUBOUROCHE, *troublé et qui commence à perdre sa belle assurance.* — Enfin, ma chère amie, voilà! Moi..., on m'a raconté des choses.

ADÈLE, *ironique.* — Et tu les as tenues pour paroles d'Evangile? Et l'idée ne t'est pas venue un seul instant d'en appeler à la vraisemblance? aux huit années de liaison que nous avons derrière nous? (*Silence embarrassé de Boubouroche.*) C'est délicieux! En sorte que je suis à la merci du premier chien coiffé venu ... Un monsieur passera, qui dira : « Votre femme vous est infidèle », moi je paierai les pots cassés; je tiendrai la queue de la poêle?

BOUBOUROCHE. — Mais...

ADÈLE. — Détrompe-toi.

BOUBOUROCHE, *à part.* — J'ai fait une gaffe.

ADÈLE, *pâle d'indignation.* — Celle-là est trop forte, par exemple. (*Tout en parlant, elle est revenue au guéridon et elle a pris la lampe qu'elle apporte à Boubouroche.*) Voici de la lumière.

BOUBOUROCHE. — Pourquoi faire?

ADÈLE. — Pour que tu ailles voir toi-même. Ne fais donc pas l'étonné.

BOUBOUROCHE, *se dérobant.* — Tu n'empêcheras jamais les gens qui aiment d'être jaloux.

ADÈLE. — Tu l'as déjà dit.

BOUBOUROCHE. — Moi?... Quand ça?

ADÈLE, *à part.* — Oh! (*Haut.*) Tu m'ennuies ! !... Je te dis de prendre cette lampe... (*Boubouroche prend la lampe.*)... et d'aller voir. Tu connais l'appartement, hein? Je n'ai pas besoin de t'accompagner?

BOUBOUROCHE, *convaincu.* — Ne sois donc pas méchante, Adèle. Est-ce que c'est ma faute à moi, si on m'a collé une blague? Pardonne-moi, et n'en parlons plus.

ADÈLE, *moqueuse.* — Tu sollicites mon pardon?... C'est bizarre!... Ce n'est donc plus à moi de mériter le tien par mon repentir et par ma bonne conduite?... (*Changement de ton.*) Va toujours, nous verrons plus tard. Comme, au fond, tu es plus naïf que méchant, il est possible — pas sûr, pourtant — que je perde, — moi — un jour, le souvenir de l'odieuse injure que tu m'as faite. Mais j'exige... — tu entends? j'exige! que tu ne quittes cet appartement qu'après en avoir scruté, fouillé l'une après l'autre chaque pièce. — Il y a un homme ici, c'est vrai.

BOUBOUROCHE, *gaguenard.* — Mais non.

ADÈLE. — Ma parole d'honneur. (*Indiquant de son doigt le bahut où est renfermé André.*) Tiens, il est là-dedans! (*Boubouroche rigole.*) Viens donc voir.

BOUBOUROCHE, *au comble de la joie.* — Tu me prendrais pour une poire!...

ADÈLE. — Voici la clé de la cave.

BOUBOUROCHE, *les yeux au ciel.* — La cave!...

ADÈLE. — Tu me feras le plaisir d'y descendre...

BOUBOUROCHE. — Tu es dure avec moi, tu sais.

ADÈLE. — ... et de regarder entre les tonneaux et les murs. Ah! je te fais des infidélités?... Ah! je cache des amants chez moi?... Eh bien cherche, mon cher; et trouve!

BOUBOUROCHE. — Allons! Je n'ai que ce que je mérite.

La lampe au poing, il va lentement, non sans se retourner de temps en temps pour diriger vers Adèle, qui demeure impitoyable et muette des regards suppliants de phoque, jusqu'à la petite porte de droite qu'il atteint enfin et qu'il pousse. — Coup d'air. La lampe s'éteint.

BOUBOUROCHE. — Bon!

Mais à la seconde précise où l'ombre a envahi le théâtre, la lumière de la bougie qui éclaire la cachette d'André est apparue, très visible.

ADÈLE, *étouffant un cri.* — Ah!

BOUBOUROCHE, *à tâtons.* — Voilà une autre histoire. — Tu as des allumettes, Adèle? (*Brusquement.*) Tiens!... Qu'est-ce que c'est que ça ... De la lumière!

Précipitamment, il dépose sa lampe; court au bahut, l'ouvre tout grand et se recule en poussant un cri terrible.

SCÈNE III

ADÈLE, BOUBOUROCHE, ANDRÉ

Découvert, André ne s'émeut point. Il sort de son bahut, emportant sa bougie qu'il dépose sur le guéridon. — Lumière à la rampe. — Ceci fait, il va à Adèle, et souriant, avec le geste content de soi, d'un monsieur à qui l'événement a fini par donner raison.

ANDRÉ. — C'était sûr, je l'avais prédit (*Philosophe.*) Enfin !... Un peu plus tôt ou un peu plus tard ! (*Il tire de sa poche sa carte et la présente à Boubouroche.*) Je me tiens à vos ordres, monsieur.

Mais Boubouroche, idiotisé, regarde sans le voir.

ANDRÉ, *après un instant.* — C'est ma carte. Veuillez me faire l'honneur de la prendre.

BOUBOUROCHE, *qui replie la carte et la jette au fond de sa poche.* — C'est bien. Je vous ferai savoir mes intentions. Allez-vous-en.

ANDRÉ. — Excusez-moi. Je serais naturellement bien aise de savoir ce que vous comptez faire. Oh ! je ne vous interroge pas !... Une telle familiarité !... Cependant... en un mot, monsieur, je ne suis pas sans inquiétude. Vous êtes violent, et je ne sais jusqu'à quel point j'ai le droit de vous laisser seul avec une femme... qui..., que...

BOUBOUROCHE, *formidable.* — Vous, vous allez commencer par vous taire. Un mot encore. — Je dis : un ! un ! un seul ! C'est clair, n'est-ce pas ? un seul mot ! —... je vous empoigne par le fond de la culotte, et je vous envoie par cette croisée, voir les poules !...

ANDRÉ, *très calme.* — Permettez.

BOUBOUROCHE. — Silence !... Taisez-vous !... — Si, un instant, vous pouviez deviner ce qui se passe en moi à cette heure : si vous pouviez supposer à quelle force de volonté je me retiens et je me cramponne, ah ! je vous le certifie, je vous le jure, vous verdiriez ! à la pensée de seulement entr'ouvrir la bouche !... — Oui, vous seriez terriblement imprudent de vous obstiner à parler après que je vous en ai fait la défense, et c'est un bonheur pour nous deux, un grand bonheur, que je me connaisse !... Allez-vous-en, voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je suis un homme très malheureux et dont il ne faut pas exaspérer le chagrin, allez vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

ANDRÉ, *très chic.* — Un galant homme est toujours galant homme, même le jour où certaines circonstances de la vie l'ont mis dans la nécessité de se cacher dans un bahut. Il arrivera ce qui arrivera, mais je quitterai cette maison quand j'aurai reçu de vous l'assurance que vous ne toucherez pas à un seul cheveu de la personne qui est là. Je vous en demande votre parole d'honneur, et c'est le moindre de mes devoirs. Vous êtes extraordinaire, vous me permettrez de vous le dire, avec vos airs de mettre à la porte d'une maison qui n'est pas la vôtre ; et si je veux bien me rendre à vos ordres, eu égard à votre état d'exaltation, vous ne sauriez moins faire, convenez-en, que de céder à ma prière.

BOUBOUROCHE, *le sang à la tête.* — Je vais faire un malheur !

ANDRÉ, *très simple.* — Faites-le.

Les deux hommes se regardent dans les yeux. Lutte intérieure de Boubouroche, qui finit par se dominer.

BOUBOUROCHE, *d'une voix sourde.* — Partez.

ANDRÉ. — J'ai votre parole ?

BOUBOUROCHE, *du même ton.* — Oui.

ANDRÉ. — J'en prends acte.

Long jeu de scène.

André revient à son bahut, prendre ce qui lui appartient : ses livres, ses journaux, sa trompe et sa peau de daim.

Une boîte d'allumettes se trouve là. Scrupuleux, il la restitue à sa légitime propriétaire, laquelle le regarde faire sans un mot tandis qu'il dépose la boîte sur la petite table à ouvrage en murmurant : « Les allumettes ». Retourné à son armoire, il prend son peigne, dont il se peigne, puis sa brosse, dont il se brosse ; plante le peigne dans les crins de la brosse, se loge la brosse sous le coude gauche ; après quoi, saluant Boubouroche et Adèle avec le plus grand respect.

ANDRÉ. — Madame... Monsieur.

BOUBOUROCHE, *à Adèle.* — Qui est cet homme ?

ADÈLE. — Est-ce que je sais, moi !

SCÈNE IV

BOUBOUROCHE, ADELE

BOUBOUROCHE, *étourdi au brusque révélé de tant de fausseté et de perfidie.* — Scélérate !... Tu vas mourir !

Il bondit sur elle ; de ses deux mains, il lui emprisonne le cou.

ADÈLE, *terrifiée.* — Ah !

Boubouroche l'a renversée sur la chaise longue, le meurtre va s'accomplir. Mais au moment de serrer les doigts, le pauvre homme manque de courage. Il se redresse, il prend ses tempes dans ses mains, finit par éclater en larmes, et, tombé aux genoux de sa maîtresse, il sanglotte, la tête dans ses jupes.

BOUBOUROCHE. — Je ne peux pas, mon Dieu !... Je ne peux pas !... Mais quelles fibres me lient donc à toi, que toutes mes énergies d'homme ne puissent suffire à les briser ; que ma soif de vengeance désarme devant la peur de te faire du mal et que je ne trouve que des pleurs où je ne devais trouver que des colères ?... Voyons, (*Il lui prend les mains.*) pourquoi as-tu fait ça ?... Je sais bien que je ne suis ni bien beau ni bien riche, mais j'avais tant fait, tant fait, pour faire oublier ces petits torts !... Tu étais dans mon cœur comme dans un nid !... J'étais dans tes petites mains un jouet ! Tu avais l'air d'être contente... Alors quoi ? Car je ne comprends plus. Pourquoi ? Parle ! Pourquoi ? Pourquoi ?

ADÈLE *qui s'est peu à peu rassurée et dont le visage n'exprime plus à cette heure que le profond étonnement.* — Ah ! ça ! c'est sérieux ?

BOUBOUROCHE. — Sérieux !

ADÈLE. — C'est qu'en vérité tu me fais peur ! Je me demande si tu deviens fou... Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

BOUBOUROCHE. — Eh ! ne le savons-nous pas que trop ?... Tu m'as trompé !

ADÈLE, *hochant de droite à gauche la tête.* — Pas du tout.

BOUBOUROCHE. — Tu ne m'as pas trompé ?

ADÈLE, *simplement.* — Jamais.

BOUBOUROCHE. — Mais cet homme, misérable menteuse ! cet homme ?

ADÈLE. — Je ne puis te répondre.

BOUBOUROCHE. — Pourquoi donc ?

ADÈLE. — Parce que c'est un secret de famille et que je ne puis pas le révéler.

BOUBOUROCHE, *suffoqué.* — Çà, par exemple !...

ADÈLE, *résignée.* — Tu ne me crois pas, tu as raison. J'en ferais autant à ta place. — Adieu.

BOUBOUROCHE. — Où vas-tu ?



BOUBOUROCHE. — TU VAS MOURIR !

ADÈLE. — Nulle part. Il faut nous quitter; voilà tout.

BOUBOUROCHE. — Tu n'espères cependant pas que sur la foi d'une simple assurance...

ADÈLE. — Je ne l'espère pas, en effet, — encore que je pourrais te trouver d'un scepticisme un peu outré à l'égard d'une femme qui a été huit ans la compagne de ton existence et ne croit pas avoir jamais rien fait qui puisse te donner le droit de suspecter sa parole. Ça ne fait rien ; les apparences sont contre moi et je ne saurais t'en vouloir de la faiblesse d'âme qui te

pousse à t'en remettre à elles, en aveugle. Si tu ne l'avais, tu ne serais pas homme.

BOUBOUROCHE. — C'est possible, mais moi je dis une chose; c'est que cacher un homme chez soi n'est pas le fait d'une honnête femme.

ADÈLE. — Si je n'étais une honnête femme, je ne ferais pas ce que je suis en train de faire : je ne sacrifierais pas ma vie au respect de la parole donnée, à un secret d'où dépend, seulement, l'honneur d'une autre!!! — Inutile de discuter; nous ne nous entendrons jamais; — ce sont là de ces sentiments féminins que les hommes ne peuvent pas comprendre. Séparons-nous; nous n'avons que cela à faire. (*Sa voix se mouille.*) Je ne te demande pas de m'embrasser, mais je voudrais que tu me donnes la main. (*Boubouroche lui donne la main.*) Sois heureux, voilà tout le mal que je te souhaite; pardonne-moi celui que j'ai pu te faire, car je ne l'ai jamais fait exprès.



ADÈLE. — IL LE FAUT CEPENDANT.

BOUBOUROCHE, *que commence à gagner l'émotion.* — Oh! je sais bien. Tu n'es ni vicieuse, ni méchante.

ADÈLE, *dont la voix se trempe de plus en plus.* — Nous aurons goûté de grandes joies! Laisse-moi croire que tu n'en perdras pas tout souvenir en franchissant le seuil de cette porte, et que quelquefois, plus tard, quand tout ce qui est le présent sera devenu un lointain passé, tu te rappelleras avec un peu d'attendrissement la vieille amie que tu auras laissée seule et la petite maison que tu auras laissée vide... (*Eclatant en sanglots.*) Ah ! elle peut s'en vanter, la vie... quand elle se met à être lâche, elle l'est bien!...

BOUBOUROCHE, *les larmes aux yeux.* — Adèle...

ADÈLE. — Ne pleure pas, je t'en prie. Je n'ai déjà pas trop de courage!... Car enfin, je ne me faisais pas d'illusions et je savais bien que notre liaison ne pouvait pas être éternelle... mais je croyais pouvoir compter encore sur quelques années de bonheur.

BOUBOUROCHE. — Jure de ne plus recommencer, au moins. Je t'ai dit que ma tendresse pour toi pouvait aller jusqu'au pardon.

ADÈLE. — Je sais à quel point tu es bon et je te sais gré de ton indulgence; mais je n'ai pas à accepter le pardon d'une faute que je n'ai pas commise. — Et puis, à quoi bon? Pourquoi faire? Tu ne peux plus avoir pour moi qu'une affection sans confiance, et dans ces conditions j'aime mieux y renoncer. Je tiens à ton amour, mais plus encore à ton estime; le ver est dans le fruit, jetons-le.

BOUBOUROCHE. — Je ne peux pas te quitter. C'est plus fort que moi.

ADÈLE. — Il le faut cependant. (*Energique.*) Allons!... (*Boubouroche pleure.*) Grand bébé!... (*Elle a tiré son mouchoir de sa poche et elle lui essuie les yeux.*)... Voilà, maintenant, qu'il faut que ce soit moi qui le console!... Sois homme!... C'est le deuil éternel de la vie, ça!

BOUBOUROCHE *qui larmoie.* — Je veux rester.

ADÈLE. — C'est impossible.

BOUBOUROCHE. — Je t'aime trop... Je ne peux pas me passer de toi.

ADÈLE. — Ce sont des choses que l'on dit. — Et si j'étais venue à mourir!

BOUBOUROCHE, *éclatant en sanglots.* — Oh! alors...

ADÈLE. — Tenons-nous-en là. Les forces me manqueraient, à la fin. Pour la dernière fois, adieu.

BOUBOUROCHE. — Ce n'est pas la peine. je ne m'en irai pas.

ADÈLE. — Tu n'es pas raisonnable.

BOUBOUROCHE. — Je m'en fiche.

ADÈLE, *résignée.* — C'est bien. Reste.

Adèle remonte vers la gauche du théâtre, vient à la fenêtre, en soulève le rideau et regarde ce qui se passe dans la rue.

Un temps.

Boubouroche, sur sa chaise longue, continue à pleurer, la figure dans le mouchoir.

Enfin :

ADÈLE, *qui s'est retournée vers lui.* — Alors, tu me pardonnes?

Boubouroche, de la tête, dit : « Oui ».

ADÈLE. — Réponds mieux que ça. Tu me pardonnes?

BOUBOUROCHE *d'une voix étranglée.* — Oui.

ADÈLE. — Tu me pardonnes de tout ton cœur?

BOUBOUROCHE. — Je te pardonne de tout mon cœur.

ADÈLE. — Et tu ne reparleras jamais de cette abominable soirée?

BOUBOUROCHE. — Jamais.

ADÈLE. — Tu me le jures?

BOUBOUROCHE. — Je te le jure.

ADÈLE. — Bon. — Eh bien! je ne t'ai pas trompé. Tu me croiras peut-être, à présent que je n'ai plus d'intérêt à mentir. (*S'emparant de ses deux mains.*) Regarde-moi dans les yeux. Ai-je l'air, oui ou non, d'une femme qui dit la vérité?... Ah! le nigaud, qui gâche sa vie pour le seul plaisir de le faire et ne songe pas à se dire : « C'est trop bête! Voilà huit ans que cette maison est la mienne, et que cette femme vit au grand jour! » Franchement, quand as-tu eu à te plaindre de moi?... N'ai-je pas été pour toi la plus douce des maîtresses? la plus patiente et... — il faut bien le dire! — ... la plus désintéressée?

BOUBOUROCHE. — Si.

ADÈLE. — Et un tel passé s'écroulerait? et des heures vécues en commun, et des caresses échangées, et de tout ce qui fut notre amour, rien ne subsisterait en ta mémoire, parce qu'une fatalité imbécile te fait trouver (*Méprisante.*) dans un bahut, un homme... que tu ne connais même pas?... — Un doute reste en ton esprit!

BOUBOUROCHE. — Non.

ADÈLE. — Ne dis pas « non », je le sens. Eh bien! je ne veux plus de toi à moi le plus petit équivoque, la moindre ar-



LE MONSIEUR. — Voulez-vous me lacher!

rière-pensée. Je sais de quel prix je puis payer ta tranquillité définitive : c'est cher, mais je suis disposée à tout, même à te livrer, si tu l'exiges, un secret qui n'est pas le mien. Dois-je commettre cette infamie? Un mot, c'est fait.

BOUBOUROCHE. — Pour qui me prends-tu? Je suis un honnête homme, les affaires des autres ne me regardent pas.

ADÈLE. — Embrasse-moi, je pourrais te faire des reproches, mais tu as eu assez de chagrin comme ça. Seulement, conviens que tu as été absurde.

Elle offre sa joue au baiser de la réconciliation.

A ce moment :

BOUBOUROCHE, *d'une voix de tonnerre.* — Ah! chameau!!

ADÈLE, *terrifiée.* — Moi?

BOUBOUROCHE, *tendrement ému.* — T'es bête, mon chat!... (*Il l'embrasse.*) Un instant.

Il se lève, va prendre son chapeau, s'en coiffe et se dirige vers le fond.

ADÈLE, *étonnée.* — Qu'est-ce que tu fais?

BOUBOUROCHE. — Un compte à régler. Ne t'inquiète pas. Je ne fais qu'aller et revenir.

Il sort, laissant ouverte la porte qui donne accès sur le vestibule, en sorte qu'on le voit ouvrir la porte de l'escalier. A cet instant, passe, regagnant son domicile, le vieux monsieur du premier acte.

BOUBOUROCHE. — Ça tombe bien ; j'allais chez vous.

Il dit, l'empoigne à la cravate, et l'amène rudement en scène.

LE MONSIEUR, *ahuri.* — Hein ! Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

BOUBOUROCHE. — Et si je vous cassais la figure, maintenant ?... Si je vous la cassais, la figure ?

LE MONSIEUR. — Voulez-vous me lâcher !

BOUBOUROCHE. — Ah ! Adèle est une petite gueuse ! Ah ! Adèle est une petite gueuse ! — Vous êtes un vieux daim et une poire.

Colletage, tumulte, rideau.



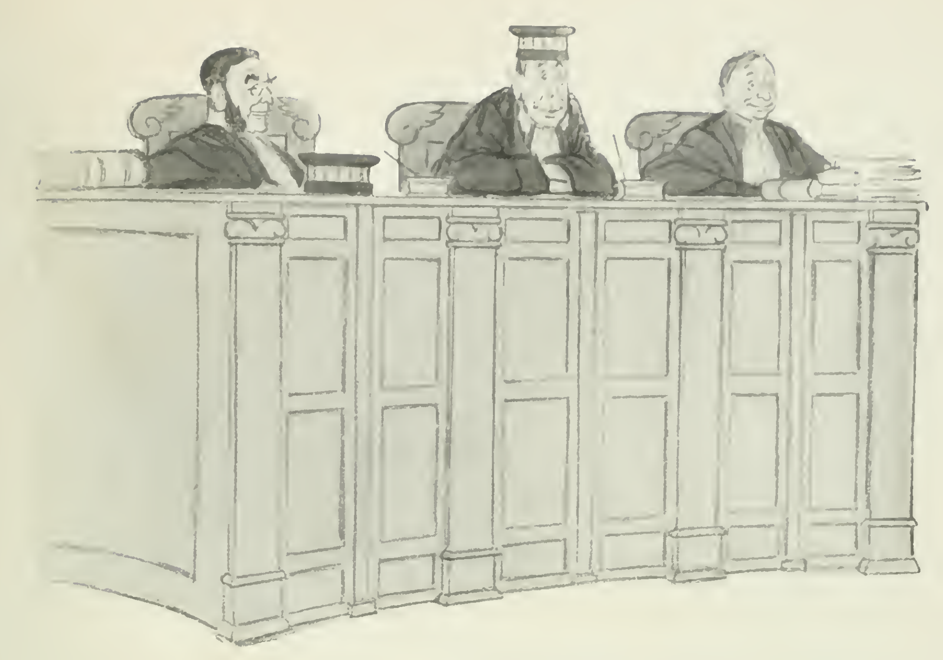
L'ARTICLE 330

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris, au théâtre Antoine,
le 12 décembre 1900.

PERSONNAGES

	MM.
LA BRIGE......................................	DUMÉNY.
LE PRESIDENT..................................	ANTOINE.
LE SUBSTITUT..................................	SIGNORET.
L'HUISSIER....................................	TUNC.



LE PRÉSIDENT. — L'AUDIENCE EST REPRISE!...

Une salle d'audience au Palais de Justice.

Au lever du rideau, mouvement de scène, brouhaha de conversations et, presque aussitôt, coup de sonnette. Le calme se fait à l'instant même... Un garçon de bureau se précipite et va ouvrir à deux battants la porte de la chambre du conseil.

L'HUISSIER. — Le tribunal! Découvrez-vous, messieurs!

Les trois juges viennent prendre leurs places. Tout le monde s'assied.

LE PRÉSIDENT. — L'audience est reprise!... Appelez, huissier.

L'HUISSIER. — Le Ministère Public contre La Brige. Outrage public à la pudeur. — La Brige !

La Brige s'avance à la barre.

LE PRÉSIDENT. — Vos nom, prénoms et domicile.

LA BRIGE. — La Brige, Jean-Philippe, trente-six ans, 5 *bis*, avenue de La Motte-Piquet.

LE PRÉSIDENT. — Votre profession.

LA BRIGE. — Philosophe défensif.

LE PRÉSIDENT. — Comment?

LA BRIGE. — Philosophe défensif.

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

LA BRIGE. — Je veux dire que, déterminé à vivre en parfait honnête homme, je m'applique à tourner la loi, partant à éviter ses griffes. Car j'ai aussi peur de la loi, qui menace les gens de bien dans leur droit au grand air, que des institutions en usage qui les lèsent dans leurs patrimoines, dans leur dû et dans leur repos.

LE PRÉSIDENT. — Voilà de singulières doctrines.

LA BRIGE — Les doctrines, inspirées par la sagesse même, d'un homme qui, n'ayant de sa vie bu outre mesure, frappé ni injurié personne, fait tort d'un sou à qui que ce soit, ne s'est jamais levé le matin sans se demander avec inquiétude s'il coucherait le soir dans son lit.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes anarchiste?

LA BRIGE, *haussant les épaules.* — Ah! la la!... La République serait bien ce qu'il y a de plus bête au monde, si l'anarchie n'était plus bête qu'elle encore. Non, je suis pour Philippe-Auguste, ou pour Louis X, dit le Hutin. C'est

d'ailleurs un fait connu qu'il n'y a plus un seul républicain en France. Tout le monde le sait, personne n'en convient, et les affaires n'en vont, pour cela, ni mieux, ce qui serait surprenant, ni plus mal, ce qui serait difficile.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez jamais eu de condamnations?

LA BRIGE. — Jamais.

LE PRÉSIDENT. — Ça m'étonne.

LA BRIGE. — Je vous crois sans peine; mais je suis un gaillard habile.



LA BRIGE. — PHILOSOPHE DÉFENSIF.

LE PRÉSIDENT, *ironique.* — Soit dit sans vous flatter.

LA BRIGE. — Sans me flatter, en effet, puisque j'ai résolu le difficile problème de pouvoir, à trente-six ans, justifier à la fois et d'un passé sans tache, et d'un casier judiciaire sans souillure.

LE SUBSTITUT. — Voilà de bien grands mots : mettons les choses au point. Vous n'avez jamais eu de condamnations, c'est vrai, mais les renseignements recueillis sur votre compte ne sont guère en votre faveur. Ils vous représentent comme un personnage de commerce presque impossible, comme une façon de Chicaneau, processif, astucieux, retors, éternellement en bisbille avec le compte-courant de la vie. Les juges ne sont occupés qu'à trancher vos petits différends avec le commun des mortels, et les archives des commissariats regorgent de procès-verbaux dont votre nom fait les frais. (*Feuilletant des notes placées devant lui.*) Un jour, c'est un cocher de fiacre que vous gardez huit heures sous une pluie battante, devant la terrasse d'un café, et qui, exaspéré enfin, proteste et ameute la foule.

LA BRIGE. — Cet homme, auquel j'avais allongé trente-six sous pour une course de cinq minutes, exigeait que je lui règle l'heure, m'ayant arrêté deux secondes à la porte d'un bureau de tabac. Il excipait de son droit, je m'enfermai dans le mien.

LE SUBSTITUT. — Une autre fois, c'est un conducteur de tramway auquel vous prétendez payer les quinze centimes de votre place avec un billet de mille francs.

LA BRIGE. — Le contrôleur m'avait refusé une correspondance valable, parce que je l'avais cassée en glissant sur le pavé gras, — non pour mon agrément, je vous prie de le croire. Je rendis en mauvaise grâce la monnaie d'une telle mauvaise foi. — Libre à vous de lever les épaules; chacun, en ce bas monde, étant maître de sa vie, en dispose comme il l'entend. Pour moi, j'ai commencé par mettre la mienne au service de celle des autres, dans l'espérance que les autres s'en apercevraient un jour et me sauraient gré de mes bonnes intentions. Malheureusement, il est, pour l'homme, deux difficultés insolubles : savoir au juste l'heure qu'il est, et obliger son prochain. Dans ces conditions, écœuré d'avoir tout fait au monde pour être un bon garçon et d'avoir réussi à n'être qu'une poire, dupé, trompé, estampé, acculé, finalement, à cette conviction que le raisonnement de l'humanité tient tout entier dans cette bassesse : « Si je ne te crains pas, je me fous de toi », j'ai résolu de réfugier désormais mon égoïsme bien acquis sous l'abri du toit à cochons qui s'appelle la Légalité.



LE PRÉSIDENT. — SOIT DIT SANS VOUS FLATTER.

LE PRÉSIDENT. — Quand vous aurez fini de faire du paradoxe, le tribunal passera à l'examen de la cause.

LA BRIGE. — Je ne fais pas de paradoxe : je n'en ai fait de ma vie et ne suis pas près d'en faire, en ayant le dégoût, l'exécration et la crainte, comme d'une fille publique qu'il est. La vérité, c'est que nous vivons dans un pays d'où le bon sens a cavalé, au point que M. de La Palisse y passerait pour énergumène, et qu'un homme de jugement rassis, d'esprit équilibré et sain, ne saurait prêcher l'évidence, la démontrer par A + B, sans se voir taxé d'extravagance et menacé, à l'instant même, de la camisole de force.

LE PRÉSIDENT. — Finissons-en.

LE SUBSTITUT. — J'allais le dire. Vous êtes ici pour répondre aux questions qui vous seront posées et non pour vous répandre en périodes oratoires qui n'ont rien à faire en cette enceinte.

LA BRIGE. — Qu'on me questionne.

LE PRÉSIDENT. — Vous savez de quoi vous êtes prévenu?

LA BRIGE. — Du tout. De quoi?

LE PRÉSIDENT. — D'avoir montré votre derrière.

LA BRIGE. — Moi?

LE PRÉSIDENT. — Vous.

LA BRIGE. — A qui?

LE PRÉSIDENT. — A treize mille six cent quatre-vingt-sept personnes dont les plaintes sont au dossier.

LA BRIGE. — J'invoque la pureté no-

toire de mes mœurs. Montrer mon derrière! Pourquoi faire?

LE PRÉSIDENT. — C'est ce qu'établiront les débats. En attendant, treize mille six cent quatre-vingt-sept personnes déclarent, je vous le répète, l'avoir vu.

LA BRIGE. — Trop poli pour les démentir, je consens à ce qu'elles l'aient vu, mais je nie formellement le leur avoir montré.

LE SUBSTITUT. — Vous jouez sur les mots.

LA BRIGE. — Pas si bête! Je m'efforce, au contraire, de les emprisonner dans leur véritable sens, dès lors, de présenter les choses sous leur véritable jour.

LE PRÉSIDENT. — Bref, vous niez les faits qui vous sont reprochés?

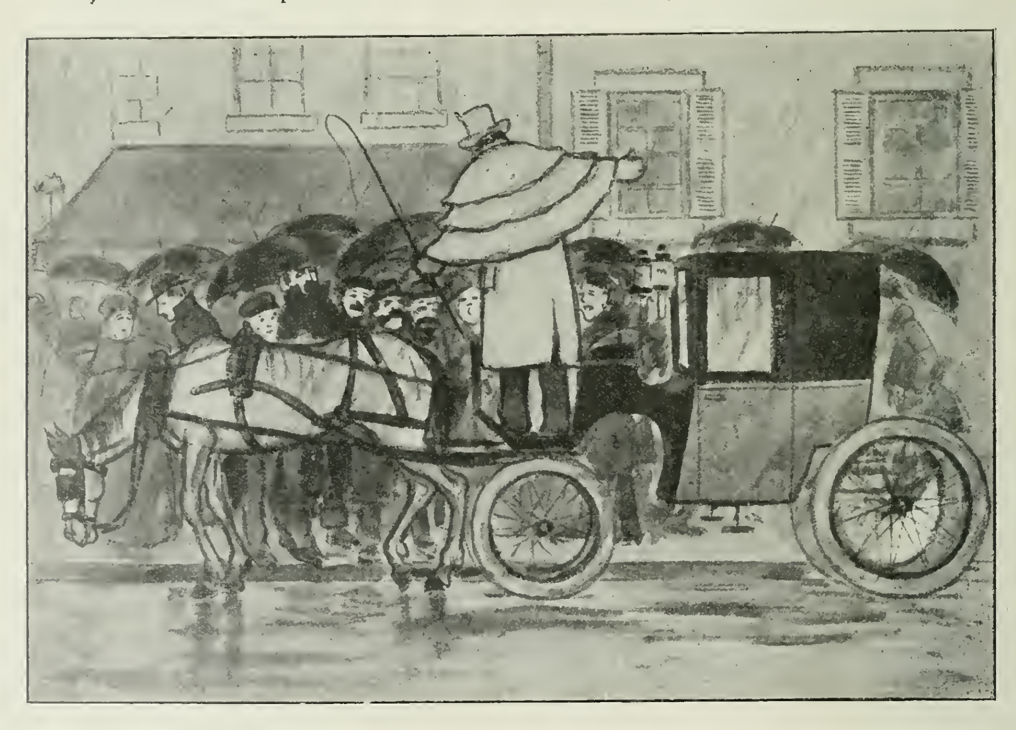
LE PRÉSIDENT. — Vous pouvez vous asseoir. (*La Brige se rassied.*) Il y a des témoins?

LE SUBSTITUT. — Il y en aurait eu trop, monsieur le président. Le Ministère public a donc pris le parti de n'en faire citer aucun. Aussi bien, le délit, hors de discussion, fait l'objet d'un constat de Me Legruyère, huissier à Paris, constat dressé en bonne et due forme dans les termes requis par la loi, et dont je demanderai au tribunal la permission de lui donner lecture.

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal vous écoute. Lisez, monsieur le substitut.

LE SUBSTITUT, *lisant*. — « L'an 1900, « le 21 septembre, j'ai, Jean-Alfred, « Hyacinthe... »

LA BRIGE, *à mi-voix*. — Tous les huissiers s'appellent Hyacinthe; on n'a jamais su pourquoi.



LE SUBSTITUT. — LE COCHER DE FIACRE PROTESTE ET AMEUTE LA FOULE.

LA BRIGE. — Je nie tomber sous le coup de l'article 330 qui prévoit et punit le délit d'outrage public à la pudeur.

L'HUISSIER. — Silence!

LE SUBTITUT. — « ... Jean-Alfred, « Hyacinthe Legruyère, huissier près le « tribunal de première instance séant à « frant assez exactement l'aspect d'un « trèfle à deux feuilles, et que nous avons « reconnue pour être la partie inférieure



LE SUBSTITUT. — NOUS PUMES CONSTATER QUE LES CHOSES ÉTAIENT TOUJOURS DANS LE MÊME ÉTAT.

« Paris, été requis par la Société des « Transports Electriques de l'Exposition, « aux fins de dresser dû et légal constat « contre La Brige, Jean-Philippe, comme « contrevenant habituellement aux lois « sur la morale publique et scandalisant « par l'exhibition constante de sa nudité « la pudeur des personnes véhiculées du « Champ-de-Mars aux Invalides, au « moyen du Trottoir Roulant. En consé- « quence, nous étant rendu sur ledit « Trottoir Roulant, et étant parvenu ave- « nue de La Motte-Picquet, devant l'im- « meuble numéroté 5 *bis*, nous avons net- « tement distingué, au fond d'un appar- « tement révélé à tout un chacun par « l'écartement d'une croisée grande ou- « verte, une sorte de sphère imparfaite, « fendue dans le sens de la hauteur, of- « et postérieure d'une personne courbée « comme pour baiser la terre. »

LA BRIGE. — Je ne baisais pas la terre.

L'HUISSIER. — Silence, donc!

LE PRÉSIDENT. — Tout à l'heure.

LA BRIGE. — Je cherchais une pièce de deux sous.

LE SUBSTITUT, *lisant*. — « Trente-sept « minutes après, le Trottoir Roulant « ayant achevé son parcours, nous nous « trouvâmes ramené à notre point de dé- « part, où étant, nous pûmes constater « que les choses étaient toujours dans le « même état. Une deuxième fois, *item*, « Une troisième fois, *item*. Une qua- « trième fois, *item*. »

LE PRÉSIDENT, *à La Brige*. — Vous cherchiez toujours vos deux sous?

LA BRIGE. — Ils avaient glissé sous un

meuble, je tâchais de les ramener à moi avec le bout de mon parapluie.

LE PRÉSIDENT, *haussant les épaules*. — En voilà des explications! Achevez, monsieur le substitut.

LE SUBSTITUT, *lisant*. — « Nous avons « également remarqué que les faits relatés « ci-dessus, loin de passer inaperçus aux « yeux des personnes placées sur la plate-« forme électrique, paraissaient exciter « chez la plupart d'entre elles un mécon-« tentement des plus vifs, d'où des pro-« testations nombreuses et de bruyantes « exclamations, au nombre desquelles il « convient de mentionner les suivantes : « C'est dégoûtant! — Goujat! — Cochon! « — O Ciel! — Qu'est-ce que je vois! — « C'est une infamie. — Amélie, je te dé-« fends de regarder par là... » De tout « quoi nous avons dressé le présent cons-« tat pour la requérante en faire tel « usage que de droit, et lui en avons « laissé la présente copie dont le coût est « de 11 fr. 25, plus une feuille de papier « spécial du prix de 60 centimes. »

LE PRÉSIDENT. — La Brige!

LA BRIGE, *qui se lève*. — Monsieur le président?

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous des observations à présenter?

LA BRIGE. — J'ai à présenter ma défense.

LE PRÉSIDENT. — Vous tâcherez d'être bref.

LA BRIGE. — Je tâcherai d'être clair. Je n'ai que faire de la parole, si le tribunal qui me la donne me marchande en même temps le droit de m'en servir.

LE SUBSTITUT. — Le tribunal vous a épargné des dépositions accablantes.

LA BRIGE, *souriant*. — Je lui fais grâce d'une plaidoirie d'avocat. Nous aurons donc rivalisé de générosité et de grandeur d'âme. Au reste, voici les faits dans toute leur simplicité. — Le 15 janvier 1898, muni d'un bail trois, six, neuf, je vins occuper, au premier étage de la maison située 5 *bis* avenue de La Motte-Picquet, un appartement de 1.500 francs. J'aime ce coin que le voisinage des couvents et des quartiers de cavalerie emplit du bruit des sonneries et des cloches, où les dimanches de beau temps attablent les soldats et le peuple aux terrasses des cabarets, et qui trouve le moyen de n'être plus Paris tout en n'étant pas la province. Il est favorable à l'étude et propice à la rêverie. J'y rêvais donc en paix et y étudiais dans le calme, comme j'en avais acquis le droit, lorsque la Société des Transports Electriques, sous prétexte de concourir à la gloire de l'Exposition, vint contribuer de façon imprévue au pittoresque du quartier. Et, de cet instant, ce fut gai! De huit heures du matin à onze heures du soir, prenant par conséquent sur mon sommeil du soir si j'entendais me coucher tôt et sur mon sommeil du matin si j'entendais me lever tard, le trottoir — le trottoir roulant! — se mit à charrier devant mes fenêtres des flots de multitude entassée : hommes, femmes, bonnes d'enfants et soldats; tous gens d'esprit, d'humeur joviale, qui débinaient mon mobilier, crachaient chez moi et glissaient de tribord à bâbord en chantant à mon intention : « Oh la la! c'te gueule, c'te binette! », cependant qu'échappés à des doigts bienveillants, les noyaux de cerise pleuvaient dans ma chambre à coucher, alternés de cacaouets, d'olives et de pépins de potiron. (*Rire des magistrats.*) Je demanderai au Tribunal la permission de ne pas m'associer à sa joie, que je comprends, mais que je ne saurais partager, pour des raisons qui me sont propres.

LE PRÉSIDENT. — Au fait! Au fait!

LA BRIGE. — J'y arrive. — Légitimement stupéfait, fort de l'article 1382 du Code Civil ainsi conçu : « *Tout fait qui cause à autrui un dommage, oblige celui qui l'a causé à en donner réparation* », j'assignai en référé la Société des Transports Electriques qui me dit : « Je ne vous connais pas; je ne sais pas ce que vous voulez me dire. J'ai passé, moi, Société, avec la Commission de l'Exposition, un contrat m'autorisant à faire rouler mon trottoir du Champ-de-Mars aux Invalides en passant par l'avenue de La Motte-Picquet. Si, en me concédant ce pouvoir,

l'Exposition a outrepassé le sien, prenez-vous-en à elle et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — La Société avait raison.

LA BRIGE. — Cent fois! Aussi, ayant, sans récriminations, payé les frais du procès, assignai-je en référé la Commission de l'Exposition qui me dit : « Je ne vous connais pas ; je ne sais pas ce que vous voulez me dire. J'ai passé, moi, Exposi-

LA BRIGE. — Tellement raison que, pas une minute, l'idée ne me vint de discuter. Ayant donc, pour la seconde fois, acquitté le montant de la carte, j'assignai en référé la Ville de Paris qui me dit... — car cette histoire, en vérité, a l'air d'un refrain de ballade, d'une scie de café-concert! — ... qui me dit : « Je ne vous connais pas; je ne sais pas ce que vous voulez me dire. J'ai, moi, Ville de Paris, moyen-



LA BRIGE. — LES SOLDATS ET LE PEUPLE, LES DIMANCHES DE BEAU TEMPS, S'ATTABLENT AUX TERRASSES DES CABARETS.

tion, des contrats synallagmatiques avec les concessionnaires de terrains, contenus, circonscrits, enfermés à l'intérieur de mes palissades. Est-ce votre cas? Ai-je pris avec vous des engagements que je n'ai pas tenus? — Non? — Eh bien, qu'est-ce que vous me chantez? Si la Ville de Paris a méconnu son devoir en me laissant le pouvoir de concéder un droit, prenez vous-en à elle et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — L'Exposition avait raison.

nant une somme de .., cédé à Tailleboudin, votre propriétaire, un terrain que je possédais avenue de La Motte-Picquet, avec droit, pour lui, d'y bâtir un immeuble et d'en tirer des revenus. Vous appelez-vous Tailleboudin! Avons-nous fait affaire ensemble? Hein? Non? Alors, qu'est-ce que vous réclamez? — Si votre appartement a cessé de vous plaire, allez demeurer ailleurs et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — La Ville avait raison.

LA BRIGE. — Parbleu! — Aussi, beau d'opiniâtreté, assignai-je en référé Taillebouden, mon propriétaire...

LE PRÉSIDENT. — ... Qui vous dit : « Je ne vous connais pas... »

LA BRIGE. — Au contraire!... qui me dit : « Je vous connais! Vous êtes un joyeux farceur, et tout cela c'est des trucs pour ne pas payer le terme. Eh bien, mon garçon, ça ne prend pas. Des pépètes, ou la saisie; allez, allez! » En vain j'objectai : « Permettez! l'article 1719 qui régit les contrats de louage oblige le propriétaire à entretenir sa maison en parfait état de service. » — Je me moque, répondit cet homme, de l'article 1719, car l'article 1725 dit que le propriétaire n'est nullement responsable du trouble apporté par des tiers dans la jouissance de la chose louée. L'avenue de La Motte-Picquet n'est pas à moi. Alors ?... c'est au Conseil d'Etat à transcher la question. Si vous n'êtes pas satisfait, allez vous plaindre à lui et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — Votre propriétaire est un homme de bon sens qui vous donnait un excellent conseil. Il fallait en effet constituer avoué, puis, devant le Conseil d'Etat, assigner la Ville de Paris qui aurait assigné à son tour la Société des Transports Electriques, sauf le recours de cette Société contre la commission de l'Exposition, avec le Ministre du Commerce comme civilement responsable. C'était bien simple! (*Au substitut.*) Les gens sont extraordinaires; ils se noieraient dans un verre d'eau. (*A La Brige.*) Bref?

LA BRIGE. — Bref, il résultait de l'anecdote, que tout le monde étant dans son droit, je me trouvais être dans mon tort sans avoir rien fait pour m'y mettre.

Ici le président exprime d'un geste vague le regret de l'homme qui n'y peut mais.

LA BRIGE. — C'est alors que j'imaginai de me plonger dans le faux jusqu'au cou afin d'être aussitôt dans le vrai, puisque neuf fois sur dix, la Loi, cette bonne fille, sourit à celui qui la viole.

LE PRÉSIDENT. — Au nom de la Justice, devant laquelle vous êtes, je vous rappelle au respect de la Loi.

LA BRIGE. — La Justice n'a rien à voir avec la Loi, qui n'en est que la déformation, la charge et la parodie. Ce sont là deux demi-sœurs, qui, sorties de deux pères, se crachent à la figure en se traitant de bâtardes et vivent à couteaux tirés, tandis que les honnêtes gens, menacés des gendarmes, se tournent les pouces et les sangs en attendant qu'elles se mettent d'accord.

LE SUBSTITUT, *exaspéré.* — Un mot de plus; je requière contre vous la juste application de la peine.

LA BRIGE. — De laquelle ... Vous prenez les gens pour des enfants. L'article 222 ne prévoit et ne punit que l'outrage aux magistrats. Pour ce qui est de la Loi elle-même, j'ai le droit d'en penser ce que je veux et de dire tout haut ce que j'en pense.

LE PRÉSIDENT. — En tous cas, vous n'êtes pas ici, je vous le répète, à la Chambre des Députés. Vous vous moquez du monde! L'article 330...

LA BRIGE. — L'article 330 punit de trois mois à deux ans quiconque s'est rendu coupable d'outrage public à la pudeur ; je le connais aussi bien que vous.

LE PRÉSIDENT. — A ce compte, aussi bien que moi, vous savez qu'il s'applique à vous comme à tout autre.

LA BRIGE. — En principe, oui; en l'espèce, non.

LE PRÉSIDENT. — Comment, non? L'acte qui consiste à se mettre nu devant la foule, ne constitue pas le délit d'outrage à la pudeur?

LA BRIGE. — Oui, en principe ; non, en l'espèce.

LE PRÉSIDENT. — Parce que?

LA BRIGE. — Parce que l'outrage n'est l'outrage que s'il est effectué, consommé, accompli, dans les conditions de publicité exigée par le législateur.

LE PRÉSIDENT. — Encore une fois, treize mille six cent quatre-vingt-sept personnes...

LA BRIGE. — ... ont vu mon derrière

c'est convenu. Et après? Elles n'avaient qu'à ne pas le regarder.

LE SUBSTITUT. — C'est trop commode!

LA BRIGE. — Trop commode!... Est-ce que je l'ai mis à la fenêtre, mon derrière?... exposé au soleil comme un melon pas mûr?... « Nous avons distingué, dit l'huissier Legruyère, AU FOND D'UN APPARTEMENT... » — Ce qui est trop commode, monsieur, c'est de s'emparer du bien des autres et d'en user comme du sien; c'est de leur carotter leur monnaie sous le prétexte mensonger d'assurer leur droit au sommeil, à l'intimité et au repos, en vertu d'un pouvoir dont on ne dispose pas; délit prévu et puni par l'article 405.

LE PRÉSIDENT. — Ah ça, mais vous connaissez le Code...

LA BRIGE, *souriant*. — ... Comme un simple malfaiteur. Il est même inouï de penser que la connaissance du Code et la crainte de ses conséquences, constituent le seul terrain commun aux gens de bien et à la crapule. (*Mouvement du Président.*) Oh! monsieur le Président, pardon; il faudrait cependant s'entendre et régler à chacun son compte. (*Tirant un papier de sa poche*) : De l'exploit d'huissier que voici, — car si vous avez, vous, le constat qui me condamne, j'ai moi, celui qui m'innocente, — il résulte que mon logement, situé à cinq mètres au-dessus du niveau de la rue, en face d'un terrain non construit, échappe au regard des passants, et, plus encore, à celui des voisins, par la raison qu'il n'y en a pas. Il faut donc que les mécontents qui se plaignent d'avoir vu mon derrière, aient accompli des prodiges et payé dix sous pour le voir, et alors de quoi se plaignent-ils puisque je le leur ai montré?

LE SUBSTITUT. — Vous compliquez la question à plaisir. Vous savez bien que la Justice et l'Administration font deux.

LA BRIGE. — De quoi?... Je vous défie de le dire.

LE PRÉSIDENT. — Vos démêlés avec la Ville ne sont pas du ressort de la Correctionnelle. Si vous avez à vous plaindre des bureaux, prenez-vous-en à eux...



LA BRIGE. — LA JUSTICE N'A RIEN A VOIR AVEC LA LOI...

LA BRIGE. — ... et laissez-nous tranquilles; je prévoyais l'objection. Il est malheureusement fâcheux que les bureaux, alliés comme larrons en foire quand il s'agit de faire casquer le contribuable, excipent de leur incompétence et se cachent les uns derrière les autres, sitôt qu'il est question de lui régler son dû... En ce qui me concerne, voici : quitte avec les contributions, ayant, par conséquent, payé de mes deniers le droit de respirer — que Dieu me donna pour rien — puis-je, oui ou non, si j'ai trop chaud, tenir mes fenêtres ouvertes?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — Dans un logement qui est le mien, puisque j'en acquitte les termes, puis-je oui ou non, si je perds deux sous, me baisser pour les ramasser?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — Dans ce même logement, puis-je ou non, si la fantaisie m'en prend, me déguiser en Mexicain?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — En Turc?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — Et en Ecossais?

LE SUBSTITUT, *avec éclat*. — Non!

LA BRIGE. — Non!

LE SUBSTITUT. — Non!

LA BRIGE. — Voilà du nouveau, et voici une drôle de Justice, qui, mise au pied du mur, forcée par la Logique, en arrive à se prononcer entre la Turquie et l'Ecosse, au risque d'amener des complications et de troubler sur ses assises l'équilibre européen.

LE SUBSTITUT. — C'est bon! Assez! Cela suffit! Je vous vois venir avec vos gros sabots, vos histoires de deux sous et de jupe écossaise qui se soulève sous les courants d'air. M. le président a dit vrai : vous êtes venu ici pour vous moquer du monde.

LA BRIGE. — Du monde, non, mais de la Loi, qui a bien tort de crier au scandale quand un bon garçon comme moi se borne à la châtier en riant. Gare, si un jour les gens nerveux s'en mêlent! lassés de n'avoir pour les défendre contre les



LE SUBSTITUT. — CELA SUFFIT!

hommes sans justice qu'une Justice sans équité, éternellement préoccupée de ménager les vauriens, et toujours prête à immoler le bon droit en holocauste au droit légal dont elle est la servante à gages.

Cependant, depuis un instant, le président est entré en conférence avec ses deux assesseurs. La Brige ayant achevé, le substitut se lève, d'un mouvement exaspéré; mais le président, d'un geste pacificateur, le calme et l'invite à se rasseoir. Après quoi :

LE PRÉSIDENT. — La cause est entendue.

Il prononce.

« Le Tribunal, après en avoir délibéré;

« Attendu qu'il résulte du constat de Legruyère, huissier, et de plaintes au nombre imposant de treize mille six cent quatre-vingt-sept, que La Brige, au mépris des lois sur la décence, a découvert, mis à jour et publiquement révélé une partie de son individu destinée à demeurer secrète ;

« Attendu que le prévenu, tout en reconnaissant l'exactitude des faits qui font l'objet de la poursuite, objecte du droit absolu dévolu à tout locataire, d'user à sa convenance d'un logis qui est le sien, et, notamment, de s'y dépouiller de tout voile si le caprice lui en vient, à condition, bien entendu, de n'être une cause de scandale pour les voisins ni les passants, ce qui est précisément son cas ;

« Attendu que La Brige, contraint et forcé par les exigences de l'été, de tenir ses fenêtres ouvertes, donc de livrer sa vie privée au contrôle d'une foule indiscrète et goguenarde, prétend que son domicile est devenu l'objet d'une violation de tous les instants : argument d'autant plus sérieux que si le premier venu est en droit de plonger chez les particuliers et de regarder ce qui s'y passe du haut d'un trottoir surélevé, il peut procéder logiquement à l'accomplissement de la même opération au moyen d'une échelle, d'une perche, d'un corde à nœuds ou de tout autre appareil gymnastique, et que, dès lors, l'intimité du chez soi devient un mot vide de sens ;...

LA BRIGE. — C'est clair comme le jour.

L'HUISSIER. — Silence!

LE PRÉSIDENT, *prononçant*. — « Attendu qu'il n'est rien au monde de plus complètement sacré, de plus parfaitement inviolable que la maison du prochain ; montre l'absurdité, attendu que s'il en est, lui, personnellement dégoûté, ce n'est pas une raison suffisante pour qu'il en dégoûte les autres ;... »

« Considérant qu'*à priori* un gredin qui tourne la Loi est moins à craindre en son action qu'un homme de bien qui

L'HUISSIER. — SILENCE !

que Cicéron promulgue cette vérité première, et qu'il y a lieu de tenir compte du sentiment de ce jurisconsulte ;... »

LA BRIGE. — Parfaitement!... C'est dans le PRO DOMO : « *Quid est sanctius, quid est omni religione...* »

LE PRÉSIDENT. — Je vais vous faire mettre à la porte.

LA BRIGE. — Mille pardons!

LE PRÉSIDENT, *prononçant*. — « Mais d'autre part.

« Considérant que la Loi, en dépit de ses lâchetés, traîtrises, perfidies, infamies et autres imperfections, n'est cependant pas faite pour que le justiciable en dé- la discute avec sagesse et clairvoyance ;

« Considérant qu'en France, comme, d'ailleurs, dans tous les pays où sévit le bienfait de la civilisation, il y a, en effet, deux espèces de « droit », le bon droit et le droit légal, et que ce *modus vivendi* oblige les magistrats à avoir deux consciences, l'une au service de leur devoir, l'autre au service de leurs fonctions ;

« Considérant, enfin, que si les juges se mettent à donner gain de cause à tous les gens qui ont raison, on ne sait plus où l'on va, si ce n'est à la dislocation d'une société qui tient debout parce qu'elle en a pris l'habitude ;

« Pour ces motifs :

« Déclare La Brige bien fondé en son système de défense... »

LA BRIGE. — Bravo!

LE PRÉSIDENT. — « ... l'en déboute cependant ;... »

LE SUBSTITUT. — Très bien!

LE PRÉSIDENT. — « ... et, lui faisant application de l'article 330 et du principe « tout cela durera bien autant que nous », le condamne à treize mois d'emprisonnement, à 25 fr. d'amende, et aux frais. »

L'audience est levée.

Les juges se lèvent, tandis que LA BRIGE, l'œil au ciel, et de la voix de Daubenton au dernier acte du *Courrier de Lyon* :

— J'en appelle à la postérité!



LIDOIRE

TABLEAU MILITAIRE EN UN ACTE

Représenté aux Menus-Plaisirs, par la troupe du Théâtre Libre,
les 6, 8 et 9 juin 1891.

PERSONNAGES

	MM.
LIDOIRE	JANVIER.
LA BISCOTTE, trompette	ARQUILLÈRE.
DUMONT, adjudant	ANTOINE.
MARABOUT	DESMART.
VERGISSON	CHARPENTIER.
LE BRIGADIER DE SEMAINE	VERSE.
UN HOMME DE GARDE	***.



LIDOIRE. — Manque personne, mon lieutenant

Les trois coups de l'avertisseur. Immédiatement, derrière la toile, on entend une trompette sonner les quatre appels. Rideau.

Une chambrée, dans un régiment de cavalerie. Au fond à gauche, en coin, la porte; puis, face au public, une haute croisée à vitres exiguës derrière laquelle on voit la cour du quartier, blanche de lune. A droite et à gauche, filant de l'avant-scène au fond, des lits accolés deux à deux, et garnis de leurs couvre-pieds réglementaires. Sous la planche à pain, une lourde table où traînent des quarts et une gamelle. Au centre, un poêle.

A droite, Marabout et Vergisson, chacun au pied de son lit, à la position du soldat sans armes. Ils sont en pantalon de treillis, veste et sabots, coiffés du calot d'écurie. Lidoire, même tenue, est debout, près de la porte. D'une main, il tient une chandelle; de l'autre, il en protège la flamme. Dehors, la sonnerie continue. La porte s'ouvre. Entre l'adjudant de semaine, le billet d'appel à la main.

SCÈNE PREMIÈRE

LIDOIRE, MARABOUT, VERGISSON, L'ADJUDANT

LIDOIRE. — Silence à l'appel! — Manque personne, mon lieutenant.

LE SOUS-OFFICIER, *qui a effleuré du doigt la visière de son shako.* — Comment ça, il ne manque personne? Voilà une chambrée de douze lits où vous êtes tout de suite trois.

LIDOIRE. — Dam', mon lieutenant, vous savez c'que c'est : quand c'est q'les bleus viennent d'arriver, c'est aux hommes ed'la classe à prend' la semaine,

la garde à la police, à l'écurie, et tout. D'ailleurs, v'pouvez vous assurer.

LE SOUS OFFICIER. — Je le sais bien, que je peux m'assurer; je n'ai pas besoin de votre permission. — D'abord, pourquoi donc est-ce vous qui rendez l'appel ce soir? Où est le brigadier Sauvage?

LIDOIRE. — A l'hôpital.

LE SOUS-OFFICIER. — A l'hôpital? (*Haussement d'épaules.*) C'est bien le moment de tirer au cul.

LIDOIRE. — Y tire pas au cul, mon lieutenant. Y ya arrivé un sale coup au pansage d'à c't' après-midi : un coup de sabot en pleine figure...

LE SOUS-OFFICIER. — C'est bon. (*Désignant un lit.*) Qui couche là?

LIDOIRE. — Chaussier, puni sall' police.

L'un suivant l'autre et l'éclairant, Lidoire et le sous-officier font le tour de la chambre. Et à chaque lit, dont le sous-officier, du doigt, touche le couvre-pied, au passage, Lidoire donne une explication : Cabriol, garde écurie; Liandier, garde de police; La Biscotte, trompette, permissionnaire de dix heures; Truffe, puni de prison; Pied, à l'infirmerie; brigadier Sauvage...

LE SOUS-OFFICIER, *qui fait halte devant Marabout.* — Vous êtes un bleu, vous?

MARABOUT. — Oui, mon lieutenant.

LE SOUS-OFFICIER. — Vous en avez bien l'air. (*Il lui retrousse le bas de sa veste.*) Vous n'avez pas de bretelles. Prenez votre couverte; vous allez descendre à la boîte.

LIDOIRE *qui s'interpose.* — C'est jeune, mon lieutenant; ça compte à l'escadron d'à seulement c'matin; ça fait que ça ne sait pas 'core...

LE SOUS-OFFICIER. — Raison de plus. Ça lui apprendra. D'ailleurs on a besoin de beaucoup d'hommes punis pour casser, le matin, la glace des abreuvoirs. — Ah ça! c'est dégoûtant, ici! En voilà une bauge! Qui est de chambre?

VERGISSON, *la main au calot.* — C'est moi.



MARABOUT. — OUI, MON LIEUTENANT.

LE SOUS-OFFICIER. — Je vous fais mon compliment. Des quarts! Une gamelle!... c'est du propre! Vous n'êtes pas un bleu, vous; ce n'est pas de ce matin que vous comptez à l'escadron, et vous la connaissez il y a belle lurette. Mais l'important n'est pas de la connaître : c'est de la pratiquer. Voilà. Méditez cette parole et prenez votre couverte.

Les deux hommes démolissent leurs lits, se jettent leurs couvertures sur l'épaule et sortent pendant ce qui suit

LE SOUS-OFFICIER, *qui inscrit au billet d'appel les punitions qu'il vient de porter.* — Lidoire!

LIDOIRE. — Mon lieutenant?

LE SOUS-OFFICIER. — Demain matin, au réveil, vous me commanderez quatre hommes de corvée pour le pain.

LIDOIRE, *qui bondit.* — Quat' hommes!... J' pourrai jamais, mon lieutenant. Je n' n'avais déjà eq' trois; su' les trois n'en v'là déjà deux d' désignés pou' la corvée de glace, et faudra qu' j'en trouve quat' pour la corvée de pain?

LE SOUS-OFFICIER. — Oui.

LIDOIRE. — Eh! où c'est que c'est t'y qu'vous voulez que je les prenne?

LE SOUS-OFFICIER. — Vous les prendrez où vous voudrez. Si vous croyez que ça me touche!...

Il sort.

SCÈNE II

LIDOIRE, puis LE BRIGADIER DE SEMAINE, puis LE SOUS-OFFICIER

LIDOIRE. — Enfant de salaud qui dit : « Si vous croyez que ça me touche!... » Bien sûr que ça devrait te toucher, sale tringlo!... turco!... fantassin!... (*Il redescend en scène. Un temps. De l'autre côté de la cloison on entend : « Silence à l'appel! Manque personne, mon lieutenant ».*) Ça me démolit, moi, ces choses-là! Ça me coupe mes moyens, rasibus. J'voulais justement préparer ma revue de détails pour ed'main, astiquer mon fourbi et tout; et ben j'vas préparer peau de balle et peau de zébie, et en fait d'astiquage (*Il abat sur son lit un furieux coup de poing.*» j'vas astiquer ma plaque de couche. Et allez donc! ça fait le compte!

Il colle d'une larme de suif sa chandelle au bout de sa patience dont il loge l'autre extrémité sous la pile de vêtements de sa charge. Ceci fait, il s'assied d'une fesse sur son lit, qui est le premier du rang à l'avant-scène de droite, et, face au public, il commence à se déshabiller. Long silence d'abord, puis :

La classe donc! La classe!

Il enlève sa veste. Sur sa chemise de grosse toile écrue, les pans de sa cravate lui tombent jusqu'au nombril.
La porte s'ouvre. Paraît le brigadier de semaine.

LE BRIGADIER, *sur le seuil.* — Hé! Lidoire! Demain, au réveil, t' auras à me commander quatre hommes pour la corvée de pain, t'entends?

LIDOIRE, *qui ne s'est même pas retourné.* — Zut!

La porte retombe, puis se rouvre.

LE BRIGADIER. — En calot, pantalon de treillis et blouse, les quatre hommes.

LIDOIRE, *même jeu.* — Zut!

Sortie du brigadier. Lidoire, qui a enlevé sa culotte, se met au lit. Il a conservé son caleçon et les étroites bandes de toile enroulées autour de ses pieds, et qui lui tiennent lieu de chaussettes. — Soudain, par l'entre-bâillement de la porte, ouverte une troisième fois, le sous-officier passe la tête.

LE SOUS-OFFICIER. — J'ai oublié de vous dire, Lidoire. En veste et pantalon de cheval, les quatre hommes, pour la corvée de pain. Veillez-y, hein?

Même jeu que plus haut, de la porte qui retombe puis se rouvre.

LE SOUS-OFFICIER. — Et képi.

Il disparaît.

LIDOIRE, *exaspéré.* — Ah! voleux de métier où tout le monde commande sans qu'y yait seulement un lascar pour savoir

de quoi qu'y retourne! « En veste! » qu'y dit l'un; « En blouse! » qu'y dit l'autre! Ed' veste en blouse, d'bottes en sabots et d' pantalon d' cheval en pan-



LE SOUS-OFFICIER. — Veillez-y, hein?

talon de treillis, j' finirai ben par prend', moi aussi, ma couverte!... Et y en a comme ça qui rengagent! Qu'est-ce que faut qu'y z'ayent dans la peau?... (*Il se soulève sur les poings et se hisse jusqu'à sa chandelle.*) La la! Si ya jamais qu'un congé de rengagement pour em' tomber su' eun' dent creuse... (*Il souffle la lumière.*) j'suis pas près d'avoir eun fluxion... Bonsoir ma cocotte.

Il s'endort.

Silence et nuit. Au loin, le trompette de garde sonne l'extinction des feux.

Tout à coup, la porte, qui, depuis un instant, est secouée d'étranges soubresauts, cède et s'ouvre, chassée d'un coup de pied ; et, sur un fond lumineux de lune, la silhouette se détache en noir de La Biscotte, ivre à rouler. Il a le plumet au shako, le vaste manteau à pèlerine des nuits de pluie et de grands froids. Il demeure là, hésitant, cramponné des deux mains aux chambranles de la porte. A la fin, d'une voix éplorée : Lidouère !... Lidouère !... Lidouère !...

LIDOIRE, *éveillé en sursaut et qui se dresse dans son lit.* — Eh? Quoi? Qui c'est qu' est là C'est-y toi, La Biscotte?

SCÈNE III

LIDOIRE, LA BISCOTTE

LA BISCOTTE, *d'une voix empâtrée de colle de pâte.* — Oui, c'est moi... Mon pau' ieux... s' suis saoul comme eun' vache.

LIDOIRE. — Viens te coucher, si c'est qu' t' es plein.

LA BISCOTTE. — Mon 'ieux salaud... m'en vais te dire une bonne chose : m' rappelle pas où qu'est mon pucier.

LIDOIRE. — Tu t' rappelles pas où qu'est ton pucier?

LA BISCOTTE. — Non mon 'ieux... S' sais pas comment qu' ça se fait..., m' rappelle pas où qu'il est... Où qu'il est mon pucier, Lidouère?

LIDOIRE, *égayé.*— C'est y couenne.hein un homme qu'est bu!... (*Il saute du lit, vient au secours de cette pitoyable détresse.*) Allons, arrive! (*Sous les aisselles, il a empoigné son copain. Celui-ci fait un pas, bute du pied et donne du nez en avant.*) Hé là! Attention donc!

LA BISCOTTE, *soutenu sous les bras et dont le bancal bat le fer des couchettes, au passage.* — ... S' suis saoul.

LIDOIRE. — Eh je l' cré ben, q' t' es saoul! Y s'a même payé ta fiole, et salement c' t'y-là qui t'a vendu ça pour du sirop de rädis noir. Quien, le v'là ton pucier, couche toué. (*Lui-même regagne son lit, en hâte.*) J' suis gelé, bonsoir de bonsoir!

Long silence. La Biscotte, au pied de son lit, demeure sans un mot, sans un geste, à regarder tourbillonner l'ombre. A la fin, d'une main qui tâtonne et ne trouve pas, il déboutonne son manteau, s'efforce ensuite, mais vainement, de déboucler son ceinturon. Son buste, comme vidé par l'ivresse, oscille de tribord à bâbord. Chute bruyante de son shako, qui s'en va rouler on ne sait où, dans la nuit.

LIDOIRE, *vaguement inquiet.* — Ah ça, quéq' tu fabriques? C'est t'y q' tu vas pas pagnotter?

LA BISCOTTE. — Mon pau' ieux, 'vais t'dire un' bonne chose... s' peux pas ertirer ma culbutte.

LIDOIRE. — Tu peux pas te déculotter ?

LA BISCOTTE. — Non, mon 'ieux.

LIDOIRE. — Eh ben, y a du bon ! A c' t' heure ici faut cor' que j' me lève, moi, alorss ? (*Faussement indigne.*) T' eun' n'as pas le trac, tu sais ben. (*Il saute du lit.*) T'as d' la veine d'êt' un pays, va !

Il commence à déshabiller La Biscotte, lui enlève son manteau, puis son dolman. La Biscotte apparaît, pantalonné de rouge jusqu'aux tétons.

LA BISCOTTE, *pendant l'opération.* — Mon 'ieux salaud... 'ai rud'ment rigolé, t' sais... Y a un civil qui m'as mis une claque.

LIDOIRE. — Allons donc !

LA BISCOTTE. — Oui, mon 'ieux... ; s'lai rencontré chez la mère Paquet, l' civil... « Trompette, qu'y me dit comme ça..., s' sais qu'est-ce que c'est... eq' d'êtr' trompette... s' l'ai été, moi, trompette, qu'y dit... » Bon Dieu, s' suis t'y saoul !

LIDOIRE, *ironique.* — Mais non ! c'est des menteries.

LA BISCOTTE. — C'est des menteries ?

LIDOIRE. — Quand ej' te l' dit. Mets tes fesses là, vieux farceur, que je t'enlève tes sous-pieds.

La Biscotte s'assied sur son lit, les jambes pendantes. Lidoire lui tire les bottes.

LA BISCOTTE. — Pour t'en ervenir au civil... « Eh ben, mon 'ieux, comme s'y dis... t'as eun' poire à êt' trompette, toi, 'core ! Tu m' fais marrer, quand tu viens raconter eq' t'as été trompette... Trompette !! Pour êt' trompette mon 'ieux, faut savoir donner le coup de langue... C'est pas le tout de faire « ta ta ta », il faut faire « ta da ga da ». C'est pas vrai !

LIDOIRE, *qui attaque la culotte.* — Si.

LA BISCOTTE. — Bon, voilà le civil... qui me met une claque... C'est épatant, hein, ça ?

LIDOIRE, *sans conviction.* — Pour sûr, c'est épatant.

LA BISCOTTE, *menaçant.* — Mais j'y bourrerai l' nez, moi, au civil... tu sais.

LIDOIRE. — C'est ça. Range-toi voir un peu, que je te fasse ta couverte.

Discours incohérents et inintelligibles de La Biscotte. On entend vaguement : « Saoul, bon Dieu !... Le civil... trompette, qu'y dit..., porté la main sur mon uniforme. » Lidoire, pendant ce temps, a désemprisonné le traversin, ouvert le lit, qu'il a creusé à grandes pesées.

LIDOIRE, *qui empoigne La Biscotte et le couche.* — Allons, oust ! Enl'vez l' bœuf ! Au chenil ! A c't' heure ici, c'est-y à peu près comme tu veux ?

LA BISCOTTE. — ... Des fois.

LIDOIRE. — En ce cas, ça va bien. Bonsouèr !

Nouveau silence. Sous les draps, qu'il s'est ramenés jusqu'au menton, les dents de Lidoire claquent avec un bruit de castagnettes.



LA BISCOTTE.

LA BISCOTTE, *couché.* — ... r'ci, Lidouère... te r'mercie beaucoup... merci bien !... (*Silence systématique de Lidoire qui voudrait avoir la paix.*) T' sais, mon



LA BISCOTTE. — C'EST ÉPATANT, HEIN, ÇA ?

'ieux, s' me l' rappellerai... qu'est-ce que tu as fait pour moi... S' me l' rappellerai toute ma vie... q' t'es venu me sercher à la porte... q'tu m'as er'tiré mon falzar, mon s'ako et mes tartines... q' tu m'as fourré au pieu, kif-kif eun' maman ! (*Lidoire, agacé, ramène son drap par dessus sa tête.*) Pour sûr... que s' me le rappellerai... (*Il s'émeut à mesure qu'il parle. Il finit par s'asseoir dans son lit et, avec un grand geste mou qui voudrait désigner Lidoire*) : Quien, Lidouère, veux-tu que j' te dise ?... Eh ben, t'es un bon cochon !... voilà qu'est-ce que tu es... ; t'es un bon cochon... oui, t'es un bon salaud !... S'ai q' toi d'ami à l'escadron, mon 'ieux dégoûtant... (*Attendrissement qui se mouille de larmes.*) T'as eun' pauv' gueule... S' peux pas la r'garder sans avoir évie d' pleurer, tel'ment qu'à m' rappelle l' patelin...

Il pleure. Silence obstiné de Lidoire, qui hausse furieusement les épaules sous le drap.

Peu a peu, cependant, l'émotion de La Biscotte se calme ; il rentre sous ses couvertures. Satisfaction manifeste de Lidoire, qui repousse silencieusement les siennes, et, mi-dressé, prête l'oreille.

LIDOIRE, *bas.* — J' n'entends pus ren. C' coup ici, j' cré qu' ça y est tout de même... N'est que temps.

Même jeu que plus haut, mais en sens inverse ; les draps de La Biscotte se soulèvent au même moment où retombent ceux de Lidoire.

LA BISCOTTE, *promenant autour de soi des yeux inquiets.* — C' t' épatant !... C' t' épatant !... (*A droite et à gauche de son lit, il se penche, comme pour voir dessous. Puis d'une voix qui s'enhardit :*) Lidouère !... Lidouère !... Eh ! Lidouère !..

LIDOIRE, *assoupi.* — C' qu'il a fait ?

LA BISCOTTE. — Mon 'ieux, c' t' épatant !... y a un client sous mon lit... qui le soulève avec son dos... ! s' monte ! s' monte ! s' monte !... Ah ! c'est épatant !

LIDOIRE. — C'est la soûlerie, poivrot ! Dors donc !

LA BISCOTTE. — ... la soûlerie... la soûlerie... pas la soûlerie, bien sûr... (*Frappé d'une idée.*) Oh ! bon Dieu ! s' parie qu' c'est l' civil... qui s'aura fourré sous mon

pieu… et qui le soulève… pour m'embêter. Faut qu' z' aille voir…

Il se lève. Ecroulement formidable et instantané.

LIDOIRE, *sursautant.* — Vingt gueux! c' qu'y a cor'

LA BISCOTTE, *qu'on ne voit plus, tombé entre deux lits.* — Mon 'ieux salaud… vais te dire une bonne chose… s' mai fichu les quat' fers en l'air et à c't' heure… s' peux pus me r'lever… s' sais pas comment q'ça se fait… faut croire que j' suis trop saoul!…Viens-moi r'lever. dis, Lidouère…

LIDOIRE, *que commence à gagner une sourde exaspération.* — Eh bé, t'enn'n'as une, de paille! Tu s'ras frais, ed'main, pou' monter à cheval, fé la corvée et la manœuvre! (*Sautant sur pieds une fois encore.*) Oui, j' te vas er'lever, soûlaud! (*Il s'exécute.*) mais tâche voir cor' à ertomber : j' te laisse l' derrière à l'air, tu verras un peu si t'y coupe!

LA BISCOTTE, *consterné.* — … l' derrière à l'air?

LIDOIRE. — Oui, l' derrière à l'air!…

LA BISCOTTE. — Eh ben, mon colon!

LIDOIRE. — C'est comme ça. Tu m'embêtes, à la fin des fins.

LA BISCOTTE. — Ah! (*Changeant de ton.*) Bon Dieu, que s'ai souéf!

LIDOIRE, *un genou sur son lit.* — Quoi qu' tu dis?

LA BISCOTTE. — … S' crèv' de souéf, mon pau 'ieux.

LIDOIRE. — Qué qu' tu veux que j'y fasse?

LA BISCOTTE. — Porte-moi à bouère, s'il te plaît.

LIDOIRE. — J'ai point d'eau.

LA BISCOTTE. — Yen' n'a dans la cruche.

LIDOIRE. — All' est gelée

LA BISCOTTE. — Fais la cuire su' l' poêle

LIDOIRE, *hors de lui.* — Su' el' poêle! su' el' poêle…

Tant d'indiscrétion le dépasse, à la fin. Il s'élance sur La Biscotte, avec la velléité visible de l'étrangler; mais il fait trois pas et s'arrête: son bon cœur a repris le dessus.

Longue scène muette.



LIDOIRE. — J' TE LAISSE L DERRIÈRE A L'AIR, TU VERRAS UN PEU SI T'Y COUPE!



LA BISCOTTE. — C' T Y D' MA FAUTE A MOI, SI S' SUIS SAOUL ?...

Il revient sur ses pas, lentement, va à sa charge, en tire une allumette et allume le bout de chandelle resté collé à sa patience. Lumière. Il gagne le fond de la scène, prend la cruche au rebord de la fenêtre, la pose violemment sur la plaque du poêle, dont il éprouve de la main le degré de calorique. Le poêle est chaud. Lidoire se brûle. Claquements de ses doigts secoués dans le vide ; coup d'œil furieux, jeté de biais sur La Biscotte. Il se met à quatre pattes, souffle des ouragans dans la bouche d'air du poêle, se relève, retourne à sa charge, en tire son dolman et l'endosse. Ses dents claquent. Il vient à la table ; il y prend un quart, l'examine, crache dedans pour le rincer et l'essuie soigneusement ensuite avec son drap. — Mimique d'une rage froide qui se contient. A la fin, dans le quart, il verse l'eau de la cruche, et, toujours sans un mot, le porte à La Biscotte.

LA BISCOTTE, *qui boit, s'interrompt.* — T'as pas besoin de faire une tête comme ça.

LIDOIRE. — Boué donc !

LA BISCOTTE, *qui, deux fois encore, s'interrompt de boire pour parler.* — C' t'y d' ma faute à moi, si s' suis saoul ?... (*Il boit.*) D'abord, s' te dirai une bonne chose : y ya pas d' honte à êt' saoul... ; t' sauras ça, mon vieux.

LIDOIRE, *sévère mais juste.* — Bien sûr non, qu'il n'y a point d'honte. C'est des choses qu'arrivent à tout le monde. L' déshonneur, c'est d'embêter les personnes comme tu l' fais ; d' fair' prend' la semaine à un copain comme v'là moi, ed' l'obliger à se ballader (*Il montre ses pieds nus.*) en bottes molles, à ménuit, par un froid de pus de vingt degrés au thermomètre du maréchal des logis chef, q' les hommes de garde en prennent la faction en sabots ! (*La Biscotte veut placer un mot.*) C'est bon ! A c't' heure, t'as bu, pas vrai ? Eh ben, rompez !

D'un mouvement exaspéré, il a rejeté la couverture sur la figure de La Biscotte, lequel disparaît complètement. Lui-même regagne son lit. Il souffle sa chandelle et enlève son dolman.

Immédiatement, chez la Biscotte, la tempête des

remords commence. Sous le drap, on voit se soulever ses épaules que secouent de silencieux sanglots. Soudain, violemment, il projette hors du lit son masque baigné de grosses larmes.

LA BISCOTTE, *hurlant*. — Oui, es'suis qu'un cochon!... T'as raison, Lidouère... 'suis qu'un muffe!... S' déshonore l'arnée française!...

LIDOIRE, *dressé lui aussi, dans son lit*. — Veux-tu me fiche la paix, La Biscotte !

LA BISCOTTE, *désespéré*. — S' déshonore l'armée, que j' te dis!... S' suis pus digne d'êt' trompette en pied!... S' veux me lever!...

LIDOIRE. — Pourquoi faire?

LA BISCOTTE. — S' veux aller au magasin... rend' ma trompette au capitaine d'habillement! (*Tandis que Lidoire, affolé, cherche à tâtons des allumettes, lui, a détaché sa trompette pendue près de son sabre, à la tête de son lit. Il la porte à sa bouche et sonne. Sons rauques, épouvantables.*) S' suis déshonoré !... S' suis pas seul'ment foutu ed' donner le coup de langue!... Quien! s' vas la casser, ma trompette !

Il empoigne son instrument par l'embouchure et, de toutes ses forces, il en frappe le pavillon sur le plancher.

LIDOIRE *qui, enfin, a fait de la lumière et réenfilé son dolman, se précipite*. — Veux-tu laisser ça ! Bon Dieu !... Casser ta trompette, à présent ! Un effet de grand équipement, que t'y couperais pas du Conseil et d'un an au moins d'Biribi!

LA BISCOTTE. — 'm'en fiche un peu, d' Biribi! S' voudrais êt' claqué! Rends-moi ma trompette, que j' te dis!

Lutte des deux hommes, cramponnés chacun à une extrémité de la trompette. La victoire reste à Lidoire. La Biscotte, navré, retombe dans son lit. Lidoire s'empresse vers le sien. Au même instant, la porte s'ouvre. Paraît l'adjudant, suivi d'un homme de garde qui porte une lanterne.

LIDOIRE. — Oh! contr' appel'.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'ADJUDANT

LE SOUS-OFFICIER, *stupéfait*. — Ah ça! qu'est-ce que vous faites là, vous?

LIDOIRE. — J'fais rien, mon lieutenant.

LE SOUS-OFFICIER, *ironique*. — Vraiment? Prenez votre couverte, mon brave, j' m'en vais vous apprendre à garder de la lumière après l'extinction des feux et à faire le comédien avec un dolman et une trompette. Allons vite!

LIDOIRE, *à part*. — La Biscotte fourré à l'ours par eun' température pareille, c'est la congexion forcée... (*Courte hésitation.*) Y a rien de fait! (*Il saute sur sa charge, passe son pantalon de treillis, et enfile sa blouse par-dessus son dolman.*) Après tout, quoi? Ça compte su' le congé,



LIDOIRE. — J' vous suis.

la boîte, et y a toujours la classe qui est là pour un coup! (*Il prend sa couverture.*) J' vous suis.

LE SOUS-OFFICIER. — Passez devant.

Ils sortent. La porte retombe. Nuit.

SCÈNE V

LA BISCOTTE, *couché, ivre mort.* — Lidouère!... Lidouère!... Lidouère!...



LES BALANCES

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Théâtre Antoine, le 26 novembre 1901.

PERSONNAGES

	MM.
LA BRIGE	DUMÉNY.
LONJUMEL	LEUBAS.



LA BRIGE. — Comment va?

La scène se passe chez Lonjumel. — Ameublement sobre et sombre de petit avocat de province.
Au lever du rideau, Lonjumel est en scène, assis à sa table de travail et consultant ses dossiers.

UN DOMESTIQUE, *sur le seuil de la porte.* — M. La Brige demande si monsieur est visible.

LONJUMEL. — Faites entrer M. La Brige. (*Entre La Brige.*) Ah! Ah! te voilà, malfaiteur?

LA BRIGE. — Comment va?

LONJUMEL. — Sais-tu que je me demande si je dois te donner la main. Tu deviens très compromettant.

LA BRIGE. — Les rideaux sont baissés.

LONJUMEL, *souriant.* — C'est vrai.

LA BRIGE. — Et puis je viens te voir en client ; ça me donne droit à des égards.

LONJUMEL. — Bah! Encore une délicatesse avec les juges de ton pays?

LA BRIGE. — Ne m'en parle pas!

LONJUMEL. — Je me disais, aussi!... Car il y a bien six mois que je n'ai lu ton nom dans la *Gazette des Tribunaux ?*

LA BRIGE. — Il y en a sept tout rond puisque nous sommes en juin et que, pour la dernière fois, j'ai écopé en décembre. Oh! un rien, d'ailleurs, une misère : huit jours d'emprisonnement, vingt-cinq francs d'amende et deux cents francs de dommages-intérêts, comme coupable d'avoir été traité de filou par un voleur de grands chemins. (*Rires de Lonjumel.*) Tu ris? Je ne dis rien que je ne prouve. C'était le 5 novembre dernier, je sortais...

LONJUMEL. — Assieds-toi.

LA BRIGE. — Merci. (*Il s'assied.*) Je sortais...

LONJUMEL, *lui présentant une boîte de cigarettes.* — Fumes-tu ?

LA BRIGE, *prenant une cigarette.* — Je ne fais que ça... Je sortais de Sainte-Pélagie où j'étais demeuré un mois à l'abri des coups de soleil, rapport à un gredin qui, me devant cinq cents francs, avait été, par jugement rendu en bonne et due forme, condamné à me les rembourser.

LONJUMEL, *effaré.* — Quoi?

LA BRIGE. — Quoi? quoi.

LONJUMEL. — Qu'est-ce que tu me chantes? Tu as été mis en prison parce qu'on te devait de l'argent?

LA BRIGE. — Bien entendu.

LONJUMEL. — Pardonne à l'étonnement d'un avocat de province qui croyait connaître la Loi, pour lui avoir, pendant vingt ans, troussé les jupes et exploré les dessous.

LA BRIGE. — Les putains ont ceci de gentil qu'elles le sont toujours un peu plus qu'on ne le pensait. Tel honnête homme acoquiné à une gueuse se croit à l'abri des surprises, qui demeure un beau jour stupéfait à voir son fumier embelli d'une turpitude nouvelle, et admirant par quel miracle la peste s'est faite choléra. (*Jetant sa cigarette.*) Ah ça! mais, c'est du cœur de chêne.

LONJUMEL. — Prends-en une autre.

LA BRIGE. — Pardon, merci. — Donc Rambouille...

LONJUMEL. — Joli numéro!

LA BRIGE. — Oui : le banditisme accepté dans toute sa putréfaction, et le marloutage légitime dans toute sa fétidité. — Donc, Rambouille me devait cinq cents francs. Las de perdre mon temps à les lui réclamer, de me casser éternellement le nez à une porte éternellement close, et de m'acheminer vers la ruine, lentement, trois sous par trois sous, en inutiles frais de timbres-poste, je pris enfin le parti d'assigner devant les juges ce drôle qui ne s'attarda même pas à discuter, reconnaissant le bien-fondé de ma créance et excipant purement et simplement d'insolvabilité légale.

LONJUMEL. — Quelle fripouille!

LA BRIGE. — Ce honteux système de défense ne fut couronné de nul succès. — Je te demanderai une troisième cigarette ; celle-ci vient de se casser dans ma main comme du verre.

LONJUMEL. — Prends donc.

LA BRIGE. — Pardon. — Un jugement dont les attendus tenaient le milieu entre le tutu et le simple caleçon de bain, le condamna au paiement, non seulement du principal, mais encore des frais du procès. Malheureusement, la loi voulant que dans les causes entre particuliers, le gagnant paie pour le perdant si le perdant est insolvable, je me vis invité par le Greffe à solder sans délai... non, mais écoute ça.

LONJUMEL. — J'écoute.

LA BRIGE. — ... Six cent soixante-dix-sept francs, montant du jugement qui m'allouait vingt-cinq louis sans d'ailleurs me les faire avoir, la contrainte par corps étant abolie depuis 1867. Que penses-tu que je fis?

LONJUMEL. — Tu n'avais qu'à payer.

LA BRIGE. — Il le faut croire, puisque m'y étant refusé (mon petit bien prudemment garé et mon petit appartement mis au nom d'une tierce personne), je fus appréhendé au col et fourré à Sainte-Pélagie, en vertu de cette même contrainte par corps dont les citoyens ne bénéficient plus, mais dont l'Etat continue, lui, à recueillir les avantages. — Tu en as encore une?

LONJUMEL. — Une quoi?

LA BRIGE. — Une cigarette. La mienne m'a crevé dans les doigts comme une groseille à maquereau.

LONJUMEL. — Prends la boîte de ton côté.

LA BRIGE. — Je suis confus.

LONJUMEL. — Mais non, mais non.

LA BRIGE. — Ma peine purgée, la malchance voulut que j'eusse soif et qu'entré boire un bock dans un petit café, je m'emparasse d'un journal qui traînait sur la table à portée de ma main. A cette vue: « Ne vous gênez pas, me cria une espèce d'enflé qui prenait un mêlé-cassis à côté de moi. Ce n'est pas à vous, ce journal-là! Voulez-vous bien me rendre ça tout de suite. En voilà encore un filou! »

LONJUMEL. — Un filou?

LA BRIGE. — Un filou.

LONJUMEL. — Tu cognas?

LA BRIGE. — J'eusse pu le faire. Mais la Loi, qui ne permet pas ce qu'autoriseraient les biceps, refuse aux gens le droit à se faire justice eux-mêmes. Je me bornai donc à hausser les épaules en disant: « Vous en êtes un autre. » Bon! ne voilà t'y pas mon homme qui se dresse comme un ressort à boudin, se déclare insulté, requiert le témoignage de deux vieux imbéciles qui jouaient au jacquet, et m'assigne, deux jours après, en police correctionnelle?



LA BRIGE. — BON ! NE VOILA T'Y PAS MON HOMME QUI SE DRESSE COMME UN RESSORT A BOUDIN.

LONJUMEL. — Il fallait le poursuivre reconventionnellement.

LA BRIGE. — Je n'y manquai point.

LONJUMEL. — A la bonne heure.

LA BRIGE. — Malheureusement, il arriva que je me présentai à l'audience caparaçonné de probité, cependant que mon adversaire justifiait, lui, preuves en main, d'une condamnation à cinq ans de réclusion pour vol avec effraction dans une maison habitée. Le résultat, tu le prévois : le mot « filou », qui, de lui à moi, constituait une injure simple, de moi à lui devenait une diffamation ; d'où pénalités différentes, selon qu'au code il est écrit, et comme tu n'en ignores pas. Je connus la satisfaction d'entendre condamner à seize francs d'amende le sympathique cambrioleur, tandis que je filai, moi, à Fresnes, méditer loin des courants d'air sur la différence qu'il y a entre « filou » et « filou », et rechercher en vertu de quelles lois mystérieuses un même corps peut peser deux onces dans un des plateaux de la balance et trois kilogs cinq cents dans l'autre. Du coup, ma foi, j'en eus assez.

LONJUMEL, *égayé*. — Pas possible!

LA BRIGE. — Depuis longtemps, une lassitude m'était venue ; une vague tristesse, le sourd chagrin de ne plus me sentir, chez nous, chez moi..., comme si le pays qui me voit vieux, n'était plus celui



LONJUMEL. — J'allais dire : Le Songe d'Athalie.

qui me vit naître. — Mon cher, je nourris un soupçon, je porte en moi une pensée affreuse. (*Mouvement d'attention de Lonjumel.*) Je crois qu'un anarchiste, — non le stérile idiot qui surine au petit bonheur du coup de poignard les chefs d'Etat et les Impératrices, mais un inspiré, entends-tu?... un Paraclet du crime, doté à son berceau du génie de la malfaisance! — ... je crois, dis-je, qu'un anarchiste, ayant soudoyé les concierges de Bicêtre, de Charenton, de Ville-Evrard et autres lieux, obtint d'eux qu'ils ouvrissent, une nuit, les portes des maisons de santé!

LONJUMEL. — Oh! sacristi!

LA BRIGE. — Et aussitôt, les fous, lâchés, s'échappèrent de leurs cabanons.

LONJUMEL. — Oh! sacrédié!

LA BRIGE. — Avec la complicité du gouvernement,qui sut tout mais n'osa rien dire, ils se répandirent par les routes, par les villes, par les campagnes, semant le trouble, étonnant les populations de leurs actes extravagants et de leurs discours insensés.

LONJUMEL. — Oh! sacrebleu!

LA BRIGE. — Tout d'abord, les gens d'esprit sain les regardèrent passer en riant, comme on regarde passer les masques, mais le moment ne tarda pas où ils commencèrent à s'entre-regarder, eux, pris d'inquiétude, en proie au doute; car si le propre de la raison est de se méfier d'elle-même, combien est persuasive l'éloquence des déments à prêcher qu'ils sont la sagesse!... Bientôt les carottes furent cuites : le mal dégringola dans le pire qui sombra dans l'irréparable. Insurgés contre le bon sens, les fous montèrent à l'assaut!... Ce fut un joli spectacle. Devant eux, les baguettes au point, MM. les snobs battaient la charge, et leur soif d'inédit, de sensations nouvelles, d'horizons impénétrés, s'étanchait aux promesses de la vieille chanson de route rythmée aux peaux d'âne des tambours : « Y a la goutte à boire, là-haut ; y a la goutte à boire. » En queue, boitait mais avançait tout de même, l'arrière-garde des timorés, les imbéciles qui craignent de passer pour des niais en ne marchant pas avec leur siècle, tandis que plus haut que les têtes, les camisoles de force, déployées au soleil, flottaient comme des étendards.

LONJUMEL. — Oh! sacrebleu! Oh! sacrédié! Oh! sacristi!

LA BRIGE. — Enfin la citadelle fut prise, conquise avec l'aide de Dieu, — lequel, agacé, à la longue, d'être mis à la porte de partout, s'était cruellement vengé en

donnant aux fous la victoire, — et de cet instant : « Boujour, Luc ! » ; pareillement le singe de la fable qui apercevait quelque chose mais ne distinguait pas très bien, on commença à ne plus comprendre nettement le pourquoi de ceci, le parce que de cela. Vue à travers le délire de la foule, la vie n'apparut plus aux rares survivants épargnés par la catastrophe, qu'avec le flou déformé d'une silhouette glissant sur un verre dépoli. Les mots perdirent leur valeur, les faits leur signification. On ne mit plus au point ni les hommes ni les choses, et tel, qui se coucha dieu un soir, s'éveilla cuvette le lendemain. En vérité, je te demande pardon; tu dois me prendre pour le monsieur qui joue les Alceste en province. C'est une tartine du *Misanthrope* que je te sers là entre deux repas.

LONJUMEL, *souriant*. — J'allais dire : Le Songe d'Athalie.

LA BRIGE. — Il y a encore ça. (*A compter de cette réplique, La Brige, ayant enfin trouvé une cigarette à son goût, tentera en vain de se procurer du feu ; ceci à l'aide d'allumettes placées à portée de sa main, et qui, frottées au bois de la table, aux rayures du porte-allumettes, au fond de culotte même de La Brige, refuseront de s'enflammer, avec une opiniâtreté touchante.*) Quoi qu'il en soit, trop de petits riens m'avaient, je te le répète, rendu la maison odieuse ; depuis le mal devenu propre à chacun de vouloir gouverner les autres, jusqu'aux cigarettes infumables et aux allumettes qui ne prennent pas. Je résolus de tirer mon chapeau à une élite dont la tournure d'esprit avait cessé de me faire rire, et, retiré aux champs, — loin du bal, si j'ose m'exprimer ainsi, — d'y vivre, les nerfs enfin calmes, en la société des cochons. Je dis : des vrais cochons ; et par de « vrais cochons », j'entends des cochons pour de bon ; non de ces cochons à deux pieds et sans plumes dont Platon entretenait les philosophes d'Athènes, mais de ces délicieux compagnons aux oreilles en feuilles de choux, à la queue en mèche de vrille, aux yeux ruisselants d'intelligence, dont le seul aspect suffisait à réjouir le grand saint Antoine qui se montrait pourtant assez méticuleux dans le choix de ses relations. — Un de mes amis, qui était une crapule, possédait à deux pas d'ici une petite propriété dont il cherchait à se défaire : je lui offris de me la céder. Il m'en demanda cent mille francs ; je lui en proposai six mille ; nous tombâmes d'accord à sept mille cinq cents. Huit jours après, j'étais chez moi. — Tu me suis ?

LONJUMEL. — Pas à pas.

LA BRIGE. — La maison me plaisait fort... — Oh ! flûte !

LONJUMEL. — Qu'est-ce qui te prend ?

LA BRIGE, *la main secoué dans le vide*. — Est-ce bête !... un éclat d'allumette taillé en fer de lance, qui vient de m'entrer dans la peau comme un lardoir dans de l'escalope. C'est douloureux comme tout. — Où en étais-je ?... Ah oui : — La maison me plaisait fort; pratique, salubre, aérée, irréprochable en un mot, à cela près que son toit d'ardoises appelait quelques réparations, et qu'elle-même empiétait un peu sur le trottoir.

LONJUMEL, *très simplement*. — Ah ! ah !

LA BRIGE. — Hein ?

LONJUMEL. — Ah ! ah !

LA BRIGE. — Quoi ? ah ! ah !

LONJUMEL. — Je dis : Ah ! ah !

LA BRIGE. — Pourquoi ?

LONJUMEL. — Pourquoi je dis : « ah ! ah ! » ?

LA BRIGE, *impatienté*. — Evidemment ! Tu dis : « Ah ! ah ! » ; eh bien, pourquoi dis-tu « Ah ! ah ! » ? On ne dit pas « Ah ! ah ! » comme ça, sans motif, à propos de rien.

LONJUMEL. — Aussi ai-je, pour dire « Ah ! ah ! », des raisons connues de moi seul, que je t'exposerai tout au long quand le moment en sera venu. — De quoi t'inquiètes-tu ? Continue.

LA BRIGE. — Une semaine ou deux s'écoulèrent. Un matin que je fumais une pipe devant ma porte en regardant fonctionner les couvreurs qui, à califourchon sur l'arête de mon toit, arrachaient com-

me des dents les ardoises gâtées pour en mettre des neuves à la place, le garde champêtre vint à passer. — Zut!

LONJUMEL. — Encore un éclat de bois ?

LA BRIGE, *l'ongle aux dents*. — ... Une goutte de soufre bouillant qui s'est faufilée sous mon ongle..., tu n'as pas idée comme ça me gêne!

suivit le garde champêtre qui avait reçu de l'éducation. Fermez donc votre garde-manger, ça pourrait attirer les rats. » — « Mais, objectai-je, je fais réparer ma maison. » — « Justement, reprit-il, vous n'en avez pas le droit. »

LONJUMEL, *triomphant*. — Ah! ah!

LA BRIGE. — Hein?

LONJUMEL. — Ah! ah!



LA BRIGE. — EN BAS! EN BAS, LES COUVREURS! HURLA-T-IL. DESCENDEZ!...

LONJUMEL. — Veux-tu un peu d'huile?

LA BRIGE. — Pas la peine. — Qu'est-ce que je disais donc? Ah oui! — Le garde champêtre vint à passer. Il leva le nez, et, à la même minute, parut frappé de folie furieuse. « En bas! En bas, les couvreurs! hurla-t-il. Descendez!... et plus vite que ça, ou vous allez voir, tout à l'heure, si je monte pas vous botter le derrière! » Je m'étais approché, souriant, croyant à un malentendu, mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche. « Qu'est-ce que vous venez m'embêter, vous? pour-

LA BRIGE. — Quoi ? ah! ah!

LONJUMEL. — Je dis : Ah! ah!

LA BRIGE. — Ça recommence?

LONJUMEL. — Oui, mais en majeur; même chanson, autre mélodie. Entre le « Ah! ah! » d'à présent et le « Ah! ah! » de tout à l'heure, le sens-tu, le demi-ton? L'apprécies-tu, la nuance ? (*Riant.*) Eh! mon bon, je savais d'avance le dénouement de ton histoire qui tenait tout entière dans son commencement. Le garde champêtre, s'il avait tort dans la forme, avait raison dans le principe. Tu n'a-

vais, en effet, pas le droit de faire réparer ta maison.

LA BRIGE. — A cause?

LONJUMEL. — A cause qu'en termes techniques elle était frappée d'alignement; autrement dit, qu'en empiétant sur le trottoir, elle prenait le pas sur les maisons voisines et détruisait ainsi l'harmonie de la rue, puisqu'elle en tuait la perspective.

LA BRIGE. — Je ne pouvais pourtant pas la repousser à coups de pied ou en trancher la partie avançante avec un fil à couper le beurre.

LONJUMEL. — Non ; mais des règlements sont là, qui, tout en reconnaissant à un propriétaire le droit de louer ou d'occuper une maison frappée l'alignement, lui refusent celui de la faire restaurer, de ralentir en quoi que ce soit l'action destructive du temps, sous les coups duquel, fatalement, elle s'écroulera un jour ou l'autre, d'usure et de vétusté. Soyons justes ; on ne peut exiger d'un état de choses anormal qu'il se prolonge à l'indéfini.

LA BRIGE. — Tu parles d'or. Il n'en est pas moins vrai que, depuis le passage des couvreurs, ma maison restait trépanée, portait au crâne une plaie ouverte par laquelle la pluie et la grêle entraient comme des nourrices dans le parc Montsouris. En même temps, la brise légère folâtrant parmi mes ardoises, les mêlait comme des dominos : d'où un vacarme insupportable, compliqué des clameurs d'un mendiant matinal, qui, quotidiennement, dès l'aube, me venait arracher aux douceurs du sommeil en vociférant sous ma fenêtre:

Ah ! ne t'éveille pas encore !

Il y a une justice au ciel. Un jour, la brise s'étant faite ouragan, une ardoise se fit hirondelle. Oiselle partie sur l'aile des vents, elle plana d'abord dans ce sens-ci, puis s'abattit, dans ce sens-là, sur le visage du chanteur, lequel cessa immédiatement de chanter, rapport à ce que l'huis de sa bouche, prolongé jusqu'à son oreille, ne se prêtait plus à l'émission de l'*ut* dièze avec l'élasticité et la perfection voulue. C'était un homme rancunier. Armé de l'article 320, qui prévoit et punit le délit de blessure par imprudence, il m'assigna...

LONJUMEL, *la main aux yeux*. — Cré nom d'un chien !

LA BRIGE. — Qu'est-ce qu'il y a?

LONJUMEL. — ... du phosphore enflammé qui m'a sauté dans l'œil... Tu n'as pas idée comme ça me cuit.

LA BRIGE. — Veux-tu un peu d'eau?

LONJUMEL. — Inutile. — Tu disais?

LA BRIGE. — Je ne sais plus... Ah oui ! — Armé de l'article 320, il m'assigna devant les juges du canton auxquels j'exposai mon cas : l'interdiction à moi faite de consolider ma baraque, dès lors, pour moi, l'impossibilité de l'empêcher de tomber par morceaux sur la figure des passants. Je croyais l'argument sans réplique.

LONJUMEL. — Tu te trompais.

LA BRIGE. — Du tout au tout ! Comme il me fut très clairement expliqué : étranger à mes différends avec l'administration et payé pour juger en fait, le tribunal n'avait qu'à constater le délit et qu'à apprécier le dommage. Or, une ardoise à moi, enfuie d'un toit à moi, avait-elle ou n'avait-elle pas détérioré le faciès — non à moi — du plaignant? Toute la question



LE CHANTEUR CESSA DE CHANTER

était là. Ainsi parla le Président dont l'allocution aboutit à une condamnation en six jours de prison avec application de la loi Bérenger, et en 1.500 francs de dommages et intérêts.

LONJUMEL. — Ce n'était pas cher.

LA BRIGE. — Un cadeau!... — C'est bien. L'incident clos, je regagne mes pénates, et qu'est-ce que je trouve sous ma porte?... un avis de la Préfecture m'enjoignant de faire ravaler mon immeuble dans le plus bref délai possible, conformément à la circulaire sur le ravalement décennal. Je m'incline. Les maçons, mandés, arrivent le lendemain vêtus de blanc, coiffés d'auges, hérissés d'échelles qu'ils appliquent puis escaladent, tandis qu'accouru sur leurs traces, le garde champêtre, hors de lui, leur crie à tue-tête d'en descendre! En vain je tente de placer un mot, j'invoque l'ordre auquel j'obéis; cet homme bien élevé m'envoie paître, me dit de boucher mon sucrier crainte que les mouches n'entrent dedans, et passant outre au préfet, qu'il ignore, dresse contre moi procès-verbal au nom du maire, qu'il représente. Le pis est que les maçons ayant battu en retraite, j'étais, trois jours après, poursuivi de nouveau, à la requête de la Voirie, pour infraction aux ordonnances sur le ravalement des maisons. Les nerfs commencent à me faire mal. Lettres, réponses, répliques, ripostes. Démarche auprès du maire qui ne connaît qu'une chose : l'intérêt de la localité; puis auprès du préfet qui n'en connaît que deux : la salubrité et l'hygiène. Je m'emballe. Le préfet tire un cordon de sonnette et dit à son garçon de bureau : « Mettez monsieur à la porte. » Energiquement déterminé à n'en avoir pas le démenti, je rapplique d'une traite à la mairie où je tombe sur le garde champêtre qui m'accueille par ces mots: « Bandit!... Quand aurez-vous fini d'assassiner le peuple ? » J'apprends alors qu'en mon absence, une ardoise, une deuxième ardoise, échappée au toit paternel, s'était venue planter comme une bêche dans le cuir d'un marchand de quatre-saisons qui ahurissait le quartier en hurlant : « Les pommes de terre! » sous prétexte de les crier! — Et voilà, mon cher, où j'en suis. Retraîné en correctionnelle pour reblessure par imprudence (plus cette complication que la loi Bérenger va naturellement m'égorger de sa clémence à deux tranchants) ; deux fois en faute pour m'être deux fois incliné devant les institutions qui régissent le doux pays de France; acculé à l'obligation de faire ravaler ma maison, sous peine de contravention, et de ne la pas faire ravaler, sous peine de procès-verbal; conspué, haï, ridicule; j'expie cruellement ma folle ambition, le sot rêve où je m'étais complu, de vivre en paix avec tout le monde en ne faisant de mal à personne, uniquement soucieux des poules de ma basse-cour, des cochons de ma porcherie et des iris de mon jardin.

LONJUMEL *après avoir réfléchi.* — Sans vouloir donner à tes... crimes plus d'importance qu'ils n'en ont, je te dois pourtant la vérité. Tu t'es mis dans un mauvais cas.

LA BRIGE, *l'œil au ciel.* — Je me suis mis!!!... — Alors, c'est grave?... sérieusement?

LONJUMEL. — D'autant plus grave, cher ami, que je cherche vainement dans toute cette histoire d'une limpidité de cristal, le je-ne-sais-quoi, ce petit rien du tout d'eau bourbeuse où l'astuce d'un bon avocat trouve toujours à pêcher un argument de défense.

Mouvement de La Brige.

LONJUMEL, *avec éclat.* — On n'innocente pas un homme qui n'a rien fait!... ou alors c'est très difficile.

LA BRIGE. — Bref?

LONJUMEL. — Laisse-moi réfléchir. Je cherche.

Un temps. Puis :

LONJUMEL. — Tu es asuré?

LA BRIGE. — Certainement.

LONJUMEL. — Pour beaucoup?

LA BRIGE. — Pour une forte somme.

LONJUMEL. — Ah! — Dis-moi, tu parlais du bon Dieu, tout à l'heure. Est-ce que tu le connais?

LA BRIGE, *étonné*. — Oui et non. Je le connais pour avoir entendu parler de lui en termes plutôt élogieux ; mais notre intimité ne va jusqu'à jouer au billard ensemble.

LONJUMEL. — C'est regrettable.

LA BRIGE. — Tiens!

LONJUMEL. — Oui.

LA BRIGE. — Pourquoi?

LONJUMEL — Parce qu'il y a tout à gnement des autres, et dont le toit, en bon état, ne menace plus les purotins ni les marchands de pommes de terre.

Long silence. Les deux hommes se regardent fixement.

LONJUMEL. — Pourquoi me regardes-tu?

LA BRIGE. — Pour rien. — Pourquoi ris-tu?



UNE ARDOISE S'ÉTAIT VENUE PLANTER DANS LE CUIR D'UN MARCHAND DES QUATRE SAISONS.

attendre de la fréquentation des personnes haut placées... Le bon Dieu, en somme, c'est la foudre...

LA BRIGE. — Eh bien?

LONJUMEL. — L'incendie, c'est l'indie...

LA BRIGE. — Et puis?

LONJUMEL. — L'incendie, c'est l'indemnité ; et l'indemnité, c'est...

LA BRIGE. — C'est?

LONJUMEL... — Dame!... C'est l'achat d'une seconde maison, cette fois à l'ali-

LONJUMEL. — Je ne ris pas.

Nouveau silence. Enfin :

LA BRIGE, *hochant la tête*. — Sais-tu que tu en as de bonnes et que tu me donnes là un beau conseil?

LONJUMEL. — Penses-tu que je te l'aurais donné, si je te croyais homme à le suivre?

LA BRIGE. — Tu es un bon garçon; je t'aime de tout mon cœur. Tout de même, il est drôle de penser que des honnêtes

gens comme nous puissent en venir, même par plaisanterie, à accepter l'idée de s'habiller en brigands pour obtenir leur juste dû, et à solliciter du crime ce que le bien-fondé de leur cause a inutilement imploré de l'imbécillité des choses et de la mauvaise grâce des hommes.

Lonjumel lui tend la main.
Mais La Brige, qui n'a pas renoncé à l'espoir de fumer — enfin! — une cigarette, vient de dépister une allumette dernière, oubliée sur un coin de meuble. Il s'en empare en hâte. Avec mille précautions, il la frotte au drap de sa culotte, à la semelle de sa bottine, aux lames du parquet, aux montants de la porte. Vains espoirs!... efforts superflus.
Alors, souriant et résigné :

LA BRIGE. — Et puis, vas donc mettre le feu, avec des allumettes pareilles!



GROS CHAGRINS

SAYNÈTE

Représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Carillon, le 2 décembre 1897.

PERSONNAGES

	Mmes
GABRIELLE	Louise Delmary.
CAROLINE	Flor' Albine.



GABRIELLE. — AH ! MA CHÈRE ! MA CHÈRE !

Au lever du rideau, Caroline fait de la tapisserie à la clarté d'une lampe posée sur un guéridon.

Un silence. — Brusquement, violent coup de sonnette. Caroline dépose son ouvrage, quitte la scène et va ouvrir. A la cantonade on entend : « Gabrielle ! » et aussitôt les sanglots bruyants de Gabrielle.

Réapparition des deux jeunes femmes.

CAROLINE. — Ah ça ! mais tu pleures !

GABRIELLE, *éclatant en sanglots.* — Ah ! ma chère ! ma chère !

CAROLINE. — Mon Dieu, que se passe-t-il ?

GABRIELLE. — Une chaise !... donne-moi une chaise !

CAROLINE, *la faisant asseoir.* — Tiens !

GABRIELLE. — Merci ! Un verre d'eau, veux-tu ?

CAROLINE. — Tout de suite ! Mon pauvre chat ! Mon pauvre chat !... Pour Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé ?... Tiens, bois !

GABRIELLE, *prenant le verre.* — Merci ! — Aide-moi à dégrafer mon boa. Tâte mes mains !

CAROLINE. — Tu as une fièvre !...

GABRIELLE. — Je suis comme une folle !

CAROLINE. — Calme-toi; je t'en supplie ! Tu me tournes les sangs !

GABRIELLE. — Je suis comme une folle, je te dis.

CAROLINE. — Bois encore un peu. Là !... Voilà !... Te sens-tu un peux mieux ?

GABRIELLE. — Oui... non... oui... Je ne sais pas !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Soyez donc une honnête femme !

CAROLINE. — Enfin que se passe-t-il ?

GABRIELLE, *avec éclat.* — Ce qui se passe ?... Il se passe que mon mari me trompe !

CAROLINE, *incrédule.* — Non ?

GABRIELLE. — Si !

CAROLINE, *les bras croisés.* — Qu'est-ce que tu me dis là !

GABRIELLE. — La vérité.



GABRIELLE. — ALLONS DONC !

CAROLINE. — Fernand ?

GABRIELLE. — Fernand !

CAROLINE. — Qu'est-ce qui aurait pu croire ça de lui ?

GABRIELLE. — Crois-tu, hein ? Après neuf ans de mariage !... En pleine lune de miel !

CAROLINE, *atterrée.* — Eh bien, nous sommes propres, toutes les deux !

GABRIELLE, *avec espoir.* — Ah bah !... Est-ce que toi aussi ?...

CAROLINE. — Non; moi, ce n'est pas cela. Seulement, imagine-toi que j'ai tous les ennuis: ma belle-mère est à l'agonie et je suis sans bonne.

GABRIELLE. — Allons donc !

CAROLINE. — C'est comme je te le dis.

GABRIELLE. — Tu as renvoyé Euphrasie ?

CAROLINE. — Ce matin !

GABRIELLE. — En voilà une histoire !

CAROLINE. — Ne m'en parle pas ; j'en suis malade. D'autant plus que c'était une perle, cette fille !

GABRIELLE. — C'est vrai ?

CAROLINE. — Une perle ! Un diamant ! Elle avait toutes les perfections ! — Mais voleuse !...

GABRIELLE. — Qu'est-ce que tu veux ! Quand ce n'est pas ça, c'est autre chose. Ainsi moi ;... tu te rappelles Adèle, ma femme de chambre ?

CAROLINE. — Une grande bringue qui avait une tête de brochet ?

GABRIELLE. — Précisément !

CAROLINE. — Eh bien ?

GABRIELLE. — Est-ce qu'un jour je ne l'ai pas pincée en train de se débarbouiller avec mon éponge de... toilette ?

CAROLINE, *suffoquée.* — Pas possible ?

GABRIELLE. — Ma parole d'honneur !

CAROLINE. — Ah ! la sale bête ! Je l'aurais tuée !

GABRIELLE. — Tu es bonne ! On n'a pas le droit. — Qu'est-ce que je disais donc ? (*Eclatant.*) Ah oui ! Alors voilà, ma chère; il me trompe !

CAROLINE, *la consolant.* — Eh là ! Eh là !

GABRIELLE, *hurlant.* — Hi ! Hi ! Hi !

CAROLINE. — Es-tu bien sûre, au moins !

GABRIELLE, *les mains au ciel.* — Ah ! Dieu !

CAROLINE. — Mon pauvre chou ! Mon pauvre chat !

GABRIELLE, *toujours sanglotante.* — Ah ! oui, va, tu peux me plaindre ! Je suis assez malheureuse.

CAROLINE. — Mais je te plains de tout mon cœur ! Ah ! bien sûr non, tu n'avais pas mérité ça !

GABRIELLE. — Enfin, est-ce vrai ?

CAROLINE. — Voyons, conte-moi ça en détail. Dis-moi tes peines, ma chérie; cela te soulagera toujours un peu.

GABRIELLE. — Eh bien voilà. (*Elle se mouche, se tamponne les yeux, etc.*) Tu sais que Fernand va à la Bourse tous les jours ? Moi, je reste seule, et je m'ennuie. Alors, qu'est-ce que je fais ?

CAROLINE. — Tu retournes ses poches, je connais ça.

GABRIELLE. — Parfaitement. Et je fouille dans son secrétaire.

CAROLINE. — Tu as la clé?

GABRIELLE. — J'en ai fait faire une.

CAROLINE. — Ce que tu as bien fait!

GABRIELLE. — N'est-ce pas?

CAROLINE. — Tiens!...

GABRIELLE. — Oh! ce n'est pas par curiosité!

CAROLINE. — Bien sûr, non!

GABRIELLE. — C'est par prévoyance!

CAROLINE. — Sans doute!

GABRIELLE. — Mieux vaut avoir deux clés qu'une seule. Au moins, si on perd la première...

CAROLINE. — On a la seconde.

GABRIELLE. — Voilà tout. — Et à propos; que je te fasse rire! Est-ce que je t'ai conté l'autre jour, j'avais perdu la clé de chez nous?

CAROLINE, *très intéressée.* — Ta clé? Non! Quand?

GABRIELLE. — La semaine dernière! Comment, je ne t'ai pas dit cela?

CAROLINE. — En voilà la première nouvelle!

GABRIELLE, *se tordant de rire.* — Ah! ma chère!... Ça a été toute une histoire! J'avais passé la soirée chez maman, figure-toi. Tu sais, que maman, le jeudi soir, donne du thé et des petits fours? Bon! Minuit sonnant, je saute en fiacre; j'arrive chez nous, je grimpe mes trois étages quatre à quatre. Une fois à ma porte, pas de clé!

CAROLINE. — Pas de clé?

GABRIELLE. — Pas l'ombre!

CAROLINE. — Ça, c'est drôle! Et ton mari?

GABRIELLE. — Au cercle!

CAROLINE. — Un vrai guignon!

GABRIELLE. — Crois-tu! Avec ça, pas de lumière! Je n'ai jamais tant ri. Je suis restée sur le palier jusqu'à deux heures du matin à attendre le retour de Fernand! (*Fondant brusquement en larmes.*) Fernand!... Ah! le gredin! Ah! le monstre!... Il me trompe!... — Où donc en étais-je?

CAROLINE. — Aux poches retournées.

GABRIELLE. — C'est juste. — Eh bien, j'y ai trouvé une lettre, dans sa poche.

CAROLINE. — Une lettre oubliée?

GABRIELLE. — Parfaitement!



GABRIELLE — AH! LE GREDIN!

CAROLINE — Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Ce n'est pas à nous que ces oublis-là arriveraient!

GABRIELLE. — Oh! non!

CAROLINE. — De qui, la lettre?

GABRIELLE. — Devine!

CAROLINE. — Ma foi...

GABRIELLE. — Ne cherche pas, va! C'est tellement monstrueux, tellement abject, tellement ignoble! — Rose Mousseron?

CAROLINE. — De Parisiana?

GABRIELLE. — Oui, ma chère; de Parisiana! Cette fille qui chante :

J'ai z'une petite maison
A Barbe
A Barbe
J'ai z'une petite maison
A Barbizon!

CAROLINE. — Ce n'est pas l'air.

GABRIELLE. — Si.

CAROLINE. — Non.

GABRIELLE. — Si.

CAROLINE. — Tu te trompes.

GABRIELLE. — Tu es sûre?

CAROLINE. — Je te jure! Tiens, c'est comme ça.

Elle chante.

J'ai z'une petite maison
A Barbe
A Barbe
J'ai z'une petite maison
A Barbizon!

GABRIELLE, *qui a battu la mesure.* — Tu as raison. Je confondais avec *l'Almée de la rue du Caire*. Recommence un petit peu, pour voir.

Caroline reprend, Gabrielle l'accompagne, en sourdine d'abord, puis à toute voix.

LES DEUX FEMMES, *à tue-tête :*

J'ai z'une petite maison
A Barbe
A Barbe
J'ai z'une petite maison
A Barbizon!

CAROLINE. — Tu y es.

GABRIELLE. — Ça ne doit pas être bien malin, d'avoir du succès au café-concert.

CAROLINE. — Parbleu! — Et alors?

GABRIELLE. — Quoi, alors?

CAROLINE. — Pour m'en finir avec ton histoire?

GABRIELLE. — Quelle histoire?

CAROLINE. — L'histoire de la lettre.



LES DEUX FEMMES. — J'AI Z'UNE PETITE MAISON.

GABRIELLE. — Quelle lettre?

CAROLINE. — La lettre de Rose Mousseron?

GABRIELLE. — La lettre de Rose Mousseron?... Ah oui! Une lettre immonde,

ma chère! pleine de saletés et d'horreurs! Une véritable dégoûtation!

CAROLINE. — Tu l'as sur toi, mon cœur?

GABRIELLE. — Non.





CAROLINE. — Trois pas en avant et un petit coup de pied.

CAROLINE. — Tant pis.

GABRIELLE. — Ah! les lâches! Ah! les misérables! les infâmes! Voilà pourtant à qui nous sacrifions tout, notre jeunesse, nos illusions, nos pudeurs! (*Elle sanglote.*) Jamais, tu entends bien, jamais je ne pardonnerai ça à Fernand! Mon Dieu, que je souffre! Pour sûr, je vais avoir une attaque de nerfs!

CAROLINE, *désolée.* — Je t'en prie, Gabrielle, pas d'attaque! Puisque je te dis que je suis sans bonne!

GABRIELLE. — Donne-moi un peu d'eau de mélisse!

CAROLINE. — Tout à l'heure. — Tiens, mon petit chat, tu ne sais pas ce que tu vas faire?

GABRIELLE. — Si! Je vais me suicider.

CAROLINE. — Mais non. Tu vas rester à dîner avec moi. Ça te changera le cours des idées.

GABRIELLE. — A dîner?... Je ne peux pas!

CAROLINE. — Pourquoi?

GABRIELLE. — Nous dînons chez les Brossarbourg. (*Au comble de la joie.*) Il paraît que ce sera charmant. On dansera jusqu'à l'aurore! — Et pendant que j'y pense : tu connais le pas de quatre. Caroline?

CAROLINE. — Oui.

GABRIELLE. — Veux-tu être bien mimi avec ta pauvre affligée?

CAROLINE. — Certainement.

GABRIELLE. — Apprends-le moi, dis?

CAROLINE. — Comment donc!

Les deux femmes se placent en vis-à-vis, l'une à la cour, l'autre au jardin. L'orchestre joue LE PAS DE QUATRE.

CAROLINE. — Trois pas en avant et un petit coup de pied. (*Exécutant le mouvement.*) Tra la la la, tra la la la!

GABRIELLE, *l'imitant.* — Comme ça?... Tra la la la, tra la la la!

CAROLINE. — Tu y es!...

GABRIELLE. — Ce n'est pas difficile!

CAROLINE. — Pas pour deux sous!... Tra la la la! Tra la la la! — Bien balancé... et en mesure!

GABRIELLE, *chantant et dansant à la fois.* — Tra la la la! Tra la la la!



LES BOULINGRIN

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois sur la scène du Grand-Guignol, le 7 février 1898.

PERSONNAGES

	MM.
DES RILLETTES..	Robert Lagrange.
BOULINGRIN..	Scheller.
	Mmes
MADAME BOULINGRIN....................................	Ellen Andrée.
FELICIE..	Berthe Le Brec.



DES RILLETTES. — Vous n'êtes pas qu'une jolie fille, vous.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

DES RILLETTES, FELICIE

DES RILLETTES, *que vient d'introduire Félicie.* — Ces Boulingrin que j'ai rencontrés l'autre jour à la table des Duclou et qui m'ont invité à venir de temps en temps prendre une tasse de thé chez eux, me paraissent de fort charmantes gens et je crois que je goûterai en leur compagnie infiniment de satisfaction.

FÉLICIE. — Si monsieur veut bien prendre la peine de s'asseoir?... Je vais aller avertir mes maîtres.

DES RILLETTES. — Je vous remercie — Ah!

FÉLICIE. — Monsieur?

DES RILLETTES. — Comment vous appelez-vous, ma belle?

FÉLICIE. — Je m'appelle Félicie, et vous?... Oh! ce n'est pas par indiscrétion, c'est pour savoir qui je dois annoncer.

DES RILLETTES. — Trop juste : des Rillettes.

FÉLICIE, *égayée.* — Des Rillettes?

DES RILLETTES. — Des Rillettes.

FÉLICIE. — Ma foi, j'ai connu pire que ça. Ainsi tenez, dans mon pays, à Saint-Casimir près Amboise, nous avions un voisin qui s'appelait Piédevache.

DES RILLETTES. — Oui? Eh bien, allez donc informer de ma visite Mme et M. Boulingrin.

FÉLICIE. — J'y vais.

Fausse sortie.

DES RILLETTES. — Au fait, non. Un

moment. Approchez un peu, que je vous parle. (*Lui prenant le menton.*) Vous n'êtes pas qu'une jolie fille, vous.

FÉLICIE, *modeste.* — Peuh...

DES RILLETTES. — Vous êtes aussi une fine mouche.

FÉLICIE. — Peuh...

DES RILLETTES. — De mon côté, j'ose prétendre que je ne suis pas un imbécile.

FÉLICIE. — Peuh... Pardon, je pensais à autre chose.

DES RILLETTES. — Je crois que nous pourrons nous entendre. Il y a longtemps que vous servez ici?

FÉLICIE. — Bientôt deux ans.



FÉLICIE. — ALORS... MERCI, MONSIEUR.

DES RILLETTES. — A merveille! Vous êtes la femme qu'il me faut.

FÉLICIE. — Vous voulez m'épouser?

DES RILLETTES. — Ne faites pas la bête, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

FÉLICIE. — On peut se tromper. Excusez.

DES RILLETTES. — Félicie, écoutez-moi bien, et surtout répondez franchement. Si vous mentez, mon petit doigt me le dira. En revanche, si vous êtes sincère, je vous donnerai quarante sous.

FÉLICIE. — C'est trop.

DES RILLETTES. — Cela ne fait rien; je vous les donnerai tout de même.

FÉLICIE. — En ce cas, allez-y. Questionnez.

DES RILLETTES. — Entre nous, Mme et M. Boulingrin sont de fort aimables personnes?

FÉLICIE. — Je vous crois.

DES RILLETTES. — Je l'aurais parié! — Gens simples, n'est-ce pas?

FÉLICIE. — Tout ce qu'il y a de plus.

DES RILLETTES. — Un peu popote?

FÉLICIE. — Un peu beaucoup.

DES RILLETTES. — Très bien! Ménage très uni, au surplus?

FÉLICIE. — Uni? Uni? Mais c'est au point que j'en suis quelquefois gênée! Jamais une discussion, toujours du même avis! Deux tourtereaux, monsieur! deux ramiers!

DES RILLETTES. — Allons, je constate que mon flair aura fait des siennes une fois de plus. Je vais être ici comme dans un bain de sirop de sucre. Voilà vos deux francs, mon petit chat.

FÉLICIE. — Ça ne vous gêne pas?

DES RILLETTES. — Non.

FÉLICIE. — Alors... merci, monsieur.

DES RILLETTES, *très grand seigneur.* — Laissez donc!... Jamais je n'ai moins regretté mon argent. Salut! demeure calme et tranquille, asile de paix où je me propose de venir trois fois par semaine passer la soirée cet hiver, les pieds chauffés à des brasiers qui ne me coûteront que la fatigue de leur présenter mes semelles, et abreuvé de tasses de thé qui ne me coûteront que la peine de les boire. Oh! agréable perspective! rêve longtemps caressé! vision cent fois douce à l'âme du pauvre pique-assiette qui, sentant la vieillesse prochaine et pensant avec Racan que l'instant est venu de faire la retraite, ne demande pas mieux que de la faire, à l'œil, sous le toit hospitalier d'autrui.

Cependant, depuis un instant, Félicie agacée mime le coup de rasoir, la joue caressée du revers de la main et le bout du nez pincé entre l'index et le pouce.

DES RILLETTES, *se tournant vers elle qui interrompt brusquement sa mimique.* — C'est que voyez-vous, mon enfant, plus

on avance dans la vie, plus on en voit l'inanité. Qu'est la volupté? Un vain mot! Qu'est le plaisir? Une apparence! Vous me direz que pour un vieux célibataire, la vie de café a bien ses charmes. C'est vrai, mais que d'inconvénients! A la longue, ça devient monotone, onéreux, et puis il arrive un âge où...

FÉLICIE. — Oh!

DES RILLETTES. — Qu'est-ce qu'il y a?

FÉLICIE. — J'ai oublié de refermer le robinet de la fontaine.

DES RILLETTES. — Petite bête! Ça doit être du propre.

FÉLICIE. — Je me sauve. Je vous annoncerai en même temps.

Elle sort.

SCÈNE II

DES RILLETTES, seul.

DES RILLETTES, *seul*. — Pas de cervelle, mais de l'esprit. Cette enfant ne me déplaît pas. L'appartement non plus, d'ailleurs. Ameublement bourgeois mais confortable, bourrelets aux fenêtres et sous les portes... La cheminée (*Il s'accroupit devant l'âtre.*) ronfle comme un sonneur et tire comme un maître d'armes. (*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) Non, mais voyez donc ce ressort!... Des Rillettes, mon petit lapin, tu me parais avoir trouvé tes invalides et tu seras ici, je te le répète, ni plus ni moins que dans un bain de sirop de sucre. Je te fais bien mes compliments. Du bruit! Ce sont probablement M. et Mme Boulingrin.

SCÈNE III

DES RILLETTES, LES BOULINGRIN

DES RILLETTES.— Madame et monsieur Boulingrin, je suis bien votre serviteur.

BOULINGRIN. — Eh! bonjour, monsieur des Rillettes.

MADAME BOULINGRIN. — C'est fort aimable à vous d'être venu nous voir.

BOULINGRIN. — Vous tombez à propos.

DES RILLETTES. — Bah!

MADAME BOULINGRIN. — Comme marée en carême.

DES RILLETTES. — J'en suis bien aise.

MADAME BOULINGRIN. — Dites-moi, monsieur des Rillettes...

DES RILLETTES. — Madame?. .

BOULINGRIN, *le tirant par le bras gauche.* — Pardon! moi d'abord.

MADAME BOULINGRIN, *le tirant par le bras droit.* — Non. Moi!

BOULINGRIN. — Non!

MADAME BOULINGRIN. — N'écoutez pas, monsieur des Rillettes. Mon mari ne dit que des bêtises.

BOULINGRIN. — Que des bêtises!...

MADAME BOULINGRIN. — Oui, que des bêtises.

BOULINGRIN. — Tu vas voir un peu, tout à l'heure, si je ne vais pas aller t'apprendre la politesse avec une bonne paire de claques. Espèce de grue!

MADAME BOULINGRIN. — Voyou!

BOULINGRIN. — Comment as-tu dit cela?

MADAME BOULINGRIN. — J'ai dit : « Voyou ».

BOULINGRIN. — Tonnerre!... Et puis tu embêtes monsieur. Veux-tu bien le lâcher tout de suite!

MADAME BOULINGRIN. — Lâche-le toi-même.

BOULINGRIN. — Non. Toi!

MADAME BOULINGRIN. — Non!

DES RILLETTES, *écartelé.* — Oh!

MADAME BOULINGRIN. — Tu entends. Tu le fais crier.

DES RILLETTES. — Excusez-moi, madame et monsieur Boulingrin, mais je vois que vous êtes en affaires et je craindrais d'être importun.

BOULINGRIN. — Nullement.

MADAME BOULINGRIN. — Point du tour.

BOULINGRIN. — Au contraire.

DES RILLETTES. — Cependant...

BOULINGRIN. — Au contraire, vous dis-je. (*Lui avançant une chaise.*) Tenez!

MADAME BOULINGRIN, *même jeu.* — C'est cela. Prenez un siège.

DES RILLETTES. — Merci.

BOULINGRIN. — Non. Pas celui-ci; celui-là!

DES RILLETTES. — Mille grâces.

MADAME BOULINGRIN. — Non. Pas celui-là; celui-ci.

BOULINGRIN. — Non.

MADAME BOULINGRIN. — Si.

BOULINGRIN. — Non.

MADAME BOULINGRIN. — Si.

BOULINGRIN. — Est-ce que ça va durer longtemps? Vas-tu ficher la paix à M. des Rillettes?

DES RILLETTES. — En vérité, je suis désolé.

MADAME BOULINGRIN. — Pourquoi donc?

BOULINGRIN. — Il n'y a pas de quoi.

MADAME BOULINGRIN et BOULINGRIN, *ensemble.* — Asseyez-vous.

MADAME BOULINGRIN, *qui a réussi à amener une chaise sous les fesses de des Rillettes.* — Là!

BOULINGRIN, *qui se précipite.* — Pas sur celle-là, je vous dis!

Il enlève, d'un tour de main, la chaise avancée par sa femme, en sorte que des Rillettes, qui allait justement s'y asseoir, tombe, le derrière sur le plancher.

MADAME BOULINGRIN, *triomphante.* — Tu vois! (*Pendant tout le couplet qui suit, madame Boulingrin, calme et exaspérante, s'obstine à répéter :*) Imbécile! Imbécile!

Tandis que :

BOULINGRIN, *légitimement indigné.* — Eh! c'est de ta faute, aussi! Pourquoi as-tu voulu le forcer à s'asseoir sur une chaise qui le répugnait? Tu serais bien avancée, n'est-ce pas, s'il s'était cassé la figure?... Imbécile?... Imbécile toi-même! Quel monstre de femme, mon Dieu! Pourquoi faut-il que j'aie trouvé ça sur mon chemin? (*A des Rillettes.*) Vous ne vous êtes pas blessé, j'espère?

DES RILLETTES, *qui se frotte mélancoliquement le fond de culotte.* — Oh! si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

BOULINGRIN. — Vous m'en voyez ravi. Approchez-vous du feu.

DES RILLETTES, *à part.* — Je suis fâché d'etre venu.

MADAME BOULINGRIN, *empressée.* — Prenez ce coussin sous vos pieds.

DES RILLETTES. — Merci beaucoup.

BOULINGRIN, *que la civilité de sa femme commence à agacer, et qui fourre un second coussin sous le premier.* — Prenez également celui-ci.

DES RILLETTES. — Bien obligé.

MADAME BOULINGRIN, *qui ne saurait sans déchoir accepter de son mari une leçon de courtoisie.* — Et celui-là.

Elle glisse un troisième coussin sous les deux autres.

DES RILLETTES. — En vérité...

BOULINGRIN, *armé d'un quatrième coussin.* — Cet autre encore.

DES RILLETTES. — Non.

MADAME BOULINGRIN. — Ce petit tabouret.

DES RILLETTES, *les genoux à la hauteur de l'œil.* — De grâce...

BOULINGRIN. — Eh! laisse-nous tranquilles avec ton tabouret! (*Exaspéré, il envoie un coup de pied dans la pile de coussins échafaudée sous les semelles de des Rillettes. Les coussins s'écroulent, entraînant naturellement, dans leur chute, la chaise de des Rillettes, et des Rillettes avec.*) Tu assommes M. des Rillettes.

DES RILLETTES, *les quatre fers en l'air.* — Quelle idée!

MADAME BOULINGRIN. — C'est toi qui le rases.

BOULINGRIN, *avec autorité.* — Allons, tais-toi!

MADAME BOULINGRIN. — Je me tairai si je veux.

BOULINGRIN. — Si tu veux!

MADAME BOULINGRIN. — Oui, si je veux.

BOULINGRIN. — ... de Dieu!

MADAME BOULINGRIN. — Et je ne veux pas, précisément.

BOULINGRIN. — C'est trop fort!... Coquine!

MADAME BOULINGRIN. — Cocu!

BOULINGRIN. — Gaupe!

MADAME BOULINGRIN. — Gouape!

BOULINGRIN. — Quelle existence!

BOULINGRIN, *à sa femme.* — Ne me force pas à révéler en l'infection de quel cloaque je t'ai pêchée de mes propres mains.

MADAME BOULINGRIN. — Pêchée!... Tu ne manques pas d'audace et je serais cu-



MADAME BOULINGRIN. — ET CELUI-LA.

rieuse de savoir lequel de nous a pêché l'autre!

BOULINGRIN. — Ernestine!

MADAME BOULINGRIN, *formidable.* — Silence! ou je dis tout!!!

BOULINGRIN, *trépignant.* — Ah!... ah!... ah!...

DES RILLETTES, *avide de concilier.* — Du calme!... Madame a raison.

BOULINGRIN, *qui bondit.* — Raison?

DES RILLETTES, *doux et souriant.* — Oui.

BOULINGRIN. — Raison!

DES RILLETTES. — Mais...

BOULINGRIN. — Raison!... Ah çà! monsieur des Rillettes, vous voulez donc que je vous extermine?

DES RILLETTES. — En aucune façon, monsieur. Je vous prie même de n'en rien faire.

MADAME BOULINGRIN. — Je te conseille de te plaindre. (*A des Rillettes.*) Un fainéant doublé d'un escroc, qui ne fait œuvre de ses dix doigts et se saoule avec l'argent de ma dot : les économies de mon vieux père!

BOULINGRIN, *au comble de la joie.* — Ton père!... (*A des Rillettes.*) Dix ans de travaux forcés pour faux en écritures de commerce.

MADAME BOULINGRIN. — En tous cas, on ne l'a pas fourré à Saint-Lazare pour excitation de mineure à la débauche, comme la mère d'un imbécile que je connais.

BOULINGRIN, *à des Rillettes.* — Vous l'entendez?

DES RILLETTES. — Ne trouvez-vous pas que le temps s'est étrangement rafraîchi depuis une quinzaine de jours?

BOULINGRIN. — Certes, je puis le dire à voix haute : au cours de ma longue carrière, j'ai entendu bien des crétins proférer des extravagances. Ça ne fait rien, je veux que mon visage se couvre de pommes de terre, si j'ai jamais, au grand jamais, ouï la pareille insanité !

DES RILLETTES. — Ah ! mais pardon !

BOULINGRIN. — Raison !

DES RILLETTES. — Voulez-vous me permettre ?

BOULINGRIN. — Raison !

DES RILLETTES. — Ecoutez-moi.



BOULINGRIN. — VOUS VOULEZ DONC QUE JE VOUS EXTERMINE ?

BOULINGRIN, *hors de lui*. — Une trique ! Qu'on m'apporte une trique ! Je veux casser les reins à M. des Rillettes, car la patience a des limites et, à la fin, ceci passe la permission. Comment ! Voilà une bougresse, fille de voleurs, voleuse elle-même, qui me fait tourner en bourrique, m'écorche, me larde, me fait cuire à petit feu, et c'est elle qui a raison !... une gueuse qui me suce le sang, me ronge le cerveau, le poumon, les reins, les pieds, le foie, la rate, l'œsophage, le pancréas, le péritoine et l'intestin, et c'est elle qui a raison !

DES RILLETTES. — Voyons...

MADAME BOULINGRIN. — Ne faites pas attention, il est fou.

MONSIEUR BOULINGRIN. — Raison !... Vous dites qu'elle a raison parce que vous parlez sans savoir, comme une vieille bête que vous êtes.

DES RILLETTES, *assez sec*. — Trop aimable.

BOULINGRIN. — ... Mais si vous étiez à ma place, vous changeriez d'opinion. Oui, ah ! je voudrais bien vous y voir ! Vous en feriez une, de bouillotte, si on vous mettait à la broche avec une gousse d'ail sous la peau et qu'on vous foute ensuite à roter devant le feu, depuis le premier janvier jusqu'à la saint Sylvestre.

DES RILLETTES. — Comment ! à roter devant le feu !...

BOULINGRIN, *se reprenant*. — A rôtir... Je ne sais plus ce que je dis.

MADAME BOULINGRIN. — Il est fou à lier.

BOULINGRIN. — Fou à lier ?... Gueuse ! scélérate ! Plaie de ma vie ! (*Saisissant des Rillettes par un bouton de sa redingote et le secouant comme un prunier.*) Mais monsieur, jusqu'à mon manger !... où elle fourre de la mort aux rats, histoire de me ficher la colique !

Le bouton saute.

MADAME BOULINGRIN. — Quel toupet ! (*Saisissant des Rillettes par un second bouton, qui saute, d'ailleurs, comme le premier.*) C'est lui, au contraire, qui met des bouchons dans le vin, afin de le rendre imbuvable !

BOULINGRIN. — Menteuse !

MADAME BOULINGRIN. — Je mens ? C'est bien simple.

Elle sort.

SCÈNE IV

BOULINGRIN, DES RILLETTES

BOULINGRIN. — C'est ça ! File, que je ne te revoie plus !... que je n'entende plus parler de toi !

DES RILLETTES, *à part*. — Qu'est-ce

que c'est que ces gens-là?... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Fuyons avec célérité.

BOULINGRIN, *s'approchant de lui.* — Monsieur des Rillettes?

DES RILLETTES. — Monsieur?

BOULINGRIN. — J'ai des excuses à vous faire. Je crains de m'être laissé aller à un fâcheux emportement et de ne pas vous avoir traité avec les égards voulus.

DES RILLETTES, *jouant la surprise.* — Quand cela? Où?

BOULINGRIN. — Tout à l'heure. Ici.

DES RILLETTES. — Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous avez été, au contraire, d'une correction irréprochable, et je suis touché au plus haut point de votre excellent accueil. (*Boulingrin, souriant et confus, lui serre chaleureusement la main.*) Adieu.

BOULINGRIN. — Quoi! déjà?

DES RILLETTES. — Hélas, oui. Je suis appelé au dehors par une affaire des plus pressantes, et je dois prendre congé de vous.

BOULINGRIN. — Vous plaisantez.

DES RILLETTES. — Du tout.

BOULINGRIN. — Allons, vous aller accepter un rafraîchissement.

DES RILLETTES. — N'en croyez rien.

BOULINGRIN. — Si fait, si fait, nous ne nous quitterons pas sans avoir bu un coup et choqué le verre à notre bonne amitié. (*Geste de des Rillettes.*) N'insistez pas, vous me blesseriez. (*Il sonne.*) Je croirais que vous avez de la rancune contre moi. (*A la bonne qui apparaît.*) Allez me chercher une bouteille de champagne.

FÉLICIE. — Bien, m'sieu.

Elle sort.

DES RILLETTES, *consentant à capituler.* Enfin!...

BOULINGRIN, *ravi.* — Ah!

DES RILLETTES. — J'accepte votre invitation pour ne pas vous désobliger, mais j'entends ne plus être mêlé à vos dissensions intestines. Elles sont sans intérêt pour moi et me mettent dans des positions fausses, — sans parler des boutons de mon habit qui y restent, et de mes fesses, qui s'en ressentent.

BOULINGRIN. — Marché conclu.

DES RILLETTES, *la main tendue.* — Tope!

BOULINGRIN, *tapant.* — Tope!

DES RILLETTES. — En ce cas, asseyons-nous.

Ils prennent chacun une chaise, s'installant près l'un de l'autre, et, souriants, se contemplent un instant en silence. A la fin :

BOULINGRIN, *avec empressement.* — J'ai idée, monsieur des Rillettes, que nous allons faire à nous deux, une solide paire d'amis.

DES RILLETTES. — C'est aussi mon avis.

BOULINGRIN. — Vous m'êtes fort sympathique. (*Geste discret de des Rillettes.*) Je vous le dis comme je le pense. Sans doute, j'apprécie vivement l'agrément de votre causerie, pleine d'aperçus ingénieux, fertile en piquantes anecdotes et en mots à l'emporte-pièce, mais une chose surtout me plaît en vous : le parfum de franchise, de droiture, qui émane de votre personne. Gageons que la sincérité est votre vertu dominante?

DES RILLETTES, *modeste mais juste.* — Forcé d'en convenir.

BOULINGRIN. — A merveille! Nous allons l'établir sur l'heure. Donnez-moi votre parole d'honneur de répondre sans ambages, sans détours et sans faux-fuyants, à la question que je vais vous poser.

DES RILLETTES. — Je vous la donne.

BOULINGRIN. — Bien. Dites-moi. Tout de bon, là, le cœur sur la main, croyez-vous que depuis la naissance du monde on vit jamais rien de comparable, comme ignominie, comme horreur, comme infamie, comme abjection, à la figure de ma femme?

DES RILLETTES, *se levant.* — Ça recommence!

BOULINGRIN, *le forçant à se rasseoir.* — Ah! vous en convenez!

DES RILLETTES. — Permettez.

BOULINGRIN. — Et encore, si ce n'était

que sa figure! Mais il y a pis que cela, monsieur, il y a sa mauvaise foi sans nom, sa bassesse d'âme sans exemple. Tenez, un détail dans le tas. Nous faisons lit commun, n'est-ce pas!

DES RILLETTES, *impatienté.* — Eh! que diable!...

BOULINGRIN. — Sapristi, laissez-moi donc parler. Vous vous expliquerez tout à l'heure. Donc, nous faisons lit commun. Moi, je couche au bord, elle dans le fond. Ça l'embête. Très bien; qu'est-ce qu'elle fait? Elle m'envoie des coups de pied dans les jambes toute la nuit! Comme ceci.

Il lance un coup de pied dans le tibia de des Rillettes.

DES RILLETTES, *hurlant.* — Oh!

BOULINGRIN. — Hein? Quelle sale



DES RILLETTES — AH!

bête!... Ou alors, elle me tire les cheveux! Comme cela.

DES RILLETTES, *rugissant.* — Ah!

BOULINGRIN. — N'est-ce pas, monsieur, que ça fait mal?... Bien mieux! Quelquefois, le matin, est-ce qu'elle ne m'envoie pas des gifles à tour de bras, sous prétexte de s'étirer? Parfaitement! Tenez, voilà comment elle fait. (*Il bâille bruyamment, et, dans le même temps, jouant la comédie d'une personne qui s'étire les membres au réveil, il envoie une gifle énorme à des Rillettes.*) Vous croyez que c'est agréable?

DES RILLETTES. — Non! Non! Et, en voilà assez! Et je ne suis pas venu dans le monde pour qu'on m'y fasse subir des mauvais traitements! Et si, au grand jamais, je remets les pieds chez vous...

A ce moment:

MADAME BOULINGRIN, *qui est rentrée en coup de vent, un verre de vin à la main.* — Buvez.

SCÈNE V

DES RILLETTES, LES BOULINGRIN

DES RILLETTES, *sursautant.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME BOULINGRIN. — Buvez!

BOULINGRIN. — Comment! Tu n'es pas encore morte!

MADAME BOULINGRIN. — Zut, toi! Mais buvez donc, monsieur. Je vous dis que ça sent le bouchon!

BOULINGRIN. — Mauvaise gale! Tu ne l'emporteras pas en paradis!

Il sort.

SCÈNE VI

DES RILLETTES, MADAME BOULINGRIN

MADAME BOULINGRIN. — Bonjour! Quel débarras!

DES RILLETTES, *à part.* — Quel monde!

MADAME BOULINGRIN. — A la fin, allez-vous boire, vous?

DES RILLETTES. — Sérieusement, j'aime autant pas.

MADAME BOULINGRIN, *étonnée.* — Ce n'est pas sale; c'est mon verre.

DES RILLETTES. — Je ne vous dis pas le contraire, mais je suis forcé de me retirer.

MADAME BOULINGRIN. — Comme ça? Tout de suite?

DES RILLETTES. — A l'instant même. — Qu'est-ce que j'ai fait de mon chapeau? (*Il se coiffe, puis saluant jusqu'à terre.*) Madame...

MADAME BOULINGRIN. — Ecoutez, monsieur des Rillettes, voulez-vous me rendre un service?

DES RILLETTES. — Très volontiers.

MADAME BOULINGRIN.— Bien. Enlevez-moi.

DES RILLETTES. — Vous dites?

MADAME BOULINGRIN. — Je dis : « Enlevez-moi. »

DES RILLETTES, *suffoqué.* — Ça, par exemple, c'est le bouquet! Vous voulez que je vous enlève?

MADAME BOULINGRIN. — Je vous en prie.

DES RILLETTES. — Eh! Je ne peux pas!

MADAME BOULINGRIN. — Pourquoi donc?

DES RILLETTES. — J'ai un vieux collage, ça me ferait avoir des histoires.

MADAME BOULINGRIN. — Vous refusez?

DES RILLETTES. — A mon grand regret; mais enfin soyez raisonnable...

MADAME BOULINGRIN. — Vous refusez?

DES RILLETTES. — Puisque je vous dis...

MADAME BOULINGRIN. — Eh bien! je vous préviens d'une chose: c'est que vous allez être la cause de grands malheurs.

DES RILLETTES. — Moi?

MADAME BOULINGRIN. — Vous. Oh! inutile de faire les grands bras. Avant — vous entendez? — avant qu'il soit l'âge d'un petit cochon, il y aura, à cette place, un cadavre!!! Puisse le sang qui aura coulé par votre faute ne pas retomber sur votre tête!

DES RILLETTES, *les poings aux tempes.* — Mais c'est à devenir fou! Mais qu'est-ce que je vous ai fait? Mais ça devient odieux, à la fin?

MADAME BOULINGRIN. — Ah! c'est qu'il ne faut pas, non plus, tirer trop fort sur la ficelle, ou alors tout casse, tant pis! Voilà dix ans que j'y mets de la bonne volonté ; ça ne peut pas durer toute la



MADAME BOULINGRIN. — Buvez!

vie. Vous comprenez que j'en ai assez.

DES RILLETTES. — Sans doute ; mais... ça m'est égal.

MADAME BOULINGRIN, *non sans quelque ironie.* — C'est tout naturel, parbleu! Qu'est-ce que ça peut vous faire à vous? *des Rillettes qui proteste.*) pas comme ceci, ce ne serait rien... non ; entre l'os de l'index et la deuxième phalange du pouce! Comme ça. (*Elle joint l'exemple à la démonstration, en sorte que des Rillettes, le bras comme dans un engrenage, se ré-*



MADAME BOULINGRIN — COMME ÇA.

Ce n'est pas vous qui tenez la queue de la poêle et qui payez les pots cassés. Alors vous tranchez la question avec le désintéressement d'un bon gros diable de pourceau confit dans son égoïsme. Trop commode! Il est probable que vous changeriez de langage si vous étiez, pieds et poings liés, livré à la fureur d'une brute sanguinaire qui vous traiterait en esclave et vous battrait comme un tapis. Car il me bat. Vous ne le croyez pas?

DES RILLETTES, *battant prudemment en retraite.* — Si! si! si!

MADAME BOULINGRIN, *marchant lentement sur lui.* — Non seulement, entendez-vous bien, il me meurtrit de bourrades au point de m'en défoncer les côtes, mais il me pince, qui plus est!... à m'en faire hurler, le misérable!... et (*Pinçant*

pand en clameurs douloureuses.) Vous voyez : ça forme l'étau.

DES RILLETTES. — Ah! Eh! Oh! Hi!

A ce moment rentre Boulingrin, une assiette de soupe à la main.

SCÈNE VII

DES RILLETTES, LES BOULINGRIN

BOULINGRIN, *à des Rillettes.*— Goûtez!

DES RILLETTES, *sursautant.* — Qu'est-ce que c'est que ça, encore?

BOULINGRIN. — C'est de la mort aux rats. Goûtez! Goûtez donc, tonnerre de Dieu! Ça va vous fiche la colique.

DES RILLETTES. — Je m'en rapporte à vous.

MADAME BOULINGRIN, *à son mari.* — Canaille !... Je n'en aurai pas le démenti ! — Buvez !

DES RILLETTES, *menacé du verre de vin.* — Non !

BOULINGRIN. — Goûtez ça !

DES RILLETTES, *menacé d'une cuillerée de soupe.* — Jamais !

MADAME BOULINGRIN. — Je vous promets que ça empeste !

BOULINGRIN. — Je vous jure que c'est du poison !

Ils se sont emparé de des Rillettes, et, de force, chacun d'eux avide d'avoir raison, ils lui ingurgitent du potage mélangé avec du vin, cependant que l'infortuné, les dents obstinément serrées, oppose une héroïque défense.

MADAME BOULINGRIN. — Est-il bête !

BOULINGRIN. — C'est curieux, cette obstination ! Puisque je vous dis que vous êtes fichu d'en claquer !

MADAME BOULINGRIN, *à son mari.* — Dis donc, quand tu auras fini de gaver M. des Rillettes !... Est-ce que tu le prends pour une volaille ?

BOULINGRIN. — Et toi, le prends-tu pour une éponge ?

MADAME BOULINGRIN. — Saleté !

BOULINGRIN. — Gueuse !

MADAME BOULINGRIN. — Peste !

BOULINGRIN. — Choléra !... Et puis, tiens !

De sa main lancée avec violence, il envoie à madame Boulingrin le contenu de son assiette.

DES RILLETTES, *qui a tout reçu.* — Oh !

BOULINGRIN, *s'excusant.* — Pardon ! simple inadvertance.

MADAME BOULINGRIN, *folle de rage* — Goujat ! Ignoble personnage ! Tiens !

DES RILLETTES, *ruisselant d'eau rougie.* — Ah !

MADAME BOULINGRIN. — Excusez. C'est bien sans l'avoir fait exprès. Là-dessus, nous allons en finir. (*Elle tire de sa poche un revolver.*) C'est toi qui l'auras voulu.

BOULINGRIN, *terrifié.* — A moi ! Au secours !

Il se réfugie derrière des Rillettes.



BOULINGRIN. — Je vous jure que c'est du poison.

MADAME BOULINGRIN. — Tu vas mourir!

DES RILLETTES, *à Boulingrin qui s'est fait de lui un paravent.* — Ah non, eh!... Lâchez-moi! Pas de blagues!

BOULINGRIN, *au comble de l'effroi.* — Ne bougez pas, bon sang de bonsoir!

grin, je vous en prie!... je ne veux pas mourir encore!... Ah! mon Dieu, quelle fâcheuse idée j'ai eue de venir passer la soirée!...

Tumulte. Les trois personnages hurlent à l'unisson.



MADAME BOULINGRIN. — TU VAS MOURIR!

MADAME BOULINGRIN, *ajustant.*— Otez-vous, monsieur des Rillettes!

BOULINGRIN. — Non! Non!

MADAME BOULINGRIN. — Otez-vous de là! Je tire.

BOULINGRIN. — Restez! Je suis un homme perdu. Je la connais, elle est capable de tout! Protégez-moi, monsieur des Rillettes! C'est à ma vie qu'elle en a!... Ah! la misérable! la gueuse. Au secours! Au secours!

MADAME BOULINGRIN. — Ah! c'est comme ça! Vous ne voulez pas vous retirer? Eh bien! tant pis pour vous si vous y laissez votre peau! Il faut que ça finisse! Il faut que ça finisse! La mesure est comble! gare l'obus!

DES RILLETTES. — Monsieur Boulingrin, par pitié!... Madame Boulingrin, je vous en prie!... je ne veux

BOULINGRIN, *brusquement.* — Oh! Quelle idée!... (*Il souffle la lampe.*) Vise-moi donc, maintenant!...

Nuit complète sur la scène, de même que dans la salle, et, du sein de ces ténèbres profondes, surgissent, en hurlements, les phrases suivantes:

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Ah! tu voulais m'assassiner?... Pif!

Bruit d'une gifle.

LA VOIX DE DES RILLETTES. — Oh!

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — A mon tour... Paf!

LA VOIX DE DES RILLETTES. — Ah!

Tumulte nocturne. On entend : « Canaille! Crapule! Poison! Escroc! » et le bruit de quatre nouvelles gifles, que l'infortuné des

Rillettes reçoit, non sans protestations, les unes après les autres.

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Et puis, feu!

Coup de pistolet.

LA VOIX DE DES RILLETTES, *éploré*. — Une balle dans le gras!!!

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Ah! tu tires? Eh bien, je casse la glace!

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN.— Ah! tu casses la glace? Eh bien! je casse la pendule!

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Ah! tu casses la pendule? Eh bien! je casse tout.

Des meubles culbutés s'écroulent.

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN.— Ah!

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Chamelle!

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Enfant de coquine!

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Fille de voleur!

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Gredin!

Des Rillettes soupire douloureusement et geint. Soudain, par les portes ouvertes, du fond et des côtés, c'est la lueur rouge de l'incendie. La scène s'éclaire d'une teinte de sang.

DES RILLETTES, *affolé*. — L'incendie!!! Au feu! Au feu!

Il se précipite vers le fond; mais, juste comme il va sortir, survient Félicie, un seau d'eau à la main, accourue pour porter secours.



FÉLICIE. — LE FEU?... VOILA!

tu casses tout? Eh bien je mets le feu!

Galopades, hurlements.

LA VOIX DE DES RILLETTES. — Faites donc attention, nom de Dieu! Vous me marchez sur la figure!

FÉLICIE. — Le feu?... Voilà!

Elle lance le contenu de son seau à toute volée.

DES RILLETTES, *inondé des pieds à la tête*. — Charmante soirée!

La scène s'achève dans le vacarme assourdissant d'une maison livrée à des fous, cepen-

dant qu'au dehors la pompe, qui se rapproche au grand galop de son attelage, meugle lugubrement deux notes, toujours les mêmes.

Puis :

BOULINGRIN, *brusquement apparu sur le seuil de la pièce et qui se détache en noir cru sur la clarté d'un feu de bengale.* — Ne vous en allez pas, monsieur des Rillettes. Vous allez boire un verre de champagne.



LA CONVERSION D'ALCESTE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Théâtre Français,
le 18 janvier 1905.

PERSONNAGES

	MM.
ALCESTE..	Mayer.
PHILINTE..	Dessonnes.
ORONTE..	André Brunot.
M. LOYAL..	Croué.
	Mme
CELIMENE..	Lara.



ALCESTE. — OUI, C'EST MAL RENDRE HOMMAGE A LA DIVINITÉ

La pièce se passe chez Alceste, six mois environ après le Misanthrope *de Molière. Les personnages, Alceste, Philinte, Oronte et Célimène portent les mêmes costumes que dans le* Misanthrope. *Seul, Alceste a changé la couleur de ses rubans.*

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE

Philinte, je vous sais bon gré de vos avis ;
Je les ai médités longuement, puis suivis,
Et, cet aveu peut-être a lieu de vous surprendre,
Je conviens oue la vie est à qui sait la prendre.
Oui, c'est mal rendre hommage à la divinité
Que fixer sur son œuvre un œil trop irrité.
Au pardon qui sourit la sagesse commence ;
Il n'est pas d'équité sans un peu de clémence ;
Tel se casse les reins en tombant dans l'excès,
Qui fait du monde entier l'objet d'un seul procès.
Aussi, sans m'aveugler aux défauts qu'on lui treuve,
Je prétends désormais, d'une vision neuve,
Envisager ses torts, — mieux, ses petits travers, —
Et sortir de la peau de l'homme aux rubans verts.
Assez et trop longtemps ma folle turbulence.

Aux ailes des moulins butant ses fers de lance,
Vint faire la culbute en l'herbe des fossés,
Le nez en marmelade et les jupons troussés.
Ce n'est pas tout d'ailleurs. Ma loyauté robuste
En ses emportements ne fut pas toujours juste.
J'en garde le remords et suis mal satisfait
D'avoir gourmé des gens qui ne m'avaient rien fait.
C'est ainsi que jadis, j'en conviens et sans honte,
J'eus tort, Philinte, tort, grand tort avec Oronte.
Il est irréprochable à ce que j'en connais !
Il malmène la Muse et fait mal les sonnets,
Soit ! Mais me force-t-il à les signer ? En somme,
S'il est mauvais poète, il est fort honnête homme.
Donc, quel besoin pour moi, quelle nécessité,
De lui cracher son fait avec brutalité ?
La révolte est choquante où le dédain s'impose,
Et c'est le fait d'un fou que s'emporter sans cause.

PHILINTE

J'ai peine à retrouver l'Alceste d'autrefois
Dans celui qui pourtant me parle par sa voix.
Un cœur pacifié qu'on n'y soupçonnait guère
Bat-il sous le harnois du vieil homme de guerre,
Ou votre esprit chagrin veut-il plus simplement
Se donner ma surprise en divertissement ?
Qu'un langage aussi neuf me causerait de joie,
Si...

ALCESTE

Ma sincérité paye en bonne monnoie,
Philinte, et c'est l'excès de mon seul repentir
Que vous trahit ma bouche inhabile à mentir.
Oui, mon esprit baigné de nouvelle lumière
Se rouvre, grâce à vous, à sa candeur première,
Je renais au bonheur d'être indulgent et bon,
Et le calme en mon cœur rentre avec le pardon.
Plus d'une fois pourtant, bafouée, outragée,
Votre prudence, ami, fut mal encouragée ;
De vos sages conseils je méconnus le prix...
Je m'excuse humblement de n'avoir pas compris.
J'étais aveugle et sourd, et c'est là ma défense.

PHILINTE

Alceste, un mot de plus me serait une offense,
Brisons sur ce sujet.

ALCESTE

Qui fut dur pour autrui
Doit à sa probité de l'être aussi pour lui.

Ma conscience et moi ferions meilleur ménage
Si je n'avais joué d'un si sot personnage
Et si j'eusse rossé le pauvre genre humain
De moins de coups baillés au hasard de la main.
A mes yeux dessillés, chaque jour, se révèle
De quelque ancienne erreur quelque marque nouvelle.
En un second procès je m'étais engagé ;
Eh bien, depuis hier, le procès est jugé,
Et je dois confesser que, contre mon attente,
Ma cause a...

PHILINTE

Triomphé ?

ALCESTE

De manière éclatante !

PHILINTE

Fort bien !

ALCESTE

Ainsi riposte avec grandeur la Loi,
Naguère, injustement, prise au collet par moi.
Et Célimène, encor !... Doux, et tendre, et jeune être !
Que je restai longtemps malpropre à la connaître,
Et que l'égarement de mes transports jaloux
Fut dur à ses vingt ans traqués comme des loups !
De longs jours, de longs mois, marquant d'effronterie
L'innocent enjouement de son espièglerie,
Hargneux à sa jeunesse, aveugle à sa pudeur,
De mon lâche soupçon j'insultai sa candeur !
Avouez qu'elle eût pu, de quelques représailles
Avec quelques raisons gâter nos épousailles !
Il n'en fut rien, pourtant. Depuis que sur nos mains
L'amour serra les nœuds du plus doux des hymens,
Célimène, à mes vœux, souple et conciliante,
Reflet, à s'y tromper, des grâces d'Eliante,
Egayant ma maison, rassurant mon honneur,
En toute occasion fait paraître un grand cœur.
Oui, Philinte, au butor qui l'avait mal jugée,
Elle sourit, pardonne, et pense être vengée ;
De sa seule vertu triomphant noblement,
Et laissant aux remords le soin du châtiment !...

(Soupirant.)

Qu'il m'est cruel !

PHILINTE

Allons ! la vie est ainsi faite
Que chacun tranche un peu de son petit prophète,
Bloqué comme en les murs d'une étroite prison

Dans le besoin d'avoir seul et toujours raison.
Dieu l'ordonne et le veut ; que sa loi s'accomplisse !
Mais doit-on pour cela se couvrir d'un cilice
Et porter comme un deuil le tort d'avoir bronché
Où tant de fois déjà d'autres ont trébuché ?
Morbleu, non ! Le scrupule où votre humeur se bute
Ne vaut pas, croyez-moi, l'honneur qu'on le discute.
Condamnez donc vos torts d'un esprit plus rassis,
Et pour d'autres objets réservez vos soucis.
L'erreur où l'on vous vit de l'humaine nature
Est l'antique, commune et banale aventure.
Des leçons de la vie éternel apprenti,
Le juste n'est jamais qu'un pécheur converti !

(Alceste le regarde longuement, sans rien dire.)

PHILINTE

Vous ne répondez point ?

ALCESTE

Que répondre ?... J'écoute.

(Lui tendant les deux mains.)

Et rends grâces au ciel qui vous mit sur ma route.

(La porte s'ouvre, Flipotte paraît.)

SCÈNE II

Les Mêmes, ORONTE

PHILINTE

Que veut Flipotte ?

FLIPOTTE

Oronte est là.

PHILINTE

Comment ?

ORONTE, *entrant.*

Il est

(A Philinte.)

Votre humble serviteur,

(A Alceste.)

Et votre plat valet.

Ne prenez pas à mal la façon dont j'en use,

Ma bonne intention me doit servir d'excuse.
Touchez là, s'il vous plaît. Je vous vois, Dieu merci,
Bien portant.

ALCESTE

Il est vrai.

ORONTE

Je m'en loue !... Enforci ;

ALCESTE

Peut-être.

ORONTE

Engraissé ;

ALCESTE

Mais...

ORONTE

J'admire en vous ..

ALCESTE

De grâce !

ORONTE

... Ce soupçon d'embonpoint qui n'exclut point la grâce ,

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

... Ce regard vif...

ALCESTE

Laissons là...

ORONTE

... Ce teint frais...

ALCESTE

Oh !

ORONTE

... Et l'air de jeunesse épandu sur vos traits !

ALCESTE

Vous me flattez.

ORONTE

Touchez encor là, je vous prie.

Flatter ?... Moi ?... Serviteur à la flagornerie.
Je dis ce que je pense et paye argent comptant.

ALCESTE

C'est fort bien.

ORONTE

Devant Dieu...

ALCESTE

Permettez...

ORONTE

... qui m'entend...

ALCESTE

J'en conviens.

ORONTE

... me voit...

ALCESTE

Oui.

ORONTE

... lit dans mon cœur...

ALCESTE

Sans doute

ORONTE

Comme en un livre...

(Alceste essaie de placer un mot.)

... ouvert...

ALCESTE

Bien entendu.

ORONTE

... m'écoute,

Donc, me juge...

ALCESTE

Il est vrai.

ORONTE, *la main haute.*

... je n'ai jamais menti !

Or, vous avez bon pied...

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

... bon appétit... (1)

ALCESTE

Je reconnais...

ORONTE

... bon œil...

ALCESTE

Souffrez que...

ORONTE

... bon visage !
Mon cœur, de tout ceci, tire un heureux présage.
Oui, j'exulte de joie à vous voir bien portant.
J'y prends plaisir.

ALCESTE

Tant mieux.

ORONTE

Vous m'en voyez content !

ALCESTE

Bien obligé.

ORONTE

Charmé !

ALCESTE

Merci.

ORONTE

... ravi !... tout aise !

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Philinte, au nom du ciel, obtenez qu'il se taise.

---

(1) Rime douteuse en apparence. Catulle Mendès me l'a sévèrement reprochée, au nom de la rigueur classique. J'objecte que Molière lui-même fait dire à Oronte ceci :

Je viens, pour commencer entre nous, ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu.

ORONTE, *qui suit son idée.*

Enchanté !

PHILINTE

Voulons-nous nous asseoir ?

ORONTE

Grand merci.

(Les trois hommes s'assoient.)

(A Alceste.)

Or çà...

(Brusquement, à Philinte.)

Mais je vous trouve à souhait, vous aussi.

PHILINTE

Moi ?

ORONTE

Gros, gras, le teint frais, l'œil vif !

ALCESTE, *bas.*

Il recommence !
Au poids de l'or, Philinte, achetez son silence !

ORONTE

Vous ne me croyez pas ?... Je veux bien, si je mens,
Que la foudre...

PHILINTE

Il suffit. Laissez les compliments,
Et veuillez, sur le but où tend votre visite...

ORONTE

Je m'explique.

ALCESTE et PHILINTE, *satisfaits.*

Ah !

ORONTE

Messieurs, l'orgueil, ce parasite,
Fils du sot amour-propre et de la vanité,
Conseille mal les gens dont il est écouté ;
Car le fiel, son cousin, la haine, sa cousine,
Compliquent de poisons les venins qu'il cuisine.

(Alceste et Philinte échangent un coup d'œil désespéré.)



Ennemi des vains mots, des discours superflus,
Des exordes lassants qui n'en finissent plus,
Et des péroraisons que leur pédanterie
Allonge de Paris jusqu'à La Queue-en-Brie,
Je viens à vous tout franc, et je vous dis :

(Lui tendant la main.)

Voilà !
Pour la troisième fois, s'il vous plaît, touchez là.
Touchez !

PHILINTE, *à part.*

Touchant !

ALCESTE

Touchons ! Je touche ! Sans rancune ?

ORONTE, *très franc.*

Sans arrière-pensée et sans aigreur aucune !

ALCESTE

Vrai ?... Les griefs d'hier ?... L'histoire du sonnet ?...
Et les sévérités prises sous mon bonnet ?...
Et ma mauvaise foi de parti pris butée
A la sotte chanson que je vous ai chantée ?...

ORONTE, *l'interrompant.*

Point ! Elle est excellente et j'en ai beaucoup ri.
L'âme simple du peuple y parle au roi Henri !
Ah ! « Reprenez Paris ! » Ah ! « J'aime mieux ma mie ! »
Quant au sonnet, c'était une simple infamie,
Dont les tercets fâcheux et l'absurde huitain
Fleuraient à quinze pas leur petit Trissotin.
Ma verve, qui vous doit de s'être corrigée,
Reste donc, croyez-le, votre bien obligée.
Je fais d'ailleurs de vous un cas tel que j'entends
Vous en donner ici des gages éclatants.

(Alceste veut parler mais déjà Oronte a tiré un papier de sa poche.)

Ce deuxième sonnet, par le fond, par la forme,
A votre poétique est de tous points conforme,
Et vos justes conseils dont j'ai su profiter
M'en ont dicté les vers faits pour vous contenter.
Comme il a trait aux yeux d'une mienne parente
Qui voulut bien pour moi se montrer tolérante,
J'ai cru de mon devoir d'y semer à foison
L'hyperbole, l'image et la comparaison.

(Il annonce.)

SONNET

composé à la gloire de deux
jeunes yeux amoureux
et dans lequel le poète
attaché à louanger comme il faut,
à célébrer comme il convient
leurs feux, leur mouvement, leur éclat,
leur lumière
renonce à trouver, — même dans le domaine
du chimérique,
une image digne de leur être opposée.

(Il lit.)

« Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux,
« Ayant dessus les rois la puissance absolue.
« Des dieux?... Des cieux, plutôt, par leur couleur de nue
« Et leur mouvement prompt comme celui des cieux.

« Des cieux?... Non!... Deux soleils nous offusquant la vue
« De leurs rayons brillants clairement radieux!...
« Soleils?... Non!... mais éclairs de puissance inconnue,
« Des foudres de l'amour, signes présagieux... »

ORONTE, *poursuivant.*

« Car, s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal?
« Si des cieux? Ils auraient leur mouvement égal!
« Des soleils?... Ne se peut! Le soleil est unique.

« Des éclairs alors?... Non!... Car ces yeux sont trop clairs!
« Toutefois je les nomme, afin que tout s'explique :
« Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs! » (1)

PHILINTE

C'est grand comme la mer.

ALCESTE, *à part.*

Et bête comme une oie,
Mais de ce malheureux pourquoi gâter la joie ?...
Qu'il soit grotesque en paix !

ORONTE

Eh bien, sur mon sonnet ?

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet
De lecture. (2)

(1) Honorat Laugier de Porchères. *Sonnet à la duchesse de Beaufort.*
(2) Le mot est en avance d'un siècle, mais la parodie excuse l'anachronisme.

ORONTE, *ivre d'orgueil.*

Non ?

ALCESTE

Si !

ORONTE

Cela vous plaît à dire.

(Humblement.)

Sans doute, il a charmé tous ceux qui l'ont pu lire,
Mais...



ALCESTE. — L'IDÉE AVEC BONHEUR
Y SUCCÈDE A L'IDÉE.

ALCESTE

Je suis du parti de tous ceux qui l'ont lu,
Et le ciel m'est témoin que le sonnet m'a plu.

PHILINTE

La langue en est hardie, et franche et décidée !

ALCESTE

L'idée avec bonheur y succède à l'idée.

PHILINTE

Il est plein d'un aimable et tendre sentiment.

ALCESTE

J'en aime fort la fin... et le commencement.

PHILINTE

Puis, la rime au bon sens s'adapte et s'associe.

ALCESTE

C'est une qualité qu'il faut qu'on apprécie.

PHILINTE

Il est assurément meilleur que le premier.

ALCESTE

Par l'agrément surtout, de son ton familier.

PHILINTE, *à Alceste.*

Et ce « présagieux » !

ALCESTE

Ah ! permettez, de grâce,
Que pour « présagieux », monsieur, on vous embrasse !

PHILINTE

Je suivrai, s'il vous plaît, l'exemple que voici ;
Et pour « présagieux », je vous embrasse aussi.

ORONTE

Le plaisir de briller, propre aux gens du vulgaire,
Présente des douceurs qui ne me tentent guère ;
Mais quoi ! l'auteur toujours aime à voir imprimés
Et livrés au grand jour les vers qu'il a rimés.
Vous estimez les miens ?

ALCESTE

De façon singulière !

ORONTE

Le soin vous revient donc de les mettre en lumière !

ALCESTE

En lumière ?

ORONTE

Oui.

ALCESTE

Comment ?

ORONTE

Si j'en crois les on-dit,
Au *Mercure Galant* vous avez du crédit.

ALCESTE

Moi ?

ORONTE

Vous.

ALCESTE

Aucun !

ORONTE

Si !

ALCESTE

Non !

ORONTE

Visé, qui le rédige,
Prétend pourtant...

ALCESTE

Aucun !

ORONTE

Si vous...

ALCESTE

Aucun, vous dis-je !

ORONTE

Si vous vouliez...

ALCESTE

Aucun !

ORONTE

Monsieur, deux ou trois mots
Lancés avec chaleur et glissés à propos,
Et voici qu'aussitôt ma jeune renommée
Voit s'ouvrir devant elle une porte fermée ;
Le *Mercure Galant*, dont je vous dois l'accès,
S'offre comme un tremplin à mes premiers essais,
Et la gloire...

ALCESTE

Monsieur, trêve à tant d'insistance.
Mon intervention n'est point de circonstance,
Au *Mercure Galant* je suis fort peu prisé,
Et d'absurdes on-dit vous ont mal avisé.
Veuillez donc m'épargner d'inutiles harangues.

(Un temps.)

ORONTE

Peste ! je vous vois apte à parler plusieurs langues ;
Vous êtes habile homme et pratiquez fort bien
L'art de risquer des mots qui n'engagent à rien.



ORONTE. — Si vous vouliez...

ALCESTE

Moi ?

ORONTE

Votre bonne grâce étonne par son zèle,
Mais c'est perdre le temps que d'attendre après elle,
Et sur votre assistance on peut toujours compter...
A la condition de n'en point profiter.

(Mouvement d'Alceste.)

Ces manières d'agir, tout à fait mal reçues.
Des gens qui n'aiment pas les cœurs à deux issues,
Ne sont point de mon goût, je vous le dis tout net.
Voilà qui vous renseigne. Et quant à mon sonnet,

— Dût mon opinion ne pas être la vôtre —
Il est mauvais ou bon, mais étant l'un et l'autre
Pourquoi le renier si vous l'avez goûté ?
Pourquoi, s'il vous déplaît, l'avez-vous tant vanté ?

ALCESTE, *qui commence à s'énerver*

Rodrigue, dans le *Cid*, dit : « Ote-moi d'un doute... »
Voilà bien d'une attaque où je ne comprends goutte !

ORONTE

Monsieur...

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Monsieur, il faut prendre parti :
Ou vous mentez...

ALCESTE, *bondissant.*

Je mens !

ORONTE

... Ou vous avez menti.

PHILINTE, *s'interposant.*

Oronte !

ALCESTE

Ah ! mais, pardon !... Ceci n'est plus de mise...

PHILINTE

Alceste !

ALCESTE

Vous passez la limite permise !
J'ai menti !

PHILINTE, *à Alceste.*

Calmez-vous.

ORONTE

Je...

PHILINTE, *à Oronte.*

Calmez-vous aussi.

ALCESTE, *exaspéré.*

Je vais vous mettre hors, des deux mains que voici !

PHILINTE

Oh !

ALCESTE

Quoi ! le plat rimeur d'un stupide poème...

ORONTE

Si stupide soit-il, il l'est moins que vous-même.

PHILINTE

Eh ! là !



PHILINTE. — OH!

ORONTE

Dois-je souffrir de cet âne bâté...

ALCESTE

Parbleu ! mon cas est neuf et vaut d'être conté.
On me lit un premier sonnet. Je le condamne.
Le poète entre en rage et je suis traité d'âne.
Il m'en lit un second. J'y donne mon bravo.
L'auteur entre en fureur : je suis âne à nouveau !
Donc âne si je blâme, âne encor si j'encense !
Je voudrais pourtant bien qu'on me donnât licence
De trouver qu'un sonnet est bon ou ne l'est pas,
Sans être ânifié dans chacun des deux cas !

ORONTE

Mes vers sont bons au point que, si je ne me leurre,
Vous les avez trouvé merveilleux, tout à l'heure !

ALCESTE

J'eus tort ! Ils sont d'un bête à couper par morceaux !

ORONTE

Jetez donc à deux mains des perles aux pourceaux !

ALCESTE

Peste soit des grimauds et des vers imbéciles !

ORONTE

L'injure porte en soi des armes trop faciles !
Je vous laisse le pas...

ALCESTE

J'allais vous en presser.

ORONTE

... Tout en gardant pour moi ma façon de penser.
Il suffit. Je m'entends. Bonjour. Mes courtoisies
Tirent la révérence aux basses jalousies.

(Il salue.)

Mangez ! Buvez ! Dormez ! Et puissent mes lauriers
Ne pas être pour vous de trop durs oreillers.

(Il sort.)

SCÈNE III

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

Voilà, je vous l'avoue, une brute plaisante !
Donc, il ne suffit pas que, lâche complaisante,
Mon ardeur à bien faire, en sa servilité,
Ait imposé silence à ma sincérité ?
Qu'un quart d'heure durant, souffrant mort et martyre,
Je me sois jusqu'au sang mordu pour ne pas rire,
Piétinant de sang-froid — et le sachant très bien —
Ma pauvre bonne foi qui n'y comprenait rien ?...
Il faut encor que j'aide à tuer son libraire,
Ce maraud vaniteux qui chante au lieu de braire !
Un pied-plat de ses vers me vient assassiner :
Je ne condamne pas, donc je dois patronner ?
Ah ! mais non !

PHILINTE

Aristote...

ALCESTE

Ah ! non !

PHILINTE

... en un chapitre...

ALCESTE, *arpentant la scène.*

Et je me repentais !

PHILINTE

... de ses...

ALCESTE

Cuistre ! Belître !

PHILINTE

... En un chapitre de...

ALCESTE, *même jeu.*

Je mens !

PHILINTE

... de...

ALCESTE

J'ai menti !

PHILINTE

... De ses...

ALCESTE, *même jeu.*

Je me repens de m'être repenti !

PHILINTE

Voyons, puisque Aristote en ses ésotériques...

ALCESTE

Je me ris d'Aristote et de ses rhétoriques !

PHILINTE, *souriant.*

C'est aller loin, sans doute, et, véritablement,
Votre sagesse encore en est au bégaiement.
Je la vois, pour ma part, assez mal renseignée.
Jetant tout à la fois le manche et la cognée
Parce qu'un fat risible et de soi-même épris
Nous a gratifiés d'un spectacle sans prix.
Chez Molière, après tout, quoi qu'on fasse ou qu'on die,
On paye le plaisir de voir la comédie ;
Et vous vous gendarmez quand un homme de bien
Vient chez vous, à ses frais, vous la donner pour rien ?...
Morbleu ! le diable soit d'une philosophie
Qui semble s'attacher à compliquer la vie,
Et qu'un fâcheux instinct pousse à vouloir tirer
De tout sujet de rire un prétexte à pleurer !

(Un temps.)

ALCESTE

Bah ! vous avez raison ! Ma rudesse farouche
Rend hommage au bon sens qui rit sur votre bouche,
Et...

(A ce moment, bruit de voix à la cantonade.)

Mais quel importun nous trouble de ses cris ?

(Il va à la porte du fond, qu'il ouvre. On voit alors M. Loyal en discussion avec Flipotte qui veut l'empêcher d'entrer.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, M. LOYAL

ALCESTE

Monsieur Loyal !

M. LOYAL, *entrant et saluant jusqu'à terre.*

Huissier près la Cour de Paris ;
Séant au susdit lieu, place Sainte-Opportune.
Plaise au ciel vous tenir en sa faveur commune !
Je vous baise les mains, monsieur, pour cent raisons ;
Et vous, monsieur, les pieds. De tout cœur.

(Il tire de sa poche et déploie une immense feuille de papier.)

Nous disons...

Euh...

(Il lit.)

« *J'ai, Jean Paul, Gaspard, Loyal, à la requête. .* »
Suivent les noms. Je passe et vais au but.

(Il lit.)

« *Enquête,*
« *Ordonnance, constat, exploits, verbalisés ;*
« *Indemnité payée aux clercs mobilisés;*
« *Fin de non-recevoir du défendeur, dont acte*
« *Donné sur beau papier, d'écriture compacte,*
« *Paraphé de la main des témoins y présents ;*
« *Frais de vacation de messieurs les exempts,*
« *Gens courtois, comme on sait, et pleins de savoir-vivre ;*
« *En tout soixante écus.* » C'est peu. Plus une livre
Et douze sous, pour frais de bureau. Nous disions ?
Ah ! pardon ! m'y voici.

(Il lit.)

« *Rapport, conclusions,*
« *Signification d'urgence à l'adversaire ;*
« *Pot-de-vin au greffier, au juge, au commissaire,*
« *Au procureur du roi ; pourboire au portier ; coût :*
« *Vingt pistoles tout rond.* » Ce qui n'est pas beaucoup.
Ah ! j'oubliais !... un rien, d'ailleurs, une bêtise :
« *Quatre simples écus... doubles, pour expertise*
« *Dressée en bonne forme à toutes fins d'emploi,*
« *Dans les termes requis et voulus par la Loi ;*
« *A l'avocat parlant en séance publique :*
« *Cent francs pour plaidoyer, cent autres pour réplique,*
« *Et cent sous pour avoir insulté des témoins*
« *Qui, s'ils restèrent cois, n'en pensèrent pas moins.*
« *Au juge, après arrêt et sentence propices,*
« *Avecque grand respect, quarante écus d'épices* »
Une obole autant dire.

(Il lit.)

« *Ouï le jugement,*
« *L'avoir levé...*

ALCESTE

Pardon !...

M. LOYAL

... « *Six livres* »...

ALCESTE

Un moment.
Le goût qu'aux jeux d'esprit on me vit toujours prendre
Se double du plaisir que j'éprouve à comprendre.
Qu'est ceci, s'il vous plaît ?

M. LOYAL, *surpris.*

Qu'entendez-vous par là ?

ALCESTE

Qu'est ceci ?

M. LOYAL, *même jeu.*

Quoi ceci ?

ALCESTE

Ceci.

M. LOYAL, *même jeu.*

Ceci ?

ALCESTE, *agacé.*

Cela !
Vous parlé-je une langue à ce point bredouillée ?...

M. LOYAL, *simplement.*

C'est la note, monsieur, exacte et détaillée...

(Etonnement d'Alceste qui, à son tour, ne comprend plus.)

M. LOYAL, *poursuivant.*

... Le pour-acquit des frais... de moi-même signé.

ALCESTE, *à Philinte.*

Quels frais ?

PHILINTE

Ceux du procès que vous avez gagné.

(Ahurissement d'Alceste. Il se retourne vers M. Loyal, lequel approuve de la tête, et lui sourit aimablement.)

(Un temps. Enfin :)

ALCESTE

Philinte, vous savez si ma mansuétude
Pour l'immolation montre peu d'aptitude ?
Il n'en est pas moins vrai, que, juge impartial,
Je vais assassiner le bon monsieur Loyal !

M. LOYAL

Qu'entends-je ?

ALCESTE, *marchant lentement sur M. Loyal.*

Ah ! c'est la note ?

PHILINTE

Eh ! là !

ALCESTE

Sur les épaules
Je lui vais galamment rompre deux ou trois gaules !
Ah ! c'est le pour-acquit ?



ALCESTE. — AH ! C'EST LE POUR-ACQUIT ?

M. LOYAL, *rompant.*

Les frais y sont comptés
A vingt pour cent en plus des tarifs adoptés.

(Se reprenant.)

En moins !

ALCESTE

Fripon ! Pendard !

M. LOYAL

L'existence est si dure
Qu'il faut être indulgent aux gens de procédure !
Ne m'ouvrez pas, hélas ! la porte du tombeau,
Je suis encore jeune et je suis resté beau !...

(A Philinte.)

Dites-lui donc, monsieur, de m'être pitoyable.
Je ne veux pas mourir, c'est trop désagréable.

Je ne suis qu'un pauvre homme aux ordres de la Loi.
Et j'ai quatorze enfants, dont plusieurs sont de moi !

PHILINTE, *qui rit.*

Alceste !

ALCESTE, *lancé dans une récapitulation.*

Un gueux m'attaque au détour de la route.
Je saisis du grief la Cour qui me déboute.
Je perds. Je paye. Bien. C'est dans l'ordre. Aujourd'hui,
Il advient que mon drôle a la Cour contre lui.
La Loi rend un arrêt que la Justice approuve ;
(Le fait est à noter.) Je gagne, et je me trouve,
— Phénomène admirable autant qu'inattendu —
Plus perdre, ayant gagné, que si j'avais perdu !

PHILINTE

Mon Dieu...

ALCESTE

Mon Dieu, je sais ce que vous m'allez dire
Plus le cas est comique et plus il en faut rire ?

PHILINTE

Sans doute.



ALCESTE. — Célimène qui vient vous fera compagnie.

ALCESTE

Eh bien, je ris. Quant à m'exécuter,
C'est, ne vous en déplaise, un point à discuter,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Qu'avec monsieur, chez lui, j'en cause au préalable.

(Il prend son chapeau, puis à M. Loyal :)

En route !

M. LOYAL

Mais, monsieur...

ALCESTE

Vos comptes ont besoin
D'être vérifiés et revus avec soin.
En route !

M. LOYAL, *à part.*

Diantre soit de la cérémonie !

(Entre Célimène.)

ALCESTE, *à Philinte.*

Célimène qui vient vous fera compagnie.

(Philinte salue Célimène.)

ALCESTE, *à M. Loyal.*

Allons !

(Il sort.)

M. LOYAL, *l'œil au ciel.*

Dieu qui veillez sur les pâles humains,
Je remets en tremblant mes os entre vos mains !

(Il sort à la suite d'Alceste.)

SCÈNE V

CELIMENE, PHILINTE

Célimène et Philinte restent seuls. Soudain Philinte remonte, va coller son oreille à la porte du fond. Il écoute, redescend en scène : va à la fenêtre qu'il ouvre, se penche ; regarde au dehors ; puis, revenu à Célimène qui l'a regardé faire sans rien dire :

PHILINTE

Et maintenant, madame, à nous deux !

CÉLIMÈNE

Oh ! Philinte,
Ne renouvelez point votre éternelle plainte.
J'en ai l'oreille lasse, à ne vous rien farder,
Et ne suis plus d'humeur à m'en accommoder.

PHILINTE

Vous souffrirez pourtant...

CÉLIMÈNE

Silence !

PHILINTE

Mais...

CÉLIMÈNE, *même jeu.*

Silence !

PHILINTE

Parbleu, c'est trop d'audace, et c'est trop d'insolence !
Le ton où tu le prends, que l'arrogance emplit...

CÉLIMÈNE

Ne me tutoyez pas. Nous croyez-vous au lit ?

PHILINTE

Madame, on se doit rendre aux rendez-vous qu'on donne.

CÉLIMÈNE

La paix !

PHILINTE

Je vous l'impose !

CÉLIMÈNE

Et moi, je vous l'ordonne !

PHILINTE, *exaspéré.*

Oh !

CÉLIMÈNE

Quel besoin, bon Dieu, de jeter les hauts cris ?
Un galant comme vous égale trois maris.

PHILINTE

La peste vous étouffe, et vous et vos pareilles !

CÉLIMÈNE

Mais parlez donc moins fort ; les murs ont des oreilles.
Si j'eus, pour mon malheur, le tort de vous aimer,
Il n'est pas à propos de les en informer.

Aussi bien, avec vous, je veux être sincère ;
Une explication qui devient nécessaire
Me contraint à vous dire en bonne vérité
Que vous marchez tout droit vers l'importunité.
Votre ombrageux amour, trop prompt à la querelle,
Change de plus en plus Clitandre en Sganarelle,
Philinte. Sur ce point, qu'il daigne ouvrir les yeux.
Le mien n'y risque rien, que de s'en porter mieux.

PHILINTE

Qu'Alceste, au temps jadis, sut bien...

CÉLIMÈNE

En cette affaire
Je conçois assez mal ce qu'Alceste vient faire.
Je vous trouve plaisant, mon cher, quand vous venez
Me bailler froidement de ce nom par le nez.
Osez donc, s'il vous plaît, me regarder sans rire,
Et m'épargnez des mots inutiles à dire.

PHILINTE

Le pauvre homme !

CÉLIMÈNE

Plaît-il ?... Vous avez dit ? Comment ?...
Le pauvre homme ?... Ouais ! le mot part d'un bon sentiment !
A « Pauvre homme », sans doute, il faut rendre les armes,
Et ce pauvre « Pauvre homme » attendrit jusqu'aux larmes.
Tout au plus, j'oserai vous demander pourquoi
Vous prenez, en parlant, l'air de parler pour moi.
Alceste, de vos soins, eut sa part, ce me semble,
Et nous l'avons un peu sacré « Pauvre homme » ensemble.
Modérez donc l'ardeur d'un si noble courroux.

(Un petit temps.)

Est-ce que, par hasard, j'ai commencé sans vous ?

(Mouvement de Philinte.)

Eh ! quelle rage, aussi, de me prendre pour cible ?
Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, de si répréhensible ?
Pourquoi ces airs de dogue et ce ton irrité ?
Je ne vous comprends pas, Philinte, en vérité.
On croirait qu'avec vous en couchant côte à côte
J'aurais fait quelque mal et commis quelque faute.

PHILINTE, *stupéfait.*

Pourtant, vos torts...

CÉLIMÈNE

Quels torts ?

PHILINTE, *avec grandeur d'âme.*

S'aveugler à tel point ?...
C'est les avoir deux fois, que ne les sentir point !
Que le cœur de la femme est fait d'étrange sorte,
Et que l'homme, sur elle, en loyauté l'emporte !
Quoi donc ! Il faut qu'ici je me voie obligé
De prendre cause et fait pour l'époux outragé ?
C'est à moi, — triste effet de l'humaine faiblesse, —
(J'en conviens sans détour mais non pas sans noblesse),
Qu'il faut, d'Alceste... ?

CÉLIMÈNE

Au temps où me faisant sa cour
Alceste à mes genoux rugissait son amour,
Ce troubadour transi, doublé de belluaire,
Eut parfois l'art et l'heur de ne me pas déplaire.
Outre qu'à franc parler la peur qu'il m'inspirait
N'était pas à mes yeux sans charme et sans attrait.
A sentir sous mon pied cette bête matée
Se débattre à la fois soumise et révoltée
Et son regard chargé de haine et de poison
Du matin jusqu'au soir m'insultait sans raison,
Vainquant avec péril et dès lors avec gloire,
Je goûtais à son prix l'orgueil de la victoire.
D'accord. — Mais aujourd'hui qu'il montre, humanisé,
Les talents d'agrément d'un ours apprivoisé,
Apte à la contredanse et souple à la voltige,
Ce qu'il acquiert en grâce, il le perd en prestige.
Tel vainqueur de tournoi cesse de me toucher,
Qui, déposant l'armure avant de se coucher,
Désormais sans haubert, sans casque et sans cuirasse,
N'est plus qu'un crustacé veuf de sa carapace.
Dans l'emploi des Achate et des Princes Charmant,
Notre homme à m'émouvoir tâche inutilement.
Il y marque une ardeur à nulle autre seconde,
Mais n'étant plus quelqu'un, il devient tout le monde,
Et tournant au fâcheux, d'irritant qu'il était,
Il ne garde plus rien du peu qu'il lui restait.
Alceste converti n'a plus de raison d'être.
Le mari n'est jamais qu'un laquais ou qu'un maître.
La femme a, sur ce point, des raisons qui font loi.
Le ciel, qui les voulut, en sait seul le pourquoi.

(Cependant, depuis un instant, Alceste est rentré sans que Célimène et Philinte s'en soient aperçus. Il demeure immobile, au fond du théâtre.)

PHILINTE, *après un silence.*

Tout en ne voyant pas, lorsque je m'examine,
Que la malignité soit le but où j'incline,
Et bien que mon humeur se complaise fort peu
A jeter, comme on dit, de l'huile sur le feu,
Il me faut confesser de façon simple et nette
Que vous avez raison des pieds jusqu'à la tête.
Oui, mon cœur de droiture et de justice épris
Se rend à des griefs dont il sent tout le prix.
Madame ; et de regret mon âme tourmentée
Gémit de vous avoir un moment disputée.
L'amour est quelquefois prompt à l'emportement,
Mais on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant,
Et...



CÉLIMÈNE. — LA FEMME A, SUR CE POINT, DES RAISONS QUI FONT LOI.

CÉLIMÈNE

Philinte, il suffit. Ces paroles sensées
Font l'honneur de celui qui les a prononcées.

(En gage de réconciliation, elle lui présente sa main, que Philinte couvre de baisers.)

Vous comprenez enfin ?

PHILINTE

Je vous comprends si bien
Que votre sentiment concorde avec le mien.
Je me serais gardé d'en rien mettre en lumière ;
Mais puisqu'il vous a plu de parler la première,
Je ne vous cache pas qu'Alceste, à mon avis.
Est vraiment ridicule autant qu'il est permis.

CÉLIMÈNE

Il eut toujours un peu la sottise en partage.

PHILINTE

Oui ; mais s'en croyant moins, il en a davantage.

CÉLIMÈNE

D'autant plus que ses airs d'amnistier les gens,
Pour ceux qui n'ont rien fait sont fort désobligeants.

PHILINTE, *avec éclat.*

Je me disais aussi : « Ce donneur d'eau bénite
« A quelque chose en soi qui me blesse et m'irrite ! »

CÉLIMÈNE

L'ennuyeux animal !

PHILINTE

Le triste compagnon !

CÉLIMÈNE

Je l'aimais mieux bourru !

PHILINTE

Je l'aimais mieux grognon !

CÉLIMÈNE, *s'éventant.*

Je goûte à le tromper des douceurs non pareilles !

PHILINTE, *avec noblesse.*

Ma conscience en paix dort sur ses deux oreilles.

CÉLIMÈNE

Il n'a, de vous à moi, que ce qu'il a cherché.

PHILINTE

On est toujours puni par où l'on a péché.

CÉLIMÈNE, *souriant à Philinte.*

Cœur généreux et pur !

PHILINTE, *attendri.*

Ame sincère et tendre !

CÉLIMÈNE

Que nous sommes bien faits, ami, pour nous comprendre !



ALCESTE. — MON SEUL AMOUR, ET MA SEULE AMITIÉ !

PHILINTE

Pour être l'un à l'autre et, dans tout, de moitié !
Et...

(A ce moment Alceste tousse légèrement. Du même mouvement Philinte et Célimène se tournent vers le fond du théâtre et l'aperçoivent.)

CÉLIMÈNE et PHILINTE, *ensemble.*

Oh !

ALCESTE, *désignant successivement Célimène puis Philinte.*

Mon seul amour, et ma seule amitié !

SCÈNE VI

ALCESTE, PHILINTE, CELIMENE

ALCESTE, *qui est descendu en scène.*

Certes, en m'engageant sur la nouvelle route
Où m'obligea mon cœur hanté d'un dernier doute,

Je ne savais que trop où me portaient mes pas,
Et le fossé promis au chemin de Damas ;
Mais je n'aurais pas cru, quand j'ai risqué l'épreuve,
Que les pleurs de mes yeux me fourniraient ma preuve,
Et que le crime, au seuil de ma propre maison,
Me viendrait démontrer combien j'avais raison !...

(L'indignation s'empare de lui. Célimène et Philinte échangent un coup d'œil inquiet. Mais non. Des larmes ont jailli de ses yeux, qu'il essuie silencieusement ; et sa raison recouvrée prend le dessus sur la fureur. Un grand temps. Il poursuit enfin :)

N'importe, tout est bien, puisque je puis en somme,
Ayant fait jusqu'au bout mon devoir d'honnête homme,
N'ayant rien obtenu, mais ayant tout tenté,
De mon stérile effort invoquer la fierté !
Las de l'humain commerce et de sa turpitude
— Dont j'avais le soupçon, dont j'ai la certitude ! —
Dépouillé du bonheur qui fut un temps le mien,
Maître de l'affreux droit de n'espérer plus rien,
Il m'est permis d'aller... — Qu'on m'y vienne poursuivre ! –
Traîner au fond d'un bois la tristesse de vivre,
En tâchant à savoir, dans leur rivalité,
Qui, de l'homme ou du loup, l'emporte en cruauté.

(Il sort.)



TABLE DES MATIÈRES



MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME		
	Broché . . .	0 fr. 95
	Cartonné . .	1 fr. 50

Pour paraître le 1er Mai 1911

Blancador l'Avantageux

par MAURICE MAINDRON

Illustrations en couleurs de LOUIS LELOIR



DANS LA MÊME COLLECTION ONT PARU :

Auteur	Titres
Barbey d'AUREVILLY	Les Diaboliques.
Maurice BARRÈS, de l'Académie française	Le Jardin de Bérénice. Du Sang de la Volupté et de la Mort.
Tristan BERNARD	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.
Jean BERTHEROY	La Danseuse de Pompéi.
Louis BERTRAND	Pépète le bien-aimé.
Paul BOURGET, de l'Académie française	Cruelle Enigme. André Cornélis.
Henry BORDEAUX	L'Amour qui passe. Le Pays Natal.
René BOYLESVE	La Leçon d'Amour dans un Parc.
Adolphe BRISSON	Florise Bonheur.
Michel CORDAY	Venus ou les Deux Risques. Les Embrasés.
Alphonse DAUDET	L'Evangéliste. Les Rois en exil.
Léon DAUDET	Les Deux Etreintes.
Paul DÉROULÈDE	Chants du Soldat.
Lucien DESCAVES	Sous-Offs.
Georges d'ESPARBÈS	La Légende de l'Aigle. La Guerre en dentelles.
Ferdinand FABRE	L'Abbé Tigrane.
Claude FERVAL	L'Autre Amour. Vie de Château.
Léon FRAPIÉ	L'Institutrice de Province.
E et J. de GONCOURT	Renée Mauperin.
Gustave GUICHES	Céleste Prudhomat.
GYP	Le Cœur de Pierrette. La Bonne Galette. Totote. La Fée. Maman
Abel HERMANT	Les Transatlantiques. Souvenirs du Vicomte de Courpière Monsieur de Courpière marié. La Carrière. Le Sceptre Le Cavalier Miserey.
Paul HERVIEU, de l'Académie française	Flirt. L'Inconnu. L'Armature. Peints par eux-mêmes. Les Yeux verts et les Yeux bleus. L'Alne Homicide. Le Petit Duc.
Henri LAVEDAN, de l'Académie française	Sire. Le Nouveau Jeu. Leurs Sœurs. Les Jeunes. Le Lit.
Jules LEMAITRE, de l'Académie française	Un Martyr sans la Foi.
Pierre LOUŸS	Aphrodite. Les Aventures du Roi Pausole. La Femme et le Pantin. Contes Choisis.
Paul MARGUERITTE	L'Avril. Amants. La Tourmente. L'Essor. Pascal Géfosse.
Octave MIRBEAU	L'Abbé Jules.
Lucien MUHLFELD	La Carrière d'André Tourette
Marcel PREVOST, de l'Académie française	L'Automne d'une Femme. Cousine Laura. Chonchette. Lettres de Femmes. Le Jardin secret. Mademoiselle Jaufre. Les Demi-Vierges. La Confession d'un Amant. L'Heureux Ménage. Nouvelles Lettres de Femmes. Le Mariage de Julienne. Lettres à Françoise. Le Domino Jaune. Dernières Lettres de Femmes. La Princesse d'Erminge. Le Scorpion. M. et Mme Moloch.
Michel PROVINS	Dialogues d'Amour.
Henri de REGNIER, de l'Académie française	Le Bon Plaisir. Le Mariage de Minuit.
Jules RENARD	L'Ecornifleur. Histoires Naturelles.
Jean RICHEPIN, de l'Académie française	La Glu. Les Débuts de César Borgia.
Edouard ROD	La Vie privée de Michel Tessier. Les Roches blanches.
André THEURIET, de l'Académie française	La Maison des deux Barbeaux. Péché mortel.
Pierre VEBER	L'Aventure.